25e Année | No 7 | 1er Avril 1918

MAY 11 1918
UNIV. OF MICH.
LIBRARY

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Paul Adam	*Le Lion d'Arras* (1re partie)	449
J.-B. Carter	*La Cathédrale du Sacrifice*	506
Franck L. Schoell	*La Propagande allemande en Suisse française.* — II.	519
Jeanne Maxime-David	*Les Sœurs Poinsot et M. Albert* (fin)	550
Maurice Genevoix	*Un Foyer* (Fin octobre 1914)	597
Longworth Chambrun	*Deux Pièces de Shakespeare*	625
Ernest Lémonon	*L'Opinion italienne et l'Émigration*	651

Copyright 1918, *Revue de Paris*.

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1918

LIVRES NOUVEAUX

RÉFLEXIONS D'UN HISTORIEN SUR LA GUERRE,

par le vicomte **Bryce.**

Traduit de l'anglais par **Lucien Herr.**

Signalons la publication en volume de ces réflexions dont nos lecteurs ont connu les premiers la traduction française. Historien éminent, M. Bryce apparaît aujourd'hui comme un esprit philosophique de l'ordre le plus élevé, en déterminant quelles sont les causes de la guerre en général et quelle destinée on peut leur prédire dans l'évolution future de l'humanité. Aucune passion étroite ne l'inspire ; nul savant, nul penseur n'a parlé de la guerre avec plus de clairvoyance et de fermeté que lui, et l'émotion discrète qu'on sent vibrer parfois en ses paroles n'altère pas la sérénité de sa raison. Ajoutons que la traduction est d'une remarquable précision : le texte français a toute la saveur d'une œuvre originale.

LA VICTOIRE,

par **Maxime Formont.**

Le conflit d'âmes qui est le sujet de cet émouvant roman se développe d'abord suivant le seul rythme des sentiments des personnages. Mariée à un homme loyal, mais dur et sans séduction, qui tue celui qu'elle aimait, l'héroïne ne vit plus que par le souvenir et une haine sourde et tenace contre le meurtrier. Elle parvient à lui dissimuler un cher et douloureux secret pendant de longues années... La guerre survient ; le meurtrier tombe en héros à la Marne : sa dernière pensée est pour le pardon. Chez un de ceux qui l'ont créée de leur sang, la grande victoire française s'achève en une haute victoire morale, tandis qu'en Jeanne Fabvier la haine fait place au respect. L'auteur a déployé ses qualités toutes latines d'invention et d'analyse ; il a tiré de cette action dramatique de multiples péripéties, et l'aisance avec laquelle il la conduit met en valeur la sûre maîtrise de son talent.

LA GRANDE GUERRE SUR LE FRONT OCCIDENTAL, II

par le **Général Palat.**

L'historien à qui nous devons de si remarquables ouvrages sur la guerre de 1870 poursuit l'étude qu'il a entreprise de la grande guerre de 1914. La première partie de ce volume établit combien, dès 1904, la violation par l'Allemagne, en cas de guerre franco-allemande, de la neutralité belge était certaine, et comment pourtant notre système fortifié n'avait de valeur qu'au nord-est de notre frontière, comment notre concentration, négligeant Lille et la Meuse, s'orienta exclusivement vers Metz et Strasbourg. La deuxième partie raconte le commencement de la réalisation du plan allemand par la prise de Liége et l'avortement de notre plan offensif par la retraite de Mulhouse et notre échec sur les lignes Sarrebourg-Morhange. Dans ces pages, le général Palat fait abstraction des légendes intéressées pour ne s'appuyer que sur des faits critiqués et prouvés.

JEAN DARBOISE AUXILIAIRE,

par **Marcel Berger.**

C'est une œuvre passionnante et forte que ce roman où la création imaginative a sans cesse pour appui une observation aiguë, où la notation psychologique et l'art du dialogue réalisent une saisissante impression de naturel. Toute la misère d'une triste vie quotidienne au milieu d'êtres dénués de bonté, le regret du bonheur passé, le désir d'une vie plus haute, d'une société meilleure, toutes les émotions qui agitent l'âme généreuse mais impressionnable du peintre Darboise sont rendues avec un art si souple qu'on y retrouve le frémissement de la vie. Et quand l'appui moral qu'il trouvait dans l'amour de la fine et charmante Andrée lui fait défaut, à la suite d'une faiblesse que tout explique, le roman s'élargit et s'élève au niveau des grands problèmes que la guerre pose aux consciences soucieuses de sincérité : la philosophie de la bonne volonté humaine qui résout la crise intime où Darboise faillit se perdre, jette sur le sombre tableau du présent une lueur d'espoir où l'on entrevoit l'avenir réparateur. Ce n'est pas le moindre mérite de l'auteur d'avoir donné à cette œuvre de vérité une conclusion d'un optimisme libéré de toute formule conventionnelle : on sent qu'il fait confiance aux ressources spirituelles de l'humanité.

LETTRE D'UN VIEIL AMÉRICAIN A UN FRANÇAIS,

Préface de **Lysis.**

Le vieil Américain qui signe ces lettres a pour les Français une affection judicieuse qui ne lui masque pas leurs défauts : il nous les révèle, parfois avec sévérité, mais dans une excellente intention. Ce qu'il désire, c'est nous montrer comment nous pouvons développer la prospérité économique de notre pays en prenant exemple sur les méthodes de travail américaines. Ces progrès techniques ne nous feront pas renoncer à la traditionnelle perfection de notre art, et quand la paix sera venue, ils serviront à rétablir la vitalité française.

REVIENDRA-T-IL ?

par **Jeanne Broussan-Gaubert.**

Très agréablement écrit, le roman de Mme Broussan-Gaubert avance d'une allure rapide à travers d'ingénieuses péripéties. Le titre laisse deviner qu'il s'agit d'un « disparu » de la guerre ; il reparaît au dénouement, au grand bonheur de sa jeune femme. Mais le livre n'est pas seulement attarayant, il stigmatise avec éloquence ce qui mérite d'être signalé et flétri : le jeu, l'égoïsme féroce de ceux qui poursuivent en pleine guerre la satisfaction de leur cupidité ou de leurs rancunes. La valeur morale rehausse ici la valeur littéraire.

LE LION D'ARRAS

I

Au sommet du beffroi, dans la grande couronne de pierre, l'oncle permit enfin de s'arrêter. Ses bras tendus, ses mains agrippées aux montants de l'échelle, son corps large entouraient la peur de l'adolescente. Ils la gardaient contre le vertige. Elle grimaça. La furie du vent lui rebroussait les cils. La décoiffant, il l'échevela très blonde, dorée. Cécile craignit qu'il ne l'emportât par-dessus les clochers, les toitures, les abîmes des rues, vers ces campagnes, là-bas, verdoyantes ou jaunies, entrevues si loin, toutes plates, avec leurs villages plus petits que ceux des estampes.

— Couarde ! Pécore ! Tu pleures, ce me semble. Veux-tu quelques soufflets encore pour te donner du cœur?

— Non, non, notre maître ! Non, je vous en prie. Non.

L'enfant renifla. Elle se calmait. Elle ne redoutait pas tant les violences que le mouvement nécessaire à leurs réalisations, et qui l'eussent, un instant, privée de voir ces bras en habit bleu la garder à droite, la garder à gauche. Car la bourrasque lui collait aux os les cotillons et la guimpe des Ursulines. Peu d'efforts en surplus l'eussent précipitée de l'échelle.

— Monte... Çà, monte.

— Non, mon oncle, je suis trop petite... je suis trop petite. Je ne peux pas. Je suis trop petite.

L'enfant suppliait. Elle sentit la convulsion d'un sanglot lui secouer les épaules et la gorge, lui mouiller les paupières. Tout le pays et la ville se troublèrent devant ses regards. L'oncle voulait-il que Cécile périt? Monter encore c'était n'avoir plus même, entre l'espace et soi, les courbes de pierre unissant la couronne au lion de bronze qu'elles supportent. C'était jaillir dans le vide sans autre appui que la hampe de l'oriflamme tenue par la bête héraldique debout sous les nuées du ciel. Certes le vieux Thomas attendait là-haut, enlacé par sa corde à nœuds, et qui martelait à grands coups les flancs du monstre, et qui riait de sa bouche sans dents ; mais une fille de quinze ans pouvait-elle, autant que le vieux couvreur du beffroi, s'agriffer à une corde, s'y suspendre? Cécile tremblait. Elle regretta le réfectoire des Ursulines et les psaumes dans la chapelle, et le dortoir aux lits blancs, et les sœurs les plus méchantes, et les cinglements de la discipline, tandis que maître Héricourt déblatérait :

— Ah ! tu ne veux plus rester au couvent ! Ah ! tu veux jouir de ton bien, comme une demoiselle. Or çà, ma belle, apprends du moins à conduire, sur la tour, les travaux de tes gens. Ah tu ne veux plus vivre sous mon bâton, dis-tu?... Puisque tu te prétends l'héritière des Forges apprends à forger le lion même du beffroi, toi présente, comme il est écrit dans le privilège de tes ancêtres depuis l'an 1541, fille des Héricourt-Boiry, dame de Beaurains, censière des étangs d'Arras ! Ah ! tu ne veux plus vivre sous mon bâton, mademoiselle ! Eh bien, monte toute seule là-haut. Habile. Habile ! Monte-donc là-haut, pécore ! Monte. Tire-la par la collerette, Thomas. Tire-moi là-haut cette péronnelle. Tu m'entends? Tête de chien !

Secouée, empoignée, pincée, attirée, Cécile d'abord en épouvante, ferma les yeux. Elle cria. Elle se débattit. Elle se retrouva droite, les pieds sur un socle. On lui serrait une corde autour de la taille. Elle comprit qu'aucun péril ne la menaçait plus. Les deux hommes, sans doute, examinaient le lion. Ils en cognaient l'échine. Ils constataient les dégâts commis par la foudre dans le métal, durant les derniers orages.

Cécile n'osait pas rouvrir les yeux bien qu'il la rassurât d'entendre maître Héricourt et Thomas discuter dans le vent.

Il la fustigeait elle-même. Il faisait claquer son jupon, et s'efforçait de lui ravir la coiffe heureusement nouée sous le menton.

Fallait-il se repentir d'avoir réclamé son bien, sa liberté? L'existence au couvent était si dure. Tant de prières depuis matines jusqu'à l'oraison du soir. Tant de réprimandes. Tant de mauvais repas. Tant de pénitences. Cécile eût voulu dormir plus tard, goûter aux bonnes choses, se vêtir galamment, agir à sa guise, lire tous les livres, rire avec des compagnes et des jeunes gens, aller au bal. Elle se rappelait la tendresse d'une mère jolie, un père alerte, disparus tous deux dans le naufrage du *Pollux*, en revenant des îles. Ils ne l'eussent pas forcée, comme l'oncle, à mourir d'ennui au fond du couvent. Ils ne l'eussent pas tapée si souvent ni si fort avec cette canne. Ils ne l'eussent pas contrainte à monter si haut dans les airs.

Cécile s'imagina soudain qu'elle vivait là dans le souffle des anges invisibles, très loin par-dessus la ville de toits pointus, de cheminées fumantes, de clochers sonnant aux morts, de rues creuses et noires, de places profondes où roulait une poussière de gens pareils à des graines d'œillette; ces graines juteuses qu'on aime dévorer en cachette dans les champs après avoir crevé la tête du pavot. Cécile entr'ouvrait les paupières. Car, le tricorne à bout de bras, maître Héricourt exigeait que sa nièce reconnût là-bas, dans la campagne, les petits bois enveloppant les villages. Elle nomma Saint-Laurent dont les pois sont tendres ; Blangy où s'épanouissent les roses. A Sainte-Catherine, à Saint-Nicolas tournent les roues des Moulins-Héricourt, et retentissent les Forges de Cécile. A Vimy les francs archers s'exercent. A Boiry-Becquerelle paissent nombre de vaches. Mais Cécile oublia le nom de Souchez qui est le fief du redoutable seigneur. Elle put dire Achicourt où poussent les bonnes salades, et Mercatel qui nourrit de gros lièvres, des perdrix dodues. Cependant l'oncle querellait selon sa coutume, ses fermiers, ses bateliers, comme s'ils eussent pu l'entendre de quatre lieues.

Il injuria ceux de Vimy. Là même, dans ce village, ils demandaient une remise de leur dette parce que l'Intendant de la province exigeait que d'abord ils payassent le droit de vendange et les deniers royaux. Les censiers de Mercatel et de

Montchipreux ne prétendaient-ils pas que le vagabond, par privilège de glanage, leur prenait trop de blé, et qu'ils ne pouvaient, lors, fournir aux Moulins la quantité promise?

Les vils croquants de Boiry et de Beaurains même se dérobaient à leurs devoirs, parce que les nobles, en chasse avant la récolte, abîmaient trop la moisson furieusement fouillée par les meutes et les piqueurs. Les gens de Souchez, de Carency n'avaient pu sarcler à la saison propice, ayant été requis, par les sergents, pour la corvée des chemins. Sans bois de chauffage en hiver, les femmes de Dainville, de Duisans, d'Arleux, avaient dû faire sécher les bouses de vaches, enlevant ainsi le meilleur fumier aux champs; et les laboureurs n'apporteraient aux Moulins que la moitié des sacs attendus. Au reste la sécheresse désolait la campagne. Maître Héricourt le criait à l'espace. Par-dessus la petitesse irréelle de ces villages, de cette rivière, de ces bois, et si haute entre les pattes du lion, l'enfant regardait les hameaux qui semblaient heureux dans les lumières de juin, mais qui contenaient tant de peines sous leurs toits de chaume, à l'ombre de leurs noyers touffus. Cécile sachant qu'il y avait de la souffrance dans cette paix des champs, les aima plus. Elle n'eût jamais cru que son oncle pût être riche ainsi. Chacun, chacune trimait trop aux Moulins et aux Forges. Sa tante l'obligeait elle, ses cousines, de repriser tant de bas, le soir, à la veillée, pendant les vacances, en récitant les litanies de la sainte Vierge, avec les servantes, les tricoteuses, les repasseuses actives. Jusqu'à la toute petite Caroline, la toute petite Delphine, qui, laissant l'abécédaire, s'efforçaient de coudre, fort sages, leur trousseau du couvent, avant de s'y rendre comme pensionnaires.

Au-dessus de Cécile, Thomas enlaçait la corde à nœuds dans ses poings velus, dans ses longues jambes en bas verdâtres. Il grimpait jusqu'à la crinière du monstre, le long de l'échine, pour voir plus haut que le front de la bête, que la patte énorme appuyée sur la hampe. Par instants, de son marteau, le bonhomme frappait. Maître Héricourt surveillait cette ascension. Il gourmanda la foudre qui trouait ainsi le lion héraldique debout sur la couronne de pierre pour imposer, depuis quatre siècles, le soleil ornant la hampe de la lance, à toute la plaine de l'Artois.

***

Le carillon avait, au quart avant midi, attiré les regards vers l'horloge du beffroi, sa couronne ducale, et sa bête debout dans le ciel, tel un monstre de cimier.

— J'ignorais, Wartelle, que l'éclair eût frappé notre lion.

— Si fait, mais pour la dernière fois, monsieur Deladésière.

— Le paratonnerre que vont poser les forgerons de maître Héricourt, le paratonnerre du grand Franklin, détournera de notre lion la foudre captive en sa lance.

— Honneur aux Américains !

— Comme Prométhée ils savent saisir le feu du ciel.

— Comme les Romains vivre libres en République.

— Ne croyez-vous pas, monsieur le physicien, que les aéronautes devraient, dans leurs ballons, se porter au milieu des orages à la seule fin d'observer la formation de l'électricité atmosphérique, pour en dissiper les effets avant que l'éclair n'atteigne les infortunés humains?

— Ce fut l'avis de monsieur de Saussure. Il m'a fait l'honneur de m'écrire un billet à ce propos.

— Voilà tantôt cinq ans, j'étais en garnison à Versailles quand j'ai vu lancer dans les airs un énorme globe de papier fort galamment peint, par ma foi. Un an plus tard j'ai salué monsieur Charles dans sa nacelle d'osier en forme de barquette, aux Tuileries, avant qu'il ne s'envolât par la faveur du baron de Breteuil. Les gens du commun semblaient prêts à la rébellion, si messieurs les officiers de police avaient interdit le départ, comme le bruit en courait. De mauvais garçons avaient déjà rompu les clôtures. Les sentinelles durent les repousser au nom du roi, en les menaçant de leurs baïonnettes.

— Et moi, monsieur le major, j'étais à Calais le jour qu'on y fêta Blanchard et Jeffrys après leur traversée de la mer par le chemin des cieux.

— Et moi à Dunkerque, le jour que Juste-Émile Héricourt profita d'un fort vent d'est pour traverser le détroit dans l'autre sens, plus heureux que monsieur Pilâtre de Rosiers. Nous saluâmes le drapeau américain et le drapeau du roi sur les haubans de la nacelle.

— Messieurs, messieurs, je vous le déclare, j'aime à mourir cette beauté qui là-haut embrasse toujours le lion de nos Flandres ! — s'écria le petit-maître en offrant sa lunette de théâtre au capitaine du génie, lequel pour mieux voir en étira les tubes emboîtés.

— A table, s'il vous plaît. La bière est tirée, — rappela la servante par la fenêtre, sous l'enseigne de la Licorne d'Or.

Et les amateurs de physique ayant, tour à tour, discerné la jeune fille dans la crinière du lion, près d'un ouvrier martelant, revinrent sous cette arcade de la Petite-Place s'attabler devant l'auberge.

***

Une danse vraiment, une danse de sons allègres et vigoureux commence dans l'air. Ils enguirlandent le beffroi de leur joie scandée. Ils martèlent l'espace. Ils jouent avec les colombes des pignons, avec les corneilles des clochers. Par-dessus la ville et les cent églises, des vols clairs, des vols noirs tourbillonnent autour du lion qui, colosse d'airain debout sur la couronne ducale, lève vers les nuées, à la pointe de sa hampe, le soleil d'or, le soleil épanoui des Flandres.

Espiègle, la gaîté du carillon danse, aux pieds du monstre héraldique, aux flancs de la tour rigide en ses collerettes de pierre. Sur les toits et les balcons du municipe, sur la Petite-Place, même où s'animent les plaisanteries des maraîchères criant leurs volailles, leurs œufs et leurs légumes, leurs rondelles de beurre pour les marchandages des servantes en cotillons troussés, des bourgeoises en corps de jupe et en grands bonnets de linon. Spectacle fort agréable au corps royal du génie, à ses officiers, à leur capitaine, le joli brun, son poing sur la hanche, aux basochiens en habits étroits. Ils contredisent Maximilien et Augustin, les frères avocats, si guindés dans leur élégance. Trois jeunes abbés s'éventant du chapeau, contre les grilles de la Sainte-Chandelle. Ils écoutent l'oratorien Fouché, sec et droit, expliquer la physique de l'électricité.

Les sons dansent parmi les propos des petits-maîtres comparant aux *Liaisons dangereuses* de Laclos leurs aventures, parmi les caquets des commères qui tricotent, en bandes, parmi les

déclamations des philosophes exaltant, au café, Jean-Jacques Rousseau, parmi les chansons des dentellières qui, de la Grand'-Place à la porte Méaulens, à la porte Ronville et à la porte Baudimont, manipulent les vingt bobinettes de leurs carreaux derrière les fenêtres de toutes les maisons pointues, comme aux bords des caves béantes dans les trottoirs, logis des artisans.

***

Là-haut, Cécile, à la dérobée, regarde le courroux de son oncle, ce terrible visage. Hurlant plus fort que le vent, maître Héricourt insulte les officiers de l'Échevinage qui l'obligent à l'installation du paratonnerre.

— Holà ! pécore, apprends ton métier puisque tu veux ton bien. Eh oui, tu les auras tes Forges ; mais Caroline aura les Moulins ; Delphine aura les terres. Toi, tu recevras la plus méchante part. Oui-da. La plus méchante. Les Forges ! Apprends ça. Apprends ce que les Forges Héricourt, les Forges, mademoiselle, doivent à la ville. Et pourquoi, s'il te plaît, ce travail incombe-t-il aux Forges Héricourt? Par le contrat passé avec maître Jacques Caron et maître Héricourt Boiry, l'aïeul de tes aïeux. Par privilège d'entretenir, réparer, nettoyer le lion d'Arras, depuis l'an 1554. Est-il juste que la ville paye seulement une redevance annuelle de cent pistoles, deux cent cinquante ans plus tard?

Il le demandait à Cécile, à l'espace et au vent. Non, Cécile n'y trouverait pas son compte. A chaque opération que Thomas prouvait indispensable, maître Héricourt raillait sa nièce.

— Tu entends, pécore!... Six compagnons riveurs.

Il injuriait Franklin et son invention, et cet avocat de la rue des Rapporteurs, ce Robespierre. Le fou qui avait trop impudemment plaidé contre les échevins de Saint-Omer pour cette nouveauté d'Amérique qui peut attirer l'orage sur les maisons d'alentour. Le maître reprochait à Thomas, triple sot, de croire en ces inventions diaboliques.

Cécile eût tremblé. Par-dessus l'épaule, elle apercevait l'oncle demeuré plus bas, sur le suprême échelon. De ses mains l'une serrait la corde et la redoutable canne ; l'autre

agitait le tricorne ; sa chevelure grise au vent. Il cria. Sa figure mal rasée, large, proféra d'épouvantables menaces contre une nièce ignorante des contrats, privilèges et obligations ; mais qui voulait régir son bien.

La joie du carillon remplit les airs. Les vingt anges, sans doute, de la légende, exécutent leur contredanse invisible au son des cloches, entre le ciel et terre, entre le ciel d'Arras et les fronts des religieuses prosternées dans les stalles des chapelles pour murmurer leurs oraisons d'Ursulines, de Charriottes et de Dominicaines ; entre ciel d'Arras et les yeux inquiets des enfants avertis de ce ballet divin par les servantes qui, cependant, astiquent les chaudrons, flambent les poulets, enfarinent les poissons dans tous les hôtels des anciennes familles, bordant la rue des Quatre-Crosses, la rue des Vieilles-Haudriettes, la rue des Capucins, la Terrée de Cité, où Neptune de son trident guide, au-dessus de la fontaine, un monstre des Eaux.

Recroquevillé autour de la corde à nœuds, Thomas embrassait la corpulence du lion, frappait ici et là le métal, regardait dans le trou, palpait la fêlure. Saint Géry tapa douze coups graves, dans sa tour grise, derrière les abat-sons. Mille ouvriers sortirent des ateliers. Les avocats, les plaideurs descendirent les marches du tribunal.

— A c't'heure, not' maître, v'là le moment, — dit Thomas, — où sur toutes les tables d'Arras, ces gens vont couper la miche faite de votre farine et du blé produit par ces terres !

Céline put voir, aux creux profonds des rues, ceux qui se hâtaient en foules vers le dîner, vers le pain des Moulins Héricourt, les petits pois de Saint-Laurent, les poissons frits de la Scarpe, les volailles rôties de Souchez, les pigeons fricassés de Vimy, le bœuf bouilli de Beaurains, les légumes d'Achicourt, la bière de Saint-Nicolas, les cerises de Blangy, les groseilles de Mercatel. Elle se souvint avoir mangé tout cela dans ces villages ; et elle imagina le bénédicité devant l'appétit des familles qui la gagna. Elle eut faim de cette terre et de ses fruits. Elle se crut un moment toute la ville s'apprêtant à savourer l'excellence de l'Artois. Elle se pensa telle que les familles de sa connaissance debout devant la nappe et la soupière fumante.

Le carillon sonnait encore. La joie dansait sur la ville, sur les environs. D'église en église, les cloches de midi répondirent au beffroi. L'angélus tintait dans les villages. Le vent sur la campagne emportait l'appel à la Vierge. Cécile fit le signe de la croix avec le vieux. Ensemble ils sourirent et commencèrent à murmurer le latin de la prière qui rappelle l'immaculée conception. L'oncle aussi porta la main à son front, à ses épaules. Les trois paroles s'unirent à celles des cloches et du carillon qui s'envolaient, à celle du vent qui s'engouffrait dans les rues d'Arras. Ils se sentirent en communion parfaite avec les citadins et les paysans qui priaient comme eux debout dans les champs, ou sous leurs toits.

Cécile songeait à ses compagnes et aux Ursulines dans le réfectoire du couvent dont elle salua la tourelle. Sa tante trop sainte, vêtue de scapulaires et de chapelets, de médailles par-dessus sa guimpe, et les deux petites filles Caroline, Delphine, rangeant leurs trousseaux, et les servantes agenouillées dans la grande cuisine des Moulins Héricourt, Cécile eût souhaité les entrevoir du haut du lion. Elle mesurait, sans peur du vertige, la profondeur de l'espace. L'enfant se voulut ainsi que la Sainte Vierge prête à recevoir la visite de l'ange, et qui déjà montait à sa rencontre dans une assomption glorieuse.

— *Amen*, — dirent ensemble les trois voix.

L'Ange ! Cécile l'espéra qui s'avancerait avec des cheveux au soleil, une robe de nuées, et, dans la main, un lys.

— L'Américain aura une bonne femme, not' maître, une bonne femme qui n'aura pas peur de l'espace... en ballon. Elle pourra s'envoler avec lui comme madame Blanchard avec le sien.

Cécile ne comprit pas d'abord.

— Apprends cela, ma nièce. Aussi bien ce maraud ne peut-il tenir sa langue. Je t'ai fiancée avec l'Américain. La noce se fera pendant la fête.

— Ciel ! Avec Juste-Émile, mon oncle ! Juste-Émile, le marin.

— Si fait, — appuya le vieux ; — toute la ville le sait. Les Forges de Saint-Nicolas épousent les vaisseaux de Dunkerque.

— *Angelus Domini annuntiavit Mariae.*

— Tape donc, Thomas, vieux fainéant, tape dur où ça sonne creux !

Cécile crut qu'elle allait d'abord pleurer. Se pouvait-il? Ce Juste Héricourt qui courait les mers, qui s'élevait en ballon avec M. Charles, qui avait suivi le marquis de La Fayette pour délivrer les Américains, et qui revenait de là-bas terrible, sous une crinière pareille à celle du lion ! Juste-Émile qu'elle avait vu quatre fois en tout l'embrasserait dans sa vigueur redoutable, l'enlèverait au ciel dans la nacelle de son ballon, l'emmènerait par les mers ignorées, dans les îles où se dévorent les cannibales ! Sainte Vierge ! Mais aussitôt Cécile espéra qu'elle ne serait plus fouettée par son oncle, contrainte par sa tante à de si durs labeurs, et par les religieuses à trop d'oraisons, à trop de pénitences. Ce Juste-Émile si large d'épaules et solide sur jambes comme tous les matelots, ne serait-ce pas le libérateur? Ne la délivrerait-il pas comme il avait délivré les gens de l'Amérique? Elle s'exaltait.

Dans la maison des Forges attenante aux Moulins et qui dépendait de sa dot, libre dans la salle aux armoires de chêne, aux gonds et aux serrures de cuivre étincelant, Cécile s'admira maîtresse parmi les servantes. A ses genoux, ainsi que dans les chansons, le chevalier des Américains lui conterait ses combats. La géométrie, ni l'astronomie, ni le latin des Ursulines ne l'ennuieraient plus. Elle ne repriserait plus les bas de la famille quand elle aurait sommeil, le soir, à la veillée. Elle posséderait un chien, une berline à deux chevaux pommelés, avec un petit laquais derrière. Elle recevra elle-même ses fermiers, sa part de revenus sur tous ses biens nombreux dans la campagne. Ces terres plus belles puisqu'elles lui deviennent le gage de l'affranchissement, Cécile les embrasse dans sa vie même, avec les efforts de ceux qui les font opulentes. Ils souffrent pour cela, dans ces bois, sur ces espaces verts ou dorés, au fond de ces rues en rumeur, à l'ombre de ces églises qui toutes tintent et tintent.

*
* *

Les cloches dansent. Les notes de leur musique rythment les mouvements des mères qui bercent leurs marmots dans

leurs bras, devant les bahuts bien cirés des salles basses, devant la ligne de chandeliers en cuivre fourbi sur la hotte de la cheminée, et, rue du Nocquet-d'Or, devant le rire de Joseph Le Bon revenu de Beaune pour consoler sa pieuse mère : elle présente le dernier né à la bénédiction de l'oratorien en vacances, orgueil de l'humble ménage.

En vérité les anges dansent invisibles par la ville de rues tortueuses et riches, de places herbues, d'églises gothiques, de couvents murés, de tavernes saures en tumulte, de tabagies où s'écarquillent les trognes des buveurs hilares, de boutiques où jasent les chalands sous les enseignes à caricatures, à licornes, à plats d'argent, à bêtes d'armoiries, à gerbes d'or. Car « notre bon Roi » a promis de convoquer les États généraux pour soulager les maux de son peuple, dit-on, pour supprimer la gabelle, la dîme, la taille et les corvées. On déplie les gazettes. On chausse les bésicles. On s'offre le tabac des boîtes d'argent. On lutine la belle teinturière et les ouvrières en modes. Elles rient comme la danse du carillon dans l'air.

Les sons et la nouvelle pénètrent les oreilles des brasseurs qui, sur la Grand'Place, roulent les tonneaux, des coltineurs qui, de char en grenier, transportent les sacs d'orge sur leurs épaules, des tanneurs qui, dans leurs hangars de la Basse Ville, raclent les cuirs, des maréchaux, qui, porte Méaulens, forgent les fers près de leurs fournaises, des clercs qui, rue des Capucins ou rue Ernestale, rédigent les contrats dans leurs études, des moines qui, dans l'abbaye de Saint-Vaast, compulsent les vieux livres, des avocats qui parlent au tribunal des États, des oratoriens qui enseignent à la jeunesse attentive dans leur collège, des joueurs qui secouent le cornet de maroquin et les dés du tric-trac, au Café de la Comédie.

Les sons dansent encore. C'est le finale : une dernière figure de l'invisible ballet. Là-haut, elle sonne, gambille, tinte et bondit. Elle projette ses ondes harmonieuses sur toute la ville au travail depuis le centre du beffroi jusqu'à l'enceinte des veux remparts rouges et verdoyants, jusqu'aux escarpes, fossés, bastions et contre-escarpes, jusqu'à la porte d'eau où, dans le mur de briques, sous les armoiries de pierre blanche et la herse levée, une file de péniches franchit, au fil de la rivière, la voûte de défense.

A la Licorne d'Or, le petit-maître agitait ses manchettes de dentelles au-dessus des chopes où moussait la bière servie par la grasse Gertrude en cotillons troussés sur la croupe dans le cordon du tablier. Et les buveurs s'excitaient la verve :

— Cette petite fille, là-haut, n'est-il pas plaisant, Camus, d'y songer comme à l'intelligence du lion ?

— Elle pense pour lui.

— Elle est l'intelligence de nos franchises et libertés communales.

— Maître Héricourt force sa nièce à grimper pour l'accoutumer à l'ascension dans les airs.

— Juste-Émile l'emmènera dans sa nacelle.

— Cette enfant !

— Une élève hier des Ursulines.

L'aubergiste apportait un pot de bière :

— Maître Héricourt n'entend pas que les Forges de son frère défunt viennent en mains étrangères.

— Avant qu'elle pense à l'amour, il marie l'héritière aux armateurs de Dunkerque pour lesquels ses ouvriers fabriquent les ancres, les chaînes de cabestan et les boulets de caronades.

— Celles qui firent merveille en Amérique.

— Contre les régiments hessois de Georges de Hanovre !

— Honneur à Juste-Émile Héricourt, messieurs !

— Honneur au Dunkerquois libérateur des Insurgents !

— Honneur à celui qu'on surnomme l'Américain ! Qui me fait raison?

— Moi, Carnot.

— Et moi.

— Et moi. Tous !

— Il y a une République en vie sur le monde !

Ils se levèrent ensemble. Ils heurtèrent leurs chopes : le maigre oratorien en habit noir, le capitaine et le major du génie, le petit-maître bien poudré avec, sur la culotte, ses deux montres « Angeline et Alphonsine » ; souvenirs d'aimables donatrices, avoua-t-il à Gertrude qui tranchait le pain. Elle se mordit la lèvre.

— Çà que vous êtes coquin, monsieur l'avocat. Ça se lit dans vos yeux. Et votre grand frère qui est si sage, lui !

— Pas tant puisqu'il bouscule les États d'Artois.

— Notre bon Roi nous fera justice !

— Mais notre Reine nous fera pendre !... — ricane l'aubergiste en plaçant ses assiettes.

— Avec le collier du cardinal, au moins? — crie Gossart, le fumeur qui crachait dans l'ombre.

— Gertrude, cache tes beautés, ma fille, ou morbleu, je les baise !

— Ce fichu est impertinent !

— Paix là.

— Il nous montre, le traître, les fruits où il nous est interdit de mordre !

— Tantale a moins souffert que nous.

— Si vous m'avez si chère, laissez-moi tout déposer. Le plat me brûle.

— Tu me brûles le cœur davantage, belle hôtelière !

— Fi donc, monsieur le capitaine. Est-ce là des manières pour le corps royal du génie?

— Embrasse-la, Carnot, dans la fossette! Dans la fossette!

— On verra si elle sait se défendre.

— Comme une place de Vauban?

— Ou selon la méthode fausse des fortifications parallèles !

— Mon Père, laissez mon fichu. Oubliez-vous votre tonsure?

— Il a une calotte dessus.

— Apprenez, belle amie, que je n'ai pas prononcé mes vœux.

— Il n'est ici que compagnon de l'Oratoire, professeur de physique en son collège.

— Et qui veut, Gertrude, vous en donner une leçon !

— Oui-da? A bas les mains, messieurs de l'Église ! C'est de la main morte !

— Bon ça.

— La commère a de l'esprit.

— Fouché, te voilà vaincu par cette gaillarde.

— Paix là.

— Goûtez de mon godiveau. Et léchez-vous les doigts !...

— Ah ! Gertrude, tu nous quittes !

Les censiers l'appelèrent en tapant leurs pots sur la table.

— Verse mi de l'bière dans l'pinte!

— T'as de la malice avec chès biaux messieurs.

— Des avocats drochi !

— Des abbés drolà !

— Des officiers à cval !

— Avisez là-haut.

— Ah ! toudis, toudis, quelles rencontres !

— Qué rabaches, mes fieux ! Avisez plutôt la nièce de maître Héricourt sur le lion d'Arras, dans le mitan du ciel ! Avisez donc !

— Ch'est-y pour l'habituer à monter en ballon avec l'Américain?

Certains placèrent leurs mains sur les yeux sous leurs chapeaux à boucles d'acier. Les plus curieux se dressèrent, trapus dans leurs courtes vestes de drap gris, hauts sur leurs jambes en guêtres de toile. Il les étonna de voir tout le monde sortir des maisons, s'accouder aux fenêtres, surgir des caves, abandonner les auberges et les cabarets. Oui, la nièce de maître Héricourt apparaissait sur la couronne du beffroi, embrassant le vieux lion d'Arras. Et, sous les piliers des arcades, les villageoises piaillaient :

— Oh ma mère ; ravisez !

— Ch'est-y qu'elle est tant hardie ?

— Celle qui épouse l'Américain faut bien qu'elle soit brave, — répondit la jeune fille aux bas bleus. — Si elle s'en va sur les Amériques.

— En Corse ! — dit l'autre qui joignit les mains.

— Et au ciel, par Dieu ! dans le ballon, — fit la femme à la cornette raide.

— Comme il a été, qu'on dit, au-dessus de Valenciennes et de chés villages.

— Min fieu l'a vu, — déclarait la poissarde au tablier jaune.

— Avec le diable, ma commère, — cria celle qui baisait la croix en or de son cou.

— Point.

— Si fait, l'diable.

— Le curé l'a dit, ma p'tiote... Raque à terre !

Au milieu de la Petite-Place, ainsi devisant les maraîchères replaçaient, dans les corbeillons de leurs ânes, les légumes et

le beurre non vendus. D'autres se hissaient sur le bât. D'autres allumaient leurs pipes de terre noire, pour la route. D'autres oubliaient les poupons qu'elles allaitaient en regardant Cécile au cœur du lion.

*
* *

Près des nues, Cécile Héricourt contemplait l'Artois étendu sous le dôme du ciel, l'Artois de sa dot. Thomas, à genoux sur le crâne du monstre, soulevait une plaque de bronze. Maître Héricourt lui commanda de plonger la main dans le creux. Une cassette de plomb en fut extraite. Les fondeurs de 1551 avait en cette boîte déposé le signe de leur corporation. De peur qu'elle ne fût dérobée pendant les travaux, il seyait de mettre à l'écart la plaque d'or très ancienne incluse dans le coffret. L'arrachant presque à la lourde main de son aide, maître Héricourt enfouit le trésor dans une poche de toile aussi large que celle d'une besace. Puis il commanda à sa nièce de descendre sur l'heure.

La rudesse de l'ordre démontra brutalement à Cécile son état de servitude. Son corps faillit se révolter avant son âme. Le cœur lui battit soudain. Le sang lui montait au visage. « Juste-Émile ne permettra pas qu'il m'insulte ainsi. » Du moins elle s'attarda volontairement, cramponnée sur la bête de bronze, dans le lien que Thomas dénouait.

— Je veux voir encore ! Je veux !

Inutilement l'oncle injuria. Cécile connut un bonheur neuf à laisser la rage lui mordre la poitrine, lui serrer les dents, lui enfoncer les ongles dans la paume de la main. Jamais elle n'avait permis à sa vigueur de la posséder ainsi. Elle s'estimait autre, puissante avec cette nature qu'elle dominait du haut des airs, et de tout l'esprit, sans craindre l'influence du vertige. Elle se riait de son oncle furibond, mais trop bas, qui la menaçait de la canne. Et Thomas souriait aussi, content de voir l'enfant d'hier résister au maître des moulins, des forges et des blés.

Cécile avait encore aux oreilles la joie du carillon, l'appel des cloches qui avaient sonné l'heure de la libération pour les gens au travail, l'heure du repos gagné, devant l'odeur du fricot,

après la besogne fastidieuse ou bien épuisante. Or, le carillon tinta. Il annonçait le quart après midi. Cécile une dernière fois regarda l'ampleur de la province, ses fermes et ses hameaux, et ses cultures, et sa capitale où les bruits s'étaient tus, où les rues et les places étaient vides. Partout, les familles dînaient libres, comme, libre, debout dans le giron de la bête, emblème de la force, maîtresse en ses actions, Cécile regardait l'horizon nouveau.

En vain maître Héricourt traitait sa nièce de pécore et de diablesse. En vain lui promettait-il le jeûne et le fouet, puis de la renier au bénéfice de Caroline, de Delphine, de ses fils Bernard, Augustin, quand ils auraient quitté le collège de l'Oratoire. Du vent lui arrachait les mots de la bouche et les dispersait avant qu'ils fussent entendus par la fiancée.

De la peur et de la contrainte Cécile s'était affranchie.

Elle se pencha vers la Petite-Place, et vit qu'on la regardait. Alors, éblouie par sa joie, elle envoya, de ses doigts clairs, deux baisers au peuple qui grouillait contre la grille et les statues pressées de la Sainte-Chandelle.

*
* *

La foule acclama. Elle sortait de toutes les arcades, de toutes les boutiques. Elle s'accoudait dans toutes les fenêtres, aux trois étages des façades étroites et blanches, dans les œils-de-bœuf, à l'angle des pignons. Les gamins parurent sur les toits, sur les volutes de pierre flanquant le faîte de chaque maison; et cela comme pour se rapprocher de l'audacieuse fille.

Les questions passaient de bouche en bouche. Rien que de se fiancer avec un matelot revenu d'Amérique cela donnait-il tant d'audace? Et chacune interrogeait ses voisines touchant le pays du paratonnerre. Autour des deux places, sous les arcades, maints auneurs de toile se nommaient Benjamin Franklin. Dans leurs cafés, les buveurs expliquaient la république de Philadelphie. Les F.·. de « *l'Amitié* » citèrent la loge des Philadelphes, où le grand homme s'était distingué. Les joueurs d'échecs démontrèrent, avec les cavaliers, la tour et le roi, comment les colons avaient battu les

troupes de Georges de Hanovre, afin de ne plus payer des taxes excessives. Cela tout le monde l'approuvait, sur les deux places et rue de la Taillerie qui les joint, en commandant aux rires des Sophie la chope de bière, le café chaud ou le verre de rogomme, en interpellant les amis qui repartaient pour les villages, et que l'on chargeait de commissions destinées aux cousins de la campagne. Avant de rassembler les rênes, le courrier de Télus prêt à boire le coup de l'étrier, sur sa jument blanche, devant la maison à l'image antique de « La Harpe », où il achetait, pour son bailli, deux chaudrons en cuivre rouge, dut promettre, sans réticence, qu'il lui représenterait comme les dinandiers ambulants et les Auvergnats faisaient tort aux honnêtes batteurs de cuivre, installés selon les règles de la corporation. Car entre ses casseroles, pots, écumoires, saumonières, cages et chandeliers, tous rutilants, brillants et rubiconds à souhait dans la salle basse, sous l'arcade aux piliers de grès, le marchand protesta. Il espérait avec éloquence que maître Héricourt soutiendrait, à l'Échevinage, la cause des bons bourgeois, forgerons et batteurs de cuivre contre les vagabonds qui colportent, à dos d'âne, par les villages et bourgs, de paroisse en paroisse, les vieux ustensiles de rebut achetés pour quelques sols aux servantes, puis retapés, ressoudés, rétamés, fourbis et revendus neufs d'apparence aux fermières, depuis Saint-Nicolas jusqu'à Saint-Eloy, depuis Beaurains jusqu'à Cambrai. Vraiment la chose devenait intolérable pour ce gros Codron en bas drapés et en corps de chemise, le bicorne sur l'oreille. Il n'y avait pas au monde que les Américains seulement pour faire valoir leurs droits ; cria Fardel. Et on le verrait bien aux États d'Artois. Maître Robespierre y parlerait, tant pour l'un que pour l'autre, pour tous ceux ayant pignons sur les deux places, pignons à œil-de-bœuf, et grenier pointu par-dessus les volutes de pierre enveloppant les fenêtres d'un troisième étage. La main du protestataire les désignait à l'entour.

Le courrier enfila les deux chaudrons dans sa bandoulière. Il empocha la lettre de Codron pour son bailli, et une autre pour le bailli de Roeux, relative au même objet, puis de l'éperon toucha le flanc de sa bête. Au son des grelots ils s'en allèrent trottant à travers les charrettes et les ânes des maraî-

chères, les chiens de chasse en quête de reliefs, et les bavards excités par l'exploit de Cécile Héricourt.

Devant la boutique du tailleur Vauherdrick, à la maison de « La Salamandre », le courrier arrêta sa jument. Pour son vicaire il réclama l'habit et la veste noire laissés, la semaine précédente, afin qu'on les bordât. Mais le drapier n'avait pas fini le travail. Derrière ses bésicles, il grimaçait aux reproches. Pourquoi le vicaire ne donnait-il pas son habit à rapetasser dans sa paroisse, puisque, contre toute justice et bon ordre, les officiers municipaux laissent les vachers, laboureurs et bergers sans aucun privilège, auner le drap, le couper, le coudre, et prendre la clientèle paysanne des Artésiens, puisque les magistrats de la province laissent partout forfaire aux statuts et lettres patentes des marchands et artisans établis dans la cité?

Sur quoi le voisin renchérit. Waterlot rattachait aux clous, dans sa boutique, la collection de brides et de mors dont le meilleur était aux mains de l'acheteur qui remontait en son tapecu, qui fouetta son bidet roux. Après avoir rendu au courrier une sacoche et des étriers, pour Thelus, le corroyeur, puis le sellier reprochèrent à l'Intendance de les poindre, de les mortifier sans cesse par les exigences de la régie. A tel point que, des quarante tanneries achalandées jadis par eux et leurs pareils, trois subsistaient. Aussi cuirs et peaux y coûtaient-ils trop cher pour les réparations des traits, pour la fabrication des guides et des bâts. Maître Héricourt n'en voulait plus acheter chez eux, déclarait-il, à cause du prix nouveau.

Le sellier, homme maigre, aux bras nus, et si creux derrière son tablier, discourut amplement. Le gland de son bonnet derrière ses cheveux en rouleaux frétillait selon ses gestes innombrables. Attestant la face de l'hôtel de ville, et les hautes fenêtres sculptées, gardiens des chartes, il montrait le lion du beffroi, en indiquant ses espoirs de justice, et les arcades en déplorant la réalité. Le tailleur Vauherdrick rajustait ses bésicles pour mieux saisir les phrases précipitées de cette ardeur. Dignement, le chaudronnier Codron servit la Perrette qui voulait un pot à crème, et la Goton qui marchandait une bassine à confiture. Non sans ouvrir la grosse malle à clous de cuivre que lorgnait un adjudant du roi, le corroyeur Héroguelle

souhaita qu'aux ouvriers de chaque spécialité il fût interdit de travailler pour une autre.

Autour du courrier leur groupe s'agita, grossit. Tels parlaient au nom de leurs assemblées corporatives qui, dans cet hôtel de ville, solennellement avaient déposé leurs statuts. Des curieux se joignirent. Ils sortaient des maisons, la scie sur l'épaule, un marteau à la main, un paquet sous le bras, des roquets dans les jambes. Et le gros Druon en tant que mesureur sur le marché, dénonça l'injustice de ne pouvoir transmettre, par simple hérédité, sa charge à son fils qui traînait dans la brouette les balances, la toise, la romaine, le trébuchet et le registre. Paroles approuvées par les coltineurs, forts et portefaix. Ils venaient de la Grand'Place où ils avaient hissé tant de sacs de blé dans les chariots des Moulins Héricourt, après en avoir déchargé les sacs de farine aux seuils des boulangeries. Blonds hercules demi-nus, coiffés de cuir, avec les scapulaires à l'image de leur patron saint Christophe, sur leurs poitrines velues, ils criaient ensemble, ivres un peu de bière et de genièvre. Au soleil d'été, la soif est grande après l'effort, un jour de marché. Eux aussi réclamaient depuis longtemps l'hérédité de leurs charges. Puisque les privilèges des nobles passaient à leurs enfants, pourquoi ceux des bourgeois et des ouvriers n'étaient-ils pas également transmissibles de père en fils? Des bâtons furent brandis. De lourds souliers trépignaient avec les jambes en bas bleus et en culottes de bourracan. Les maraîchères poussaient leurs ânes vers le bruit. Elles glapissaient dans la bousculade.

— L'Amérique ! elle, a bien su se délivrer, — criait un oratorien en habit noir debout sur une borne.

Il se haussait sur la pointe de ses souliers. Il agitait son tricorne noir.

— Que ne faisons-nous comme les Américains, morbleu ! — conseillaient des commis en émoi devant l'hôtel de ville, leurs gazettes au poing.

— La fiancée de l'Américain, voyez donc, elle est toujours en haut du beffroi.

— Sur le cœur du lion.

— Sur son cœur !

— Dans ses bras.

— En haut d'Arras.

— Dans le ciel même !

La foule acclama. Par les rues avoisinantes arrivèrent les gens qui retournaient à leur travail, après le dîner. Devant les auberges les paysans rattelaient à leurs charrettes les gros boulonnais. Un piqueur du comte de Galametz surgit à cheval, tirant une meute qui jappa. Elle se glissait entre les jambes. D'un char à bancs, des fermiers protestèrent contre la chasse du comte qui, d'ordinaire, foulait brutalement les moissons. D'autres accusaient les pigeons des couvents qui dévoraient les grains des épis, et qui tournoyaient en bandes ombreuses, effarouchées par la foule, avant de revenir au colombier de Saint-Vast, à celui des Ursulines. Le piqueur arrêta sa bête devant les bras tendus, les faces criantes, les vociférations des femmes accroupies sur leurs bourriques, et qui perdaient leurs coiffes. Un farceur coupa la laisse des chiens, qu'on fouetta. Leur fuite hurla sous les cinglements.

— Holà ! Holà ! A la garde ! — appela le valet tout blême. debout sur les étriers.

Il emboucha son cor, gonfla ses joues, et sonna. Mais les soldats du poste, sous les arcades de l'hôtel de ville, ne comprirent pas tout d'abord. Rieurs ils regardaient les jolies filles se hissant sur leurs baudets ; car elles montraient leurs jambes jusqu'aux jarretières. Deux porchers avaient grand'peine à faire entrer leurs cochons dans une carriole; et cela plaisait aux tambours du peloton. L'officier, par hasard, jouait aux échecs dans un café voisin, sur Saint-Gery. Comme il menaçait la reine de son partenaire, il ne voulait pas s'inquiéter de la rumeur, ni de l'hallali sonné à pleins poumons dans le milieu de la Petite-Place. L'autre joueur, par contre, qui savait sa reine en péril d'être capturée, prêta l'oreille. Il se leva, ce qui contraignit l'officier à regarder dehors, à s'apercevoir des gamins en course, des commères piaillantes, d'un cavalier qui galopa :

— Corbleu, le populaire se rassemble !

— Qui sonne du cor?

— C'est l'hallali des Galametz.

— Ne crie-t-on pas : « A la garde ! » monsieur l'officier?

— Où vont ces gueux? Holà ! Arrêtez ! Répondez ! Qui êtes-vous?

— Les cordonniers mineurs, messieurs, s'il vous plaît.

— Où allez-vous ainsi avec votre bannière ; ce n'est point fête carillonnée ce me semble.

— Monsieur, nous allons rue des Rats-Porteurs pour demander nos droits à l'avocat de notre jurande.

— Au juge du tribunal épiscopal.

— A M. Maximilien de Robespierre.

II

En leur roseraie de Blangy, les poètes de la cité fêtèrent, le dimanche suivant, le fiancé de Cécile Héricourt. Vers la fin du banquet, le musicien Cot s'écria tout à coup :

— Heureux celui qui sut combattre pour la Liberté !

On se levait en tumulte. Juste-Émile sourit. Il s'inclina fier de sa belle aventure. Des mains se tendirent vers lui pardessus la table, et les cristaux, et les roses. Debout, si maigre dans la soutane ouverte sur les plis du jabot, Fouché, l'oratorien, tendait sa flûte de champagne qu'en pétillant la mousse déborda. Les autres convives l'imitaient. Des coiffures, la poudre neigeait sur les épaules des habits bleus, noirs, bruns ou rayés, ceux du philosophe Lenglet, de l'avocat Leducq, du peintre Bergaine, des deux Robespierre, de Carnot, du poète Charamond, Gosse, Dubois de Fosseux, du major Champmorin.

— Vous avez franchi l'océan et déjoué les furies de l'Aquilon afin de porter aux Philadelphes de l'Amérique l'étendard de La Fayette et de Rochambeau, — récita, fort ému, Babœuf, le minable commis de qui la polonaise verdissait aux entournures, et que son ami Dubois de Fosseux enlaçait.

Juste-Émile se revit en effet avec ses matelots de l'*Aimable-Aréthuse* embourbant leurs caronades dans les plaines de la Virginie, malgré les efforts des attelages à douze chevaux.

— Quoi ! Cette main que je serre a touché celle de l'immortel Franklin !... — s'écriait un jeune prêtre qui porta la poigne hâlée du corsaire contre sa poitrine haletante.

Juste-Émile Héricourt sentit battre le cœur de cet homme

sensible entre ses doigts ; et cette sincérité physique l'étonna fort.

— Voyez ! Mademoiselle Charlotte ; voyez ce visage ! Il recouvre la pensée du héros qui s'élança avec monsieur Blanchard au-dessus de Valenciennes ! — proclama le capitaine du génie.

Sa figure tourmentée s'enflamma sous la perruque en catogan, et il rajusta l'épaulette qui pendait trop contre le revers de l'habit.

Juste-Émile Héricourt se pensa dans le silence de l'air, sous le globe du ballon, haut et loin de la campagne que voilait une brume diffuse.

— Ah, monsieur, vous êtes aussi l'émule d'Icare et de Dédale !... Je le sais, — accorda l'agréable voisine un peu moite, alanguie sur sa chaise, dans son fichu de linon et dans son écharpe de filoselle. Les beaux yeux noirs brillèrent entre les cils. — Mon amie Cécile va donc s'unir au conquérant de l'atmosphère?

L'odeur de froment qu'exhalait sa cousine blonde et fraîche, Juste-Émile la désira, et mieux que les Forges Héricourt dont il allait devenir le maître.

— Belle Charlotte... — commença l'oratorien qui s'était assis près de la demoiselle brune, et s'essayait à sourire malgré sa bouche sans lèvres.

Charmant, musqué, parfumé, coiffé à ravir, Robespierre se dressa. La compagnie se tut. Seulement le major du génie vida son verre de bourgogne et le reposa entre les fleurs tombées de la chope en faïence.

Maximilien se rengorgeait derrière son jabot empesé, tuyauté de la bonne manière. Il entonna la chanson d'usage sur un ton de fausset :

On vous a présenté la rose
L'offrande était digne de vous

Le marin choisit une attitude. Les Rosati l'intronisaient dans leur compagnie littéraire. Par là même ils le désignaient entre les bons esprits comme un des plus estimables. Car l'Académie d'Arras presque tout entière : magistrats, historiens, philosophes, se mêlait à ces poètes de la chanson; et

c'était son directeur qui chantait, en l'honneur du corsaire, les couplets d'introduction :

De grand cœur vous prîtes ce verre
Rempli de champagne joyeux
Nul honnête homme sur la terre
Ne méprise ce don des cieux !

Juste-Émile Héricourt souriait poliment. Il se jugeait trop large d'épaules, en son habit à raies. Il regretta la simplicité de ses cheveux sans poudre, noués d'un ruban noir. D'ailleurs le turbulent Augustin riait sous cape avec ses voisins, sans respect pour la poésie de son frère, et sans finir de manger ses fraises qu'il arrosait de champagne abondamment. Nul, sauf lui, ne voulut s'en apercevoir quand le chanteur détonna :

Je vous admire et je vous aime
Lorsque, rival de Rochambeau...

On entendit un attelage trotter, une berline rouler, un fouet claquer sur la route. Le soleil d'août perçait de ses rayons le berceau de chèvrefeuilles et de roses.

Juste-Émile revoyait par delà les mers une plantation saccagée derrière Yorktown, et, au milieu, peinte en vert avec des volets blancs, une maison de bois élevée sur de gros moellons. Des grenadiers hanovriens, de là, fusillaient par les fenêtres les Dunkerquois acharnés à l'assaut du courtil. Lui-même avait, en poussant son monde, empoigné la pique d'un porte-fanion. Le rougeaud s'effondra dans la fumée du pistolet double. Ensuite les marins de l'*Aimable-Aréthuse* avaient brusquement dépassé leur chef, bousculé des Hessois en casaques jaunes, sabré des bonnets à poil, des tricornes, balafré des trognes barbues, arraché l'écouvillon aux poings de canonniers, emporté, dans une furie de victoire, Juste Héricourt lui-même vers une écurie sombre où toute une foule s'égorgeait à tâtons dans la fumée suffocante de l'incendie. Soudain l'univers avait disparu après un grand coup à la gorge. L'enseigne s'était retrouvé en plein air, seul dans une calèche sans chevaux, la poitrine douloureuse et le jabot sanglant. Au galop un cavalier passa qui ne voulut pas s'arrêter. Juste-Émile avait

cru mourir, en s'évanouissant derechef. Et voilà que, sept ans plus tard, il vivait ici, le verre en main, à la veille de se marier avec sa cousine des Forges Héricourt, tandis qu'en son honneur le président de l'Académie d'Arras, cet avocat si guindé, chantait faux :

Pardon, Amour, pardon, Glycère
Je conviens que dans ce moment
A vos doux baisers je préfère
Celui d'un tel marin vraiment.

Ces petits vers engageaient à l'accolade que le récipiendaire et le poète se donnèrent, selon l'usage, aux acclamations des convives. Héricourt respira le parfum de la bergamote dans la mousseline de la cravate qui engonçait la tête de l'avocat ; une tête d'adolescent, semblait-il, bien que le directeur de l'Académie eût dépassé la trentaine. Mais il cessa de rire. Son air pointu rendit de l'âge à la physionomie de Maximilien Robespierre.

Juste-Émile s'étonna de trembler un peu quand il tira de sa poche la copie de sa chanson rimée avec le secours du cher Legay. Quoi, lui, le marin, le guerrier, l'aéronaute, avait peur de ces grimauds, de leur opinion ! Il se roidit, il se murmura l'air de *Défends-toi, belle Artémise*, sur lequel il avait adapté ses vers, meilleurs en somme que ceux du président. Et il entonna bravement :

Oh ! quel destin digne d'envie !

Le premier couplet sortit sans anicroche. La vigueur de sa voix couvrait le bruit des assiettes qu'une fille essuyait dans la maison, et même les rires d'amoureux qui se calmèrent enfin pour écouter. Juste-Émile n'entendit plus que le bruit de sa parole, accoutumé à l'usage du porte-voix dans la fureur de la tempête et de la canonnade.

Du marin vous faites un poète
Et du corsaire un bel esprit
La politesse est fort honnête
Mais je crois que mal vous en prit.

On protesta par vingt gestes en manchettes. On rit. Il acheva de crier, en bonne humeur :

Vous le voulez ! Je suis Neptune
Le jeune Icare au sein des cieux !
Craignez que ma verve importune
N'emporte Églé parmi les dieux.

Cette allusion à son mariage enchanta l'assistance. Elle jeta ses bravos. Elle leva les flûtes. Elle trinqua. Grimpé sur une chaise, Augustin rayé de vert effeuilla des roses sur le héros. Le minable commis en polonaise accepta que le major Champmorin mêlât du bourgogne à son champagne.

En entendit les amoureux applaudir de loin, sous les tilleuls dans le jardin. Puis l'escarpolette grinça de nouveau sous le poids de leur élan. Augustin se leva pour les considérer, blottis l'un contre l'autre tandis que l'amie tirait la corde, et qu'ils sentaient leurs parfums les pénétrer doucement, leurs haleines se confondre.

Les officiers se dérangèrent à leur tour pour voir cela. On s'émut, on riait. Ce fut mademoiselle Charlotte qui, plus sévère, rétablit le silence. Elle choqua sa flûte avec une cuiller à fruits, en repoussant les entreprises de l'oratorien qui lui replaçait l'écharpe aux épaules.

— Maximilien, Maximilien, mon frère. Je vous prie.

Elle rappelait à l'ordre son avocat trop indulgent pour ce vacarme. Le directeur n'écouta plus le commis du cadastre. Il réclama la parole. Il remercia le récipiendaire et formula des vœux galants pour les fiancés des Moulins Héricourt. Puis, il entonna, comme d'usage, devant le nouveau Rosati l'éloge de leurs collègues. Il rappela comment l'Académie de Dijon avait en 1784 couronné, pour un *Éloge de Vauban*, le capitaine du génie, et comment l'Académie des Sciences avait distingué l'essai sur les machines. Carnot se roidit un peu dans son uniforme. Il désirait que Juste Héricourt portât sur ses ouvrages un jugement flatteur, puis qu'il le propageât parmi les gens de mer, parmi les constructeurs de fabriques. Ce jeune homme avait, en Amérique, connu des inventeurs appliquant le principe de la pompe à feu aux métiers des filatures et aux meules des moulins. Anssi Juste-Émile lui paraissait un

homme d'esprit et capable de le seconder dans la voie des lumières. De même, entendant Robespierre énumérer au héros de la fête les succès qu'à Juilly, maison principale de l'Oratoire, avait remportés, le professeur de physique au collège d'Arras, ce maigre, cet austère Fouché ne douta plus de son mérite. Il serait un savant de renom. Il se le jura. Il le promit à Charlotte. Le jeune Joseph Le Bon, brillant professeur de rhétorique, avait eu la faveur de ses maîtres à Beaune. L'Académie d'Arras avait, l'année précédente, accueilli le mémoire que lui adressait l'arpenteur Babœuf sur la question de savoir si le bonheur régnerait dans un État où tous se trouvant égaux dès la naissance, et de par la loi, recevraient, selon leurs besoins, les fruits de la terre et les produits de l'industrie mis en commun pour l'usage égal de tous. Babœuf pâlissait de bonheur.

Là-dessus, Gosse, le monsieur lourd et jovial coiffé d'un large bicorne, rappela les plaidoiries les plus remarquables du président, celle en faveur du parafoudre que les échevins de Saint-Omer voulaient faire ôter de peur qu'il n'attirât les éclairs sur les maisons du voisinage. Et le professeur de physique, pour mademoiselle Charlotte, nargua bien éloquemment l'ignorance de ce corps municipal. Elle agréa cette diatribe. A son tour le capitaine du génie vitupéra les institutions du siècle. Le major de Champmorin cita *l'Esprit des lois*. Les ordonnances royales, reprit Carnot, confiaient le soin de la fortification à des nobles, sans autre mérite que ceux de leur hérédité. Le problème des forteresses à construire sur les frontières lui semblait mal compris. Lazare Carnot commença de tracer sur la nappe, avec les couteaux et les cuillers, un plan défensif, où la salière figura Landrecies et où le pot de cassonnade représenta Cambrai. Juste-Émile Héricourt dit alors ce qu'il savait sur la citadelle de Falmouth. Augustin renversé sur sa chaise imaginait des paillardises, car l'amoureuse criait, au fond du jardin, comme une fille lutinée sur l'escarpolette derrière les tilleuls. Mademoiselle Charlotte fit honte à son cadet. Elle lui reprocha sa conduite avec une aigreur mal contenue. L'oratorien cependant lui composait une gerbe de roses, en appelant la blanche « fidélité » et la pourpre « passion ». Augustin lui montra dans une tabatière, sur le revers du couvercle, Léda et le cygne divin

émaillés dans l'ivoire. La miniature fut soumise à Juste-Émile Héricourt. Il crut devoir prendre la mine d'un puritain.

— Je préfère les dangers de la liberté au repos de l'esclavage ! — s'écria Charamond, l'homme en habit vert.

Une discussion s'anima. Froid, logique, le président démontrait que les États d'Artois administraient mal la province. Il invoquait le témoignage de l'échevin Guffroy, de Fouché, de Cot, de Fosseux. Le professeur de physique dut répondre. Mademoiselle Charlotte parut délivrée. Interpellé de même, Joseph Le Bon, le professeur de Beaune, joignit les mains pour citer l'avis de Cicéron, avec l'emphase de sa rhétorique. Le commandant de la citadelle, qui s'était jusque-là tenu à l'écart, lui proposa comme à tous, de mélanger le bourgogne et le champagne par portions égales, nectar et ambroisie. Il le réalisait dans le cristal de sa flûte. Mais le capitaine Carnot déclara forfaire à la discipline des armées plutôt que d'obéir sur ce point au marquis de Vaugrenaut.

Un abbé corpulent, poudré comme une tarte, chanta :

Accourez, Rosati, déjà d'un jus divin
La mousse fuit de ma coupe empourprée
Sur mon front radieux, Flore a mis, de sa main,
Une couronne diaprée.

Juste-Émile Héricourt souriait à tous. Il tâchait de séduire le capitaine et le major par ses connaissances sur la défense des places et des flottes. L'esprit de cette société lui semblait turbulent. Il l'étudia. Son beau-père désirait trop qu'il y réussît; succès utile pour soutenir les intérêts des Forges. Car les plus influents d'Arras s'y rassemblaient : ces deux Robespierre, avocats de renom. Ce joyeux Legay, ce Lenglet, aux yeux caves et au menton trop bleu; ce Fouché de l'Oratoire qui l'interrogeait avec tant de curiosité maintenant sur la force ascensionnelle des aérostats, bien qu'il ne cessât de mêler Charlotte de Robespierre à la conversation, en la prenant à témoin de ce qu'il avançait sur la constitution des nuages et des courants aériens. Lazare Carnot se rapprocha. Il parla du baromètre, des altitudes. L'emploi des ballons à la guerre lui semblait désirable pour examiner de haut les dispo-

sitions de l'ennemi. C'était l'espoir aussi de Juste-Émile. Ils se trouvèrent d'accord. Le P. Le Bon, le P. Fouché n'apportèrent à la discussion que des arguments de professeurs consciencieux. Le P. Le Bon avait une figure claire, intelligente, marquée de la petite vérole. Pour expliquer le caractère de Brutus il se démenait en sa soutane d'étoffe grossière mais propre qui faisait valoir sa taille. Des manchettes brodées par une main féminine suivaient ses mains nerveuses invoquant les dieux du Forum. Par moments, il arrangeait ses cheveux sans poudre et flottant autour de la tonsure. Il savait par le détail toute la vie du proconsul Verrès qu'il abominait et comparait, pour la concussion, aux existences des fermiers généraux, des accapareurs. Il dit comme il enseignait à ses élèves de Beaune l'admiration des grands hommes. Plutarque, selon lui, eût écrit le panégyrique de Franklin et de Washington. Le professeur s'y essayait pendant ces quelques jours de vacances qu'il passait dans sa ville natale, auprès de sa bonne mère, de ses huit frères et sœurs, rue du Nocquet-d'Or.

Il voulait ouvrir tout son cœur à Juste-Émile qui se sentit du penchant pour cette exubérance naïve, et l'avoua.

— Ses élèves l'idolâtrent ! — reconnut Fouché.

— Leurs parents le traitent sans cesse.

— C'est vrai ! On m'aime dans Beaune. Et quels vins, monsieur, l'on y boit ! Et aux environs donc, les jours de promenade ! Et quelles bonnes gens pour vous en offrir ! — s'écria l'ami des Gracques.

— Gardez-vous pourtant de vous attarder dans les vignes du Seigneur, — avertit Fouché.

Si maigre et blême, il fut comme une apparition de l'ascétisme devant ce jeune prêtre trop vivant. Juste-Émile en sourit.

Charlotte de Robespierre, quittant à regret sa chaise, fut au-devant d'une personne empanachée, qui riait parmi ses boucles sous une ombrelle jaune, faisait des révérences et jouait d'un éventail à paysage. Elle tendit la main aux baisers respectueux des convives :

— Eh ! bonjour monsieur des Fosseux... Ah ! monsieur Bergaine, comment oserai-je vous voir ? Me pardonnerez-vous de n'avoir point hier posé pour vos pinceaux ! Vous m'avez

attendue? Et c'est Charamond qui m'a pris mes chevaux, ma calèche... Çà, montrez-moi donc l'ami de Franklin...

Elle s'avançait. Juste-Émile se précipita. On lui nomma mademoiselle de Kéralio. Il savait que l'Académie d'Arras avait couronné l'*Histoire d'Élisabeth d'Angleterre*, ouvrage de cette demoiselle bretonne en robe d'organdi et en grand bonnet. Tant d'élégance ne lui plut qu'à demi. Elle lui parla de ses études historiques. Elle projetait d'écrire sur l'indépendance des Américains, et lui posa vingt questions en une minute, tandis qu'elle s'éventait noblement. Mais elle voulait voir s'enlever le ballon sur la Grand'Place d'Arras. On décida de s'y rendre. Les officiers ceignirent leurs épées. Charlotte de Robespierre accepta que Fouché lui donnât la main. Mademoiselle de Kéralio vantait à Juste-Émile le directeur de l'Académie qui marchait près d'elle tout roide derrière son jabot tuyauté, une touffe de roses au poing, après avoir dit l'émotion de sa visite chez Rousseau valétudinaire et accablé. La muse répétait à Juste-Émile Héricourt que M. de Robespierre parlait à merveille, qu'il le fallait entendre au tribunal ou à l'Académie, et ne pas manquer de lire le mémoire sur le paratonnerre, ni l'éloge de Gresset. Ce que le marin promit de faire tantôt. Le commis du cadastre, Babœuf, proposait à l'avocat de lui soumettre un mémoire pour répondre à l'appel du roi qui les demandait avant de convoquer les États généraux. On sortit en cortège de la Roseraie. Sous les charmilles du jardin, des artisans jouaient aux boules, sans vestes. Les amoureux de l'escarpolette continuaient à rire derrière les tilleuls dont les fleurs exhalaient un parfum suave, et couvraient le sol. Pour recevoir les compliments du Rosati qu'on appelait « le Baromètre », le maître queux, dans la cuisine aux casseroles étincelantes, cessa d'arroser les dix volailles qui se doraient devant les flammes. Un barbet inclus en la cage ronde du tournebroche était contraint d'y courir sans cesse, la langue pendante. Spectacle qui fit gémir mademoiselle de Kéralio. Elle adorait les chiens, Robespierre n'aimait rien tant, avoua-t-il, que ses pigeons. Le capitaine Carnot la consola en lui prédisant que le moteur animal disparaîtrait, que la machine à feu remplacerait partout les pauvres bêtes, les chevaux mêmes tirant sur les routes.

— Combien de bras, — s'écria-t-il, — on épargnera dans les manufactures quand on connaîtra mieux la mécanique du feu !

Juste-Émile avança qu'aux Moulins et Forges Héricourt, l'on eût pu tenter des expériences. Il avait, en Amérique, rencontré ce Fulton qui prétendait, comme l'avait au reste fait le marquis Jouffroy d'Abbans, sur le Doubs, en 1740, agir par la force de la vapeur d'eau, sur des rames.

— Sur des rames et des roues, comme sur des balanciers et des pistons... — renchérit le capitaine.

Il épousseta ses bottes avec son mouchoir; et, puisqu'une jolie servante regardait en dessous les officiers, il fredonna :

Une fleur est si peu de chose,
Peut-on refuser sa rose
A son Lucas?
La belle connut son délire
Quand il n'était plus temps de dire
Je ne veux pas.

En un seul homme, se demandait Juste-Émile, comment les idées mécaniques et les désirs de l'amour pouvaient-ils se mêler ainsi dans le même instant. Il rougit. Ce dont le railla Champmorin. Augustin se cambrant jeta la rose de sa boutonnière dans le tablier de la fille aux cotillons troussés, et lui envoya de deux doigts sur la lèvre un baiser moqueur. Babeuf souffrit évidemment de ne pas obtenir l'attention qu'il souhaitait pour son mémoire. Les deux professeurs de l'Oratoire, eux-mêmes ne l'écoutaient que d'une oreille. Fouché s'obstinait à faire lire par Charlotte de Robespierre, impatientée, une lettre de Lavoisier répondant à une communication sur les équivalents mécaniques de la chaleur; tandis que le P. Le Bon démontrait au directeur de l'Académie, de par les textes latins, que Brutus avait eu raison de livrer ses fils aux licteurs pour sauver la République.

Amis est-il un plus beau jour?
Du rosier la fleur se colore
Amis célébrons le retour
De l'aimable fille de Flore.

fredonna Legay en ôtant son chapeau devant les roses qui débordaient un mur de jardin ; et il développa trois révérences.

III

La pensée de l'Américain dès lors obséda l'esprit de la ville. En maniant les vingt bobinettes de leurs carreaux sur les marches des caves béant au ras des trottoirs, les dentellières enviaient Cécile Héricourt. Quand la joie du carillon dansait au ciel, comme il leur eût plu de se fiancer au matelot libérateur, elles aussi ! Elles l'imaginaient fougueux et rieur, les cheveux au vent, très droit dans un manteau secoué par la tempête. Juste-Émile les eût enveloppées pour les serrer contre le feu de son cœur, pour baiser, chaleureux, leurs bouches brûlantes. Le portrait de Washington, celui de La Fayette que les libraires remirent aux vitrines ne parurent pas tels aux promeneuses qu'elles les souhaitaient. Le nez de Washington sembla trop fort aux amies de Rosine, le bas de la figure trop lourd aux compagnes de Marion, les yeux trop saillants aux cousines de Thérèse. Le marquis de La Fayette plut mieux. D'ailleurs la Renommée au sein nu lui tenait, par-dessus la perruque, une couronne d'étoiles. Rosine lui trouvait les lèvres faites pour l'amour. Elle l'osa dire, un jour, aux lingères de madame Buissart ; et toutes de rire alors dans leurs fanchons, en rougissant, pour le plaisir des officiers, des jeunes avocats et des Rosati, qui, les bas bien tirés, le lorgnon aux doigts, se promenaient, à ce moment, sur la place de la Comédie, devant les éventaires des fleuristes. Assises sur les marches du théâtre, ces villageoises offraient, à grands cris, framboises, cerises et roses, dans l'espoir qu'un galant comme Carnot, achèterait pour une belle amie comme Adelaïde. L'avocat Leducq, grand amateur de tulipes, s'y montrait avec Dubois de Fosseux, le secrétaire perpétuel de l'Académie, personnage d'importance et qui tapait de sa canne le pavé. A midi, quand l'air du carillon dansait pour la demie sur la ville, les ouvrières en modes, venues chez la pâtissière de la rue Ernestale, y choisissaient leur dessert, des gâteaux, des cœurs d'Arras, durs

et pralinés, que leur disputaient, par taquinerie, Pierre Cot ainsi que Charamond, le cavalier aux éperons d'or. Ils leur fredonnaient des airs à la mode. De la Comédie à la boutique de friandises paradait alors la jeunesse des plus jolies filles, des lieutenants, des capitaines, des basochiens et des commis le mieux portés au marivaudage. Sarcastique observateur de ces amours, le libraire du coin, le père Topino, exposait là, non sans intention, quelques estampes du genre de celle où l'amant semble heureux d'entrevoir les jambes de sa belle emportée haut vers les feuillages par l'élan de la bascule. On admirait en leur nacelle, monsieur et madame Blanchard saluant le roi et MM. les officiers de sa maison à l'instant où s'élève l'aérostat dans les jardins de Versailles ; et aussi d'autres machines volantes; et encore la pompe à double effet de M. Watt mue par la vapeur d'eau, dans une fabrique connue d'Angleterre. Ces images et cent autres attiraient les Mariettes, les Adolphines et les Agathes, maintes curieuses qui, fort sages d'apparence, tricotaient en marchant. Des essaims de curieux les suivaient. Car il ne semblait pas contre la bienséance de parler à haute voix, avec ses compagnons ou ses compagnes, devant les gravures, si l'on n'avait pas l'air de s'adresser à la personne qui se trouvait être le véritable objet de ces discours. Augustin, que ces demoiselles nommaient « le petit-maître », ne manquait pas d'y prodiguer la verve, sous prétexte de rappeler à son camarade l'officier du génie, comment le Benjamin Franklin, aux longs cheveux et au col de fourrure ici présent, avait, à Philadelphie, la ville des Philadelphes, qui veut dire « les fraternels », libéré les esprits de ses concitoyens ; et comment notre bon roi Louis, ému de leurs plaintes, avait envoyé M. le marquis de La Fayette et M. le comte de Rochambeau combattre les soldats du tyran George de Hanovre. Amplement l'avocat et l'officier, leurs amis, des lieutenants et des abbés, entrant, sortant de la librairie, plaisantant avec le maigre Topino, parmi les tricoteuses attentives devant les gravures, faisaient montre de leur savoir; et aussi pour les manants et les bourgeois qui, pipe en bouche, écoutaient le chapeau sous le bras, car il paraissait bon d'instruire le populaire de ses droits. Au café de la Comédie, tous allaient s'asseoir en s'annonçant que l'assemblée des notables et le

marquis de La Fayette entreprenaient de décider le roi à réunir les États généraux. Cela dit pour les croquants; mais encore pour la blonde et gourmande Cydalise toujours prête à grignoter un abricot sous l'œil ému de son ami Legay, et pour la piquante Agathe aussi dont la gorge gonfle hors le fichu, autant que le souhaite le capitaine Marescot, pour Rosine qui a les yeux noirs de l'Espagne et la peau blanche de la Flandre chéris d'Augustin Robespierre, pour Adelaïde même, l'insensible, si droite en sa robe d'organdi et sa guimpe à l'empois, sous la coiffe rigide d'où s'échappent pourtant les mèches d'une chevelure sombre mais cuivrée. En vain tant de vers galants sont glissés par Lenglet dans la pochette de la devantière à rayures roses. La péronnelle rit et s'enfuit pour les lire en secret, sans donner à ces bagatelles d'autre suite, sans permettre, comme Cydalise à son Legay, les étreintes du soir sur le bastion de Vauban, ni comme Agathe au capitaine Marescot, de la dévêtir et de la porter en une chambre d'auberge.

Sur ces choses d'Amérique, Rosine méditait en jasant, tout le jour, derrière l'enseigne de la « Chatte qui se lèche », rue des Rapporteurs, avec les cinq autres demoiselles. Dans la lingerie de madame Buissart, elles façonnaient les fichus de linon, les coiffes de déshabillé, les grands bonnets, les barbes de Valenciennes pour les gorges des notables Artésiennes, pour leurs élégances du matin. C'étaient la grosse Adolphine trop bonne à l'égard de M. Dubois de Fosseux, Mariette, si bavarde et fort aimée de Cot, le soir sur les bancs des Promenades, Prudence la finaude, très vicieuse si le voulaient Carnot jeune et l'avocat Gosse dans leur petite maison de Saint-Laurent, Thérèse la dévote, et la vieille Gracieuse qui les grondait toutes. Rosine se plaisait dans cette chambre aux carreaux écarlates, sur sa chaise de paille, près de la table où s'amoncelaient les gazes, les toiles fines, les dentelles d'Arras et de Valenciennes, les rubans de vingt couleurs.

— En voici que chiffonnera bientôt l'Américain sur la tête de sa mariée, — dit madame Buissart à Prudence qui finissait une ruche de soie jaune, en imaginant la nuit nuptiale de Cécile et de Juste Héricourt.

Contre la chaux bleuâtre des murs Rosine supposait une

Amérique de savanes infinies traversées par des cavaliers au galop. Ils poursuivaient des Indiens qui se défendaient à coups de flèches. Ainsi les avait décrits le petit-maître devant les estampes de Topino qui ricanait. Madame Buissart aperçut, entre ses cils, loin par delà la terre et les océans, un de ses cousins parti là-bas pour compter des balles de coton sous des palmiers. Prudence plaignit les bons nègres qui se courbaient sous le fouet du planteur. Son ami Gosse, avocat et clerc du tabellion, s'en indignait magnifiquement. Un navire à trois mâts couvert de toutes ses voiles se couchait sur une mer sombre, pour Thérèse, se rappelant la prière en faveur des marins. Chauve au front, mais avec de longues mèches blanches sur les épaules, Franklin attirait l'orage vers son paratonnerre, dans la mémoire de Gracieuse qui avait vu souvent le portrait. Et c'était là tout ce qu'elles pouvaient dire de ce pays fabuleux où l'on n'atterrissait qu'après tant d'aventures; celles de Juste-Émile Héricourt. Aucune des cinq n'eût pu se représenter une ville, encore moins un village de cette contrée. Rosine cependant nomma Philadelphie comme avait prononcé le petit-maître devant la librairie ; alors que, derrière la vitrine, riait l'enfant rousse épousée par ce vieux paillard de Topino. Plus tard, Mariette conta l'histoire de Paul et Virginie. Le naufrage fit pleurer Adolphine. Si jamais son beau Dubois de Fosseux la recueillait ainsi noyée, morte sur la grève de Dunkerque ! Thérèse l'assura : des sauvages, là-bas, mangeaient les voyageurs. Au dire de Gracieuse, ils fumaient dans de longues cannes. Qu'il fallût affronter de si graves périls avant d'aborder sur cette terre, cela les humiliait toutes. Elles s'estimaient moins courageuses que Virginie, celle de Paul. Cependant des missionnaires allaient y convertir les Indiens, conta Thérèse, en dépit des hérétiques anglais. Ensuite les ouvrières en modes se trouvèrent à court. Soucieuse de son cousin qui l'avait naguère abandonnée afin de chercher fortune, madame Buissart ne laissa pas de leur parler du coton qu'on récolte en ce pays. Dans sa jeunesse, Gracieuse avait connu un matelot de Calais. Il avait suivi le chevalier de Saint-Louis et navigué, à la découverte, sur le Mississipi. Le nom du fleuve fit rire Mariette et toutes aussitôt folles et secouées par des convulsions de joie, même Gracieuse.

Elle les traita pourtant d'effrontées. Elles se turent un instant. Rosine avoua qu'elle n'aurait pas le cœur de Virginie pour franchir les mers, ni Mariette, ni Thérèse, ni Prudence. Fût-ce même, pensaient-elles, avec Cot si hardi, avec le saint Michel des Récollets, avec le vaillant Carnot. Rosine compara son ignorance au savoir du petit-maître. Pour elle, certainement, il avait parlé devant les estampes. Car ils se connaissaient bien. Il demeurait presque en face, dans cette maison blanchâtre aux volets pleins et verts. Il pouvait à son aise regarder coudre chez madame Buissart. Ce dont il ne se privait pas, du reste, la chaleur de l'été obligeant d'ouvrir les fenêtres.

Dans la maison d'Augustin, Rosine aimait suivre à la dérobée la vie de la famille, de ces frères avocats, de leur sœur aux beaux yeux noirs. Ce jour-là, comme de coutume, à l'heure du dîner, mademoiselle Charlotte étalait la nappe, avec la servante, sur la table ronde, et disposait les trois couverts, le flacon d'eau rougie, la salière qui était un petit homme d'argent entre deux tonnelets, puis les trois chaises de paille à hauts dossiers de chêne sculptés en forme de corbeille et de fleurs. Tout à coup, Rosine sentit le sang affluer dans son cœur. Elle palpita. Sur la deuxième marche du perron, le petit-maître sonnait à la porte. Il lorgna la brodeuse ainsi qu'elle l'espérait. Il était si joli cet Augustin dans son habit étroit boutonné sous les revers en pointes, sous la grosse cravate de mousseline. Prudence toussa plus que de raison.

— Fi donc, Rosine ! — blâma Gracieuse entre ses boucles grises.

Thérèse hocha la tête ; elle se signa. De sa bouche en cerise et de ses fossettes Mariette riait follement. La plantureuse Adolphine s'écria :

— Paix là, sottes que vous êtes ! Seriez-vous bien aises qu'on vous taquinât de la sorte, s'il vous courtisait, ce coquebin?

Elle pensait à son mystère avec Fosseux. Madame Buissart menaça de fermer la fenêtre, et jeta son éventail à la tête de Prudence qui miaulait à la façon des chattes voluptueuses. Rosine entendait, les yeux vers son ouvrage, sans broncher, tour à tour écarlate et blême. Elle avait simplement haussé

les épaules, et gentiment tiré la langue à Mariette que secouait sa gaîté convulsive, et qui rajustait son fichu sur une gorge trop épanouie pour le corps de jupe.

Rosine réfléchit. Si elle avait le courage de cette Virginie qui traversait l'océan, elle regarderait Augustin. Elle oserait même lui sourire. Pourquoi se refuser le bonheur d'être adorée par ce charmant garçon? Des plaisirs qu'elle avait secrètement goûtés dans les bras de son parrain à l'âge de quinze ans, elle gardait un souvenir encore très vif. Depuis, ce bon chanoine étant mort, Rosine avait voulu se garder sage pour ses noces. Augustin l'épouserait-il? Elle craignait qu'il n'en fût rien. Un avocat ne se marie point avec une lingère, et surtout quand il se trouve le frère d'un magistrat au tribunal de l'évêché. Cependant devait-elle renoncer à sentir ces fines mains contre sa poitrine haletante, la taille cambrée de ce jouvenceau dans ses caresses de fille en émoi, et ces lèvres sensuelles près des siennes trop instruites par le parrain, trop altérées de baisers nouveaux après cinq ans d'abstinence relative? Rosine pensa que Virginie et toutes les filles de l'Amérique n'eussent pas tant manqué de courage pour aimer Augustin. Cécile Héricourt se hissait bien sur le lion du beffroi afin de s'habituer aux voyages en ballon. Rosine éprouva que ses reins frémissaient, que sa bouche se mouillait. Elle souffrit.

S'étant assurée que madame Buissart ne la surveillait plus, que les autres écoutaient leur maîtresse contant pourquoi les Héricourt de Dunkerque faisaient fortune en Amérique, et comment chacun pouvait, à leur exemple, y acquérir, à bas prix, du coton revendu cher dans les manufactures des Flandres et de l'Artois, comment elle-même se déciderait sur l'heure à prendre une petite part d'intérêt dans un vaisseau en partance, Rosine laissa les cils dévoiler ses regards. Ils pénétrèrent la salle à manger d'en face, entre la cage des serins et la cage des tourterelles. Assis de profil sur une chaise, devant la table, le petit-maître déployait la gazette en attendant le retour de son frère aîné, sans doute encore au tribunal. Pour Rosine le séducteur avait choisi cette posture qui faisait valoir ses jambes en bas chinés et en culottes de nankin, son buste en habit vert de lierre, son nez aquilin, ses cheveux

tressés sur les oreilles et mis en queue, mais laissant deux mèches couvrir le front, se joindre aux sourcils pour donner de l'ombre à la mobilité fort vive des yeux gris. Il était bien mieux que son ami Cot, le commis aux vivres, trop large d'épaules, trop fier de ses poings et de sa voix. Bien mieux que le magnifique de Fosseux, grave comme un magister, et moins insolent que les officiers du royal génie, que Gosse l'orateur, qui vous poursuivait le soir, dans les rues sombres. Augustin Robespierre semblait une jolie fille déguisée, audacieuse.

Rosine l'adora tel qu'il se voulait afin de plaire. Elle ne douta point qu'il ne la sentît le regarder. Que ne bougeait-il pour lui sourire? Pourquoi cette indifférence feinte? Était-ce fâcherie? Était-ce respect? Était-ce la peur de mademoiselle Charlotte qui survint, qui déposa le pain moulé en couronne, des cœurs d'Arras en leur assiette pour le dessert, un monceau de cerises et d'abricots dans un grand bol de faïence à paysage. Mademoiselle Charlotte ne semblait pas si terrible, un peu grasse, en robe de mousseline blanche et en fichu de dentelles. Rosine appuya ses regards sur le jeune homme. Elle souhaita qu'ils lui brûlassent la peau de la joue.

Augustin l'éprouva. Une sorte de fluide imprégnait sa face. Il eut envie de frissonner un peu. Il serra ses épaules. La brodeuse sûrement le contemplait. Qu'allait dire Charlotte? Elle maugréa :

— Fi donc ! Eh ! quoi? Quel oisif !

— Moi?

— Il déplie seulement la gazette, à cette heure?

— J'étais à la promenade.

— J'entends bien. Vous avez fait le coq.

— Le coq?

— Oui... Ce n'est pas moi que regardent les ouvrières de madame Buissart, apparemment?

— Peut-être.

— Fi donc. Vous pouvez vous flatter d'être grand et bien fait. Votre figure attire les fines mouches.

— Suis-je de miel, Charlotte? Comme vous pour le P. Fouché?

— Ah ! l'écervelé que voilà ! Comment les personnes sages lui confieront-elles jamais une cause à défendre?...

— Pourquoi non?

— J'ai tantôt rangé votre chambre. Vos livres de droit étaient pleins de poussière. Pour un avocat vous ne les ouvrez pas souvent.

— Si fait.

— La nature s'est montrée envers vous trop prodigue de ses dons.

— Je lui rends grâces.

— Vous avez plus de talents naturels que Maximilien. Et vous réussissez moins que lui, faute de travail. Ça me désespère vraiment !

— Faut-il travailler tant?

— Vous me peinez, Augustin. Quoique je vous sache bon et sensible, je suis prête à vous détester.

— Méchante !

— C'est ça : bâillez, maintenant. Auriez-vous faim ? Prenez un cœur en pain d'épice ou un fruit, en attendant Maximilien. Ah ! ce n'est pas vous qui oublierez de dîner pour juger en salle épiscopale plus équitablement un scélérat du tribunal criminel !... Ce n'est pas vous que le Musée de Paris choisira pour membre comme il fit de notre ami Legay ! Pas vous qui épouserez jamais l'orpheline des Forges Héricourt, comme Juste-Émile.

— Parbleu, ma sœur, l'Américain mène ses aventures à la façon des corsaires... Voici notre freluquet de juge.

Maximilien entra, jeune et sévère, un rouleau de procédure sous le bras, une rose à la main, la mine fraîche entre ses cheveux poudrés, et le menton haut sur la cravate. Incontinent, à la vue de ses oiseaux, il se dérida. D'un bond, il courut aux serins. Il siffla. Ils lui répondirent. Il sut roucouler avec les tourterelles. Il imita leurs battements d'ailes pour tenir avec elles, dans leur langage, une conversation. Il eut laissé refroidir le potage si Charlotte n'eût alors grondé. Augustin vidait sa troisième assiette de soupe aux herbes pendant que son frère goûtait négligemment à la première. Sur le dossier de sa chaise Maximilien percha l'une des tourterelles. Il lui tendit la bouche où il mâchait la mie de pain. Il se complut à voir la bestiole se nourrir ainsi. Augustin ricana :

— Tu préférerais, je gage, mademoiselle Deshorties à ta colombe.

Maximilien fronça les sourcils, avant de sourire et de rougir :

— Mon frère, je ne me mêle point de vos galanteries. Ne vous occupez pas de mes sentiments, s'il vous plaît...

— Je vous laisserai donc languir ; car mademoiselle Deshorties se fatiguera d'attendre que vous vous déclariez. Vous êtes trop froid avec cette fille ardente qui ne veut que s'embraser. Mettez-y le feu, sapristi, mon freluquet !

— Pour recevoir un soufflet pareil à celui que vous appliqua mademoiselle Dehay?... — demanda le juge sévèrement.

— Ah ! méchant Augustin... — s'écria Charlotte. — Vous avez bien failli me fâcher avec ma bonne amie, ce jour-là.

— Point tant puisqu'elle vous fit présent de nouveaux serins à mettre dans la cage. Mais j'ai grand'faim. Tranchez donc, ma sœur, dans le lièvre, et nous en donnez. Diantre, cela sent bon. Vous remercierez, mon frère, votre ami Dubois des Fosseux. Son œil de chasseur sait choisir le gibier.

— Mieux que sa langue d'académicien ne sait confondre l'imposture.

— Ingrat, ingrat. N'a-t-il pas rimé pour vous ces vers à l'occasion de votre éloge de Gresset :

> Appui des malheureux, vengeur de l'innocence,
> Tu vis pour la vertu, pour la douce amitié!

— Suffit... — dit Maximilien, en réclamant de la main que l'éloge fût abrégé.

Il repoussa même son assiette. Il abandonna la fourchette sur la tranche de pâté sans vouloir y grignoter davantage...

— Que ne donnerais-je pas, Charlotte, — reprit-il, — pour que le petit chien de mademoiselle Dehay devienne poli avant qu'elle ne vous l'apporte ! Aussi poli que celui qu'elle m'a montré à Béthune.

Mademoiselle de Robespierre se moqua :

— Vous lui avez encore envoyé de vos mémoires à lire, Maximilien ? Comment voulez-vous qu'elle soigne le petit chien si vous exigez d'elle une si dure étude?

— Du moins épargnez-vous de tels labeurs à la charmante Anaïs Deshorties? — demandait Augustin en riant à son frère.

— Le P. Fouché vous épargne-t-il, ma sœur, ses problèmes de physique, ou la lecture des lettres par lesquelles monsieur de Lavoisier répond obligeamment à ses factums de petit professeur?

— Holà, Maximilien! Ne vous fâchez point tant. Voici votre café. S'il n'est pas excellent je veux me pendre!

— Plût au ciel, — souhaita le petit-maître, — que cette liqueur d'Amérique vous donnât le courage de l'Américain pour vous fiancer à mademoiselle Deshorties comme il se fiance à Cécile Héricourt.

— Et qu'ai-je besoin de me fiancer dans le moment où le roi va convoquer les États généraux, et où il me faudra tant besogner ici? Ne dois-je pas déjà préparer dans cette vue un discours pour l'hommage de notre Académie au nouveau gouverneur de l'Artois ?

— Inviterez-vous vraiment le duc de Guines à mériter le titre de « gouverneur-citoyen »? Ce serait bien de l'audace, mon frère.

— Celle qu'il faut à présent, ma sœur! — s'écria tout à coup le petit-maître, en se levant de table, le poing tendu hors de la manchette. — Jean-Jacques l'a prévu : « Nous approchons du temps des révolutions ! »

Et il commença de pérorer en l'honneur de Rosine qu'il savait attentive sur l'autre côté de la rue, entre les lingères de madame Buissart.

A le voir s'animer, Mariette dit des malices. Elle lui trouvait de la flamme. Prudence, le loua d'être nerveux. Et toutes de rire aux éclats puisque leur maîtresse était en sa chambre. Plus décente, Adolphine ne put les calmer. Elle croqua un bonbon. Inutilement la vieille Gracieuse tapait la table de ses mains sèches. Elle finit par tirer le rideau devant la croisée.

« La Virginie de Paul aurait eu le courage d'empêcher ça, pensait Rosine. Que j'enrage d'être esclave! Ce soir si je le rencontre, je permettrai qu'il me salue. Il me délivrera, lui ! »

Elle s'était mordu les lèvres si fort que des larmes lui mouillèrent les cils.

Maximilien décrochait son chapeau pour aller faire quelques visites. Il interrompit le discours de son cadet :

— Tout dépendra des caractères et des principes, de la

fidélité à la vertu ! Mais qu'attendre des représentants du Tiers ! Par le fait d'un ministre abhorré les villes n'élisent plus leurs administrateurs. Ils sont choisis par un prêtre, un noble et un propriétaire. Comment les serviteurs de ces personnages pourraient-ils constituer des corps municipaux libres de désigner équitablement les députés du peuple? On écartera quiconque est soupçonné d'avoir une âme. Les prêtres et les aristocrates établiront leur pouvoir sur la misère et l'abaissement de tous !

Le fausset de l'avocat domina tous les bruits, même celui des tasses que Charlotte rangeait en les heurtant. La servante emporta le pain et les épluchures de fruits que les guêpes suivirent. Maximilien se regardait au miroir avant de partir. Il peignait ses ailes de pigeon, en relevant le nez. Dehors, sur la deuxième marche du perron, il dit adieu longtemps aux serins de mademoiselle Dehay, aux tourterelles de mademoiselle Deshorties, et cela dans les deux langues de ces oiseaux différents, par gazouillis ou roucoulades. Prudence en demeurait tout ébahie de l'autre côté de la rue. Discrètement Mariette imitait Maximilien, à l'abri du rideau. Adolphine riait autant que permettait Gracieuse derrière ses bésicles, avant le coup de coude bien sec joint à la grimace de réprimande.

Mariette pensait à son musicien Cot qu'elle eût échangé contre le petit-maître. Cot si commun, en somme, trop rouge de figure, avec du ventre déjà ; et qui voulait lui conquérir la rose chaque soir sur les bancs des Promenades, ou dans son cabriolet s'il l'emmenait à la campagne, dans le clair de lune. Il fallait que d'abord il l'épousât. Réussirait-elle à l'en persuader?

Adolphine préférait son de Fosseux discret et beau parleur, et qui ne l'épargnait pas dans le mystère d'une alcôve lointaine, après des soupers délicats. Prudence ne croyait pas Augustin capable des vices qu'elle savourait, avec l'entrain de Gosse ou la vigueur de Carnot, chez la marchande de fruits, dans la petite maison du faubourg Ronville, et laissait à Rosine ce vaniteux. Il déplaisait à la pieuse Thérèse comme un diable de tentation qui l'eût humiliée, dédaignée ensuite après la faute d'un baiser pris. Mais toutes, en regardant Rosine

le suivre du regard, pensaient à l'amour qui, finie la journée de travail, est, pour des jeunes filles, l'élan même de la liberté.

IV

Quand Maximilien passa devant le Café de la Comédie, joueurs de tric-trac et fumeurs de pipes levèrent la tête. Tel le salua qui dit :

— Voilà parbleu l'avocat du paratonnerre !

— Le directeur de notre Académie !

— Qu'il est musqué, poudré, pointu !

— Et digne, je vous prie.

— L'avez-vous entendu plaider, si roide pour les privilèges des cordonniers mineurs?

— Et dire leur fait à messieurs les officiers municipaux?

— Ou à ceux de l'abbaye d'Anchin.

— Quelle petite tête pour tant d'idées !...

— Un nez bien court pour flairer d'où souffle le vent !

— Il a pleuré le jour qu'avec Guffroy, au tribunal épiscopal, il dut condamner à mort le bandit de Ficheux.

— Homme sensible, je m'inclinerai donc devant toi... — fit l'abbé Parenti qui d'un ample geste enleva son chapeau.

Maximilien répondit sans sourire ni détourner son profil; et passa. Ce qui ne plut guère.

— Il est vain !

— Sans doute.

— On le serait à moins.

Il sentit qu'on le décriait; mais n'adopta qu'une façon plus roide de marcher. Ces buveurs et ces paresseux qui eussent pu se trouver devant leurs livres au lieu de remuer les pions du tric-trac, de médire, de boire et de souffler dans leurs longues pipes, ne lui agréaient point. Il se reprocha quelque peu de se rendre à ses plaisirs, lui aussi, en allant à la rencontre de sa chère Anaïs. Il se répondit que le soin de fonder une famille, d'élever des enfants dans la vertu afin qu'ils devinssent des citoyens utiles à l'État, était un devoir essentiel. A trente ans, il convient de choisir une compagne, d'éduquer un Émile, selon les préceptes de Jean-Jacques. Il s'honorait de pareils senti-

ments. Il entendait y réussir. L'Américain n'était pas le seul qui pût se faire chérir d'une fiancée. Autant qu'un Juste-Émile, autant qu'un matelot grossier, le directeur de l'Académie d'Arras pouvait obtenir la main d'une jeune fille honnête. Il se flattait que le vil argent n'y fût pas en cause, mais le plaisir que lui seul, Maximilien, avait eu dans son adolescence à regarder sa cousine Anaïs Deshorties grandir, si joyeuse, puis l'écolière jouer avec grâce, la jeune fille enfin comprendre la valeur des idées, en raillant toutefois l'importance que leur attribuait l'avocat. Ils se disputaient là-dessus. Elle aimait qu'il se moquât, non qu'il critiquât sévèrement les hommes, leurs institutions. Lui la trouvait sur ce point trop insouciante. Cela le dépitait de plaire davantage en lui dédiant une pièce de vers légers qu'en lui portant un de ses mémoires les mieux conçus pour la défense des faibles et des malheureux, pour la pauvre fille persécutée par le moine séducteur de l'abbaye d'Anchin, pour les fils des condamnés aux peines infamantes, pour les bâtards dépossédés par la loi, pour l'admission des femmes dans les académies, pour le séquestré d'Armentières, ou contre les lettres de cachet. Au cours de sa marche, l'avocat se souvenait avec amertume des brocards que son ami Leducq et Anaïs lui avaient souvent décochés lorsque l'exaltait l'enthousiasme de la foi. De cela il avait peur en songeant au mariage. Anaïs Deshorties se piquait de rien prendre au sérieux, ni les lois des sociétés, ni la philosophie de Jean-Jacques; et la jeune fille ne s'affectait pas outre mesure si l'on prouvait qu'au temps du jansénisme quatre-vingt mille citoyens avaient été mis en prison pour des divergences purement théologiques.

L'avocat se promettait de quereller là-dessus cette jeune personne bruyante, si charmante par la blancheur de sa figure, par l'allégresse de sa démarche, par l'or de ses mèches enroulées, par la cambrure de sa taille, par l'émotion haletante de sa gorge. Goûter au parfum de cette bouche vive, quelle volupté sans nom. Si cela se pouvait, sans rien céder à l'épouse de ce qu'exige la lutte pour la justice.

L'espérée apparut plus fine de la taille en juste puce à larges boutons de nacre, et en robe de mousseline gonflée; mais rien n'égalait le rire de sa figure à l'ombre du chapeau de paille.

— Çà... — gronda-t-elle. — Vous ne m'aviez point dit que Cécile Héricourt se mariait tantôt à l'Américain, ni que son oncle l'a fait monter de force sur le lion du beffroi, pour passer sa rage d'avoir à la doter. Quel homme taciturne vous faites, et furieusement précoccupé, ma foi !

Madame Deshorties frappa de l'éventail sur les mains de sa belle-fille, en complimentant l'avocat, mais Anaïs reprit :

— Voyez ça. Il ne me dit pas que son frère tourne la tête de Rosine et des lingères de madame Buissart, ni que le Père Fouché renonce à l'Oratoire et à la physique du collège pour enseigner à Charlotte des tendresses, ni que le capitaine Carnot a rimé à l'intention de la petite fille qu'on endort sur un baquet de Mesmer, ni que... Ah ! çà, monsieur, vous nous la baillez belle avec vos façons de grand juge. Holà, maman, vous me pincez trop fort, à la fin.

Anaïs frotta son poignet. Elle se prit à sourire devant son amoureux, roide, empesé comme son jabot, et qui balbutiait d'insolentes excuses. Elle le jugea maussade, gauche, emprunté. Vraiment il manquait de naturel. Pourquoi voulait-il prendre la mine de ses trente ans lorsqu'il en paraissait vingt. L'emphase des livres lui dictait cette éloquence à la romaine. Pourquoi le gentil poète qu'il était parfois se travestissait-il en ce magistrat gourmé? Enfant il était si tendre. Il élevait des colombes. Elle le lui rappela. Ils parlèrent des serins, des tourterelles, du petit chien griffon. Pourtant l'amoureux trouva le moyen de transformer ce propos en un thème de morale sur la bonté envers les animaux, les serviteurs, les esclaves, sur l'affranchissement des noirs aux Antilles. Madame Deshorties appréciait la parole de son neveu. Elle le lorgnait avec admiration. Comment le bambin à collerette de naguère était-il devenu ce personnage. A le voir, elle ne comprenait plus. L'extrême rapidité du temps l'effarait. Elle se pensait toute jeune dirigeant les premiers pas du marmot qui, un beau matin, était cet orateur aux États d'Artois, le fiancé probable d'Anaïs qui vivrait glorieuse auprès de lui. Voilà qu'il récitait une pièce de sa composition dans l'allée solitaire des Promenades où tous trois parvenaient :

Crois-moi jeune et belle Ophélie.

C'était Anaïs que Leducq et lui avaient couronnée de fleurs l'autre matin au bord de la Scarpe.

Quoi qu'en dise le monde, et malgré ton miroir,
Contente-toi d'être belle et de n'en rien savoir;
Garde toujours ta modestie.

La jeune fille sembla ravie. Elle acquiesça d'une grande révérence, en pinçant les plis de sa robe gonflée.

Maximilien levant la main en l'air, sur un geste de menace continua :

Sur le pouvoir de tes appas,
Demeure toujours alarmée.
Tu n'en seras que mieux aimée.

Il secoua la tête et prit l'air malicieux pour finir :

Si tu crains de ne l'être pas !

C'était une leçon ! Il en parut fier. Tournoyant sur ses talons, il saluait la destinataire. Elle fut piquée au vif. C'était là l'expression d'un dépit. Elle avait paradé en une toilette de jaconas devant Leducq et Maximilien; mais celui-ci ne pardonnait pas qu'elle eût affecté quelque coquetterie en faveur de celui-là. Il la réprimandait. Vraiment il la réprimandait. Anaïs rougit. Elle l'eût souffleté tout en le remerciant et félicitant pour la grâce de la strophe.

Madame Deshorties, au contraire, accablait d'éloges le gringalet. Il se rengorgea. Pour cette dame enchantée, il commença d'ouvrir son cœur, non sans croire bien évidemment qu'il n'intéresserait pas moins Anaïs. Parce qu'ils marchaient dans l'avenue de la Citadelle, il déclara que la vie des anciennes familles atrébates avait là commencé, entre la Scarpe et son affluent le Crinchon; qu'elles s'y développaient en sûreté, maîtresses dans les bois, dans la prairie gauloise; maîtresses de leurs fruits, de leurs venaisons; maîtresses dans leurs grandes demeures en troncs d'arbres et en argile, où brûlaient des branches sèches recueillies pendant l'été; maîtresses au milieu des troupeaux lentement apprivoisés, de la moisson longuement préparée par la culture; comme vivait encore ce piqueur revenant sous la charge d'un chevreuil, cette paysanne vendeuse de fraises en sa corbeille, cette vachère harcelant ses bêtes rousses et blanches, ce labou-

reur portant au moulin le sac de froment. Or le sergent de la barrière les arrêtait tous maintenant. Il les forçait ainsi de payer un sol pour introduire les fraises, le chevreuil, le lait des vaches, le blé du sac. Maximilien le fit remarquer. Il interrogea l'homme en habit bleu et en bicorne. Les Romains d'abord, les Francs Ripuaires ensuite, avaient toujours placé un publicain dans ce lieu, après avoir envahi les Gaules, imposé, ceux-là, leurs impôts d'administrateurs sages, ceux-ci, leurs désirs de conquérants avides, de seigneurs impudents, de nobles prêts à tirer des villes, des campagnes, les taxes nourricières de leurs luxes et leurs vices.

La jeune fille souffrait mal que Maximilien tentât de se faire valoir au lieu de la complimenter, et que les éloges de madame Deshorties lui fussent encourageants lorsque la moue d'Anaïs ne le déconcertait pas. En vain elle joua l'espiègle ; elle s'apitoya sur la mort du chevreuil; elle déroba une fraise au panier de la villageoise; elle caressa le mufle de la vache; et, par des réflexions saugrenues, abasourdit le percepteur de l'octroi qui, le bicorne à la main, saluait et resaluait avec des révérences. Maximilien ne daigna point se dérider, encore moins surseoir à ses démonstrations. Anaïs ne l'écouta plus. Il l'exaspérait jusque dans son langage trop académique. Elle haïssait tant d'affectation. Madame Deshorties prétendit que Jean-Jacques lui-même s'exprimait par cette bouche. Était-il possible de flatter à ce point? Anaïs s'en indignait. Maximilien conta sa visite à Rousseau, et comment il avait, dans le parc d'Armenonville, étonné le grand homme en lui récitant quelques passages du *Contrat social* et de l'*Émile*, ceux mêmes estimés par le philosophe ainsi que les fondements de la justice à venir. L'avocat reprochait à Rousseau de l'avoir reçu en bonnet de nuit et en douillette crasseuse, de l'avoir accueilli avec des mains sales, entre ses chats gris, sous une lessive récemment pendue, dans une pièce malodorante aux rideaux souillés. Le vieillard s'était plaint de ses maladies, sans omettre ses menues coliques mêmes. Il avait paru leur attribuer plus d'importance qu'à sa gloire, qu'à ses écrits. Il avait dit au lauréat du collège Louis-le-Grand qu'il convenait surtout de se méfier de ses amis, qu'il n'y avait point d'amis. Enfin Jean-Jacques lui avait bien tapoté

les joues en lui envoyant au visage des postillons de salive. Robespierre n'avait pas osé s'essuyer en cette présence auguste. Quinze jours plus tard il croyait encore que le crachat de Jean-Jacques lui corrompait la face. Il redevint pétulant comme Anaïs aimait. C'était là le cousin de son enfance avec qui elle s'enfermait dans les armoires pour jouer à cache-cache ; et les servantes ne les découvraient pas.

De boutique en boutique, sa belle-mère continuait leurs achats pour la noce des Héricourt. Sans rien perdre de sa morgue, Maximilien faisait mille réflexions espiègles. Il les marchandes. Selon leur physique il nommait galamment les ouvrières en modes : Hébé, Vénus, Danaë, Calypso. Il les comparait à ces personnes mythologiques. A la drapière de la rue Saint-Géry il affirmait reconnaître, dans les étoffes étalées, les tissus analogues à ceux dont les Atrébates pourvoyaient les soldats des légions romaines sur le forum qui est devenu la Petite-Place. Il réclamait l'écarlate d'Arras si célèbre, aux temps anciens, que les Barbares, Vandales, Huns, Normands, en exigèrent pour exempter la ville de sac et de pillage. Et les tentures non moins renommées que les cortèges de chariots emportaient autrefois vers tous les marchés des Flandres, de Picardie et de Bourgogne. Madame Rambure les possédait-elle? En sa longue boutique obscure cette grosse bourgeoise s'essoufflait. Naïvement elle grimpait sur toutes les escabelles, en dépit de son poids, et de sa traîne, et de sa coiffure étagée, poudrée. Madame Rambure exagérait la politesse; car son mari fripon avait, avec les filatures de Lille, un différend pour lequel l'avocat hésitait à plaider; la cause lui paraissant mauvaise. Madame Rambure savait bien que la réputation du jeune orateur, son talent si vanté, son titre d'académicien, tout influencerait heureusement les juges. Cela sauverait peut-être du déshonneur le coquin trop porté à rendre scandaleusement mères les tendrons que lui dénichaient les procureuses. Vice qui coûtait fort cher au barbon, autant que ses gravures d'art, celles de Moreau, les chevaux de sa berline et le vin de ses caves profondes, ses caves, creusées au XIIIe siècle, jusque sous la Petite-Place, pour la défense souterraine de la cité, pour les provisions de siège. Madame Rambure n'épargnait rien. Elle

houspillait les filles de la boutique lentes à développer les pièces d'étoffe. Obligeante, elle espérait que l'avocat trouverait dans ces organdis, ces jaconas, ces indiennes et ces damas, les « samits et les vairs » qu'il recommandait à mademoiselle Anaïs Deshorties, comme seuls dignes de la parer pour le mariage de l'Américain. La drapière énuméra ces splendeurs acquises tout exprès de Rouen et de Lyon en vue d'habiller la bourgeoisie et même la noblesse de l'Artois qui tiendraient à faire figure durant les noces des Héricourt. La marchande ajouta qu'elle espérait bien en vendre autant et plus pour le mariage de M. le directeur de l'Académie. Elle le vit rougir et Anaïs. Il se rengorgea dans son jabot. Il prit sa mine pointue. Madame Rambure craignit qu'il ne l'estimât bien insolente pour se permettre de telles allusions. Et elle crut avoir perdu la partie. Elle ne l'aurait point pour avocat.

Chaude, en sueur elle retomba dans sa bergère au fond du corridor qu'était son magasin, et pensa s'évanouir, bien que madame Deshorties eût commandé cinq aunes de damas de soie, avant de sortir, et les eût payées en écus sonnants.

V

Plusieurs oratoriens, des jeunes gens mal rasés, des séminaristes, deux vieillards en perruques à marteaux, quelques officiers du génie entrèrent au Collège, puis dans le Cabinet de Physique. Ils s'installèrent sur les chaises et les tabourets. L'un des Pères invita Jérémie et son oncle, le bénédictin, à s'asseoir, pour entendre à leur aise le discours du P. Fouché touchant les découvertes des Américains, et, particulièrement, celles de Benjamin Francklin au sujet des forces de la foudre. Discours que le professeur destinait à MM. de l'Académie de Lyon en réponse à leur question, savoir : si les sciences sont nuisibles au développement de la vertu, comme tant de bons auteurs l'avaient soutenu avec succès.

Le P. Fouché lut un exode qui louait fort les colons d'Amérique pour leurs expériences scientifiques, leur exploitation des terres inconnues, et surtout pour leur passion de vivre libres. Ce qui provoqua maintes et maintes approbations tant au

groupe des officiers qu'en celui des séminaristes entre lesquels se démenait le grand garçon à crinière sombre et sans poudre, vêtu du noir réglementaire, et qui faisait montre de ses mains soignées. Dans ce visage piqueté par la petite vérole, la jeunesse des yeux bleus éclairait. Le Bon mêlait le Seigneur et la Sainte Vierge à son enthousiasme que partagaient du reste les deux vieillards en perruques à marteaux. Eux criaient des phrases anglaises apprises durant leur séjour à Londres dont ils achetaient les laines pour les filatures d'Arras et de Lille. Critiquant les ministres du roi George, l'Allemand de Hanovre, qui les avaient contraints de payer une taxe avant de mener en France les vaisseaux de Portsmouth achetés, carènes et cargaisons, ces négociants applaudissaient à la victoire des Insurgents. Ils expliquèrent les griefs de Philadelphie, les justifièrent. Et tant, que le P. Fouché, un peu marri par cette abondance, sembla vexé de ne pouvoir passer de l'exorde au corps de son discours.

Il le lut cependant d'une voix sèche. Sa réfutation de la thèse chère à Jean-Jacques obtint les marques de la faveur générale. Un à un, les oratoriens du collège, les officiers du corps royal du génie, des abbés nombreux, beaucoup d'élèves s'étaient introduits afin d'entendre l'homme de l'Oratoire le mieux réputé en Artois. Joseph Le Bon agitant sa crinière incitait aux applaudissements par ses cris de plaisir. Et il apparut au bénédictin comme à Jérémie Rambure que les gens d'esprit goûtaient fort cet éloge de la science. Elle enseigne, lisait le P. Fouché, à mieux connaître la nature et ses lois, et par suite à rendre un hommage plus sincère à la majesté du Créateur. La science nous invite à priser davantage la valeur des humbles travaux accomplis par les villageois et les gens de petite condition ; à respecter, dans nos vieillards, l'effort passé d'une génération laborieuse qui nous lègue des biens de toutes espèces, et, dans l'aimable enfance, l'attente de la vertu dictée par l'exemple de ses aînés. Rappelant ce que les anciens pensaient de la foudre, la fable de Jupiter et celle de Prométhée, le P. Fouché en vint à nommer Franklin, puis le défenseur du paratonnerre en France, le directeur de l'Académie, l'avocat aux États d'Artois, Maximilien Robespierre. Là-dessus tout le monde s'exalta. Quelques jeunes prêtres agitèrent leurs chapeaux. L'oncle de

Rambure jugea le moment opportum pour interrompre, pour renchérir sur les éloges. Bien qu'il eût chaud et qu'il s'épongeât, il prit l'accent du bénédictin en chaire dès qu'il fut sûr de l'attention. Il insinua que l'Oratoire pouvait attendre de son avocat ordinaire des plaidoiries sans pareilles. Lui-même ne doutait point que MM. de cet ordre ne fissent débrouiller par un si habile homme, pour l'honneur de la ville et de ses marchands, le procès ouvert par les filateurs de Lille contre les drapiers d'Arras.

Aussitôt Joseph Le Bon enthousiaste s'écria que l'on verrait bien, à cette occasion, paraître les talents de M. de Robespierre, et l'excellence du choix fait en sa personne par MM. de l'Oratoire afin de représenter les intérêts de leur ordre et ceux de la sainte religion. Si froid et pincé qu'il se voulût, le P. Fouché ne put se dispenser de mêler la sienne aux approbations de tous. Il tenait trop à poursuivre sa lecture pour ne pas tout concéder en échange de l'attention, puis de l'assentiment que réclamait son espoir. Aussi le bénédictin et Jérémie Rambure donnèrent-ils à la suite du discours les marques du plus sérieux examen. Leur sort se jouait. Avant même la fin de la péroraison ils s'étaient levés. Debout contre l'estrade du professeur ils feignaient de contenir avec peine leur émotion. Ils laissaient fuir leurs murmures d'extase. Ils ne pouvaient plus se garder d'interrompre, par des interjections admiratives. Oui, le progrès de la science promettait aux hommes tout ce que l'oratorien entrevoyait : le culte de la vertu partout exercé, la munificence du riche ouvrant ses palais afin qu'on y travaillât en commun pour le bonheur du genre humain et qu'on y réussît à changer la foudre, la vapeur d'eau, les vents et le flux de la mer en serviteurs de l'homme pieux, de l'homme généreux, de l'homme vrai !

Joseph Le Bon délira. Ses yeux dardaient des éclairs bleus. Il se nommait à tous. Il était fier d'avoir une cure bientôt, et sept cents livres de principal. Un abbé lui rit au nez. Ses mains sales se levaient hors de manchettes en loques. Il brandissait une tabatière de corne et se bourrait les narines entre chaque phrase. Et sous la voûte nue, des cris se mêlèrent.

— Sept cents livres ! Monsieur ! Comment vivre un an avec sept cents livres ?

— Quand le diocèse vous en retire soixante pour les décimes, — s'écria le prêtre malingre qui toussait trop.

— Et votre gouvernante soixante autres ! — ajouta le corpulent qui secouait un mouchoir à carreaux.

— Quoi, devrais-je donc laver moi-même mon écuelle et mon broc ? — demanda le coléreux au nez pâle qui griffait sa croix de cuivre. — Faut-il que je surveille la marmite ?

— Qui dirait la messe, pendant ce temps-là ?

— Qui donc alors visiterait les malades, administrerait les saintes espèces aux moribonds, instruirait les enfants du catéchisme? — demandèrent en chœur les curés de campagne.

— Pour le pot-au-feu du matin et un reste de viande à croquer le soir, le boucher m'arrache cent cinquante livres par an ! — déclara en toute indignation le vicaire de Saint-Géry — Si fait ! Cent cinquante livres, mes bons messieurs !

— Voilà, monsieur, le vrai du vrai. Quatre cents livres vous demeureront au sac. C'est peu, ma foi.

— Deux jours maigres à la semaine et sept semaines de carême vous coûteront au plus bas prix en beurre, laitage, huile et salaisons telles que morue et harengs : cinquante livres !

La calotte crasseuse sur la tonsure et l'habit ballant contre leurs bas noirs vingt fois reprisés, ils entouraient tous Joseph Le Bon ahuri. D'un rêve céleste, le novice de Beaune tombait au milieu des pires vulgarités. Etait-ce là cette vie ecclésiastique dont il attendait tant d'honneur, de grâce et de dons spirituels? Quoi! la pauvreté sainte du prêtre, frère des humbles, pouvait-elle susciter tant de regrets hargneux au cœur de ces vicaires lui dénonçant la misère de leurs appétits insatisfaits.

— Il vous restera trois cent soixante livres, monsieur ! Avec quoi vous devrez au moins payer, l'hiver, cinq cordes de bois, et un cent de fagots.

— Ci quatre-vingt-dix livres !

— Ou cent.

— Et plus.

— Pour le chauffage du presbytère seulement !

— Seulement !

— Vous voilà, ce me semble, avec deux cent soixante livres.

— Vous en boirez cent, Dieu le sait, en bière, ou vin.

— Et vous en mangerez cent quatre-vingts, j'imagine, en blé, farine ou pain.

— Et plus un liard dans votre bourse !...

— Par dette uniquement vous obtiendrez le sel, les épiceries, la soutane, la chemise et la culotte.

— S'il pleut de votre toit, vous ne pourrez le faire couvrir.

— Si la chaise casse, vous ne sauriez en acquérir une autre.

— Si la fièvre quarte vous échauffe, le médecin vous fera la nique.

— Point un sol pour les mendiants qui vous implorent dans la neige.

— Point de vitre si le vent rabat la fenêtre, et la brise...

A huit ils assiégaient Le Bon de leurs gestes et de leurs exclamations narquoises. Il lui montraient l'usure de leurs habits, les pièces de leurs culottes verdâtres, et les reprises de leurs bas, et les fentes de leurs souliers à boucles. Ils accusaient leur évêque et les évêques, tous les princes de l'Église. Le joufflu et le boiteux reprochèrent au cardinal de Rohan le collier de la reine, tout le scandale de l'aventure. Le malrasé voulut qu'on rédigeât une adresse au nom des curés du diocèse pour M. Necker.

— Nous voulons aux États généraux des représentants de notre classe !

— Nos intérêts sont ceux de la religion et de la patrie ! — déclamait un gros vicaire en sueur, qui s'essuyait avec une loque de cuisine.

— Aussi bien ces messieurs de l'Oratoire pensent-ils comme nous !

— Oui; — prononça le P. Fouché redressé de toute sa maigreur.

— Et si le roi nous convoque pour lui faire connaître les souhaits et doléances de son peuple...

— Il ne faut plus que rien soit abandonné aux caprices, à l'arbitraire, aux erreurs des hommes.

— Au contraire. Il faut que tout soit élucidé par la loi ! — conclut le P. Fouché.

Ce mot de « loi » fut prononcé d'un ton si tranchant et si furieux que tous, prêts à l'entendre développer son idée, se

turent, puis se tournèrent en silence vers le professeur de physique. Il étendit ses mains osseuses par-dessus les têtes, dans la salle blanche.

— Ne vous laissez point abuser, — continua-t-il de sa voix sèche, calme et sévère. — Nos évêques recueillent les procurations, les suffrages des communautés d'hommes et de filles, des chapitres, des titulaires de bénéfices, de beaucoup de cures même. Ces suffrages seront répartis entre leurs religieux et leurs séminaristes. Joseph Le Bon, mon fils n'as-tu pas reçu de ton évêché une soutane neuve? C'est pour que tu choisisses ton député dans ce qu'ils appellent, à Beaune, le haut clergé !... Aussi rien ne changera. Ces députés oublieront les doléances des curés, ce que vous réclamez pour la portion indigente de la nation !... Voilà ce qui se passera si le roi persiste à convoquer les États généraux.

On protestait, on vociféra. Jérémie Rambure tirait le bénédictin par le manteau. Ce tumulte l'ennuyait. Quand donc viendrait l'instnt de causer avec l'oratorien à l'écart, de lui demander son intervention auprès de Robespierre? Il fallut attendre la fin de la séance. Elle dura. Chacun voulut dire son mot. Le bénédictin qui tenait pour les évêques se sentait mal à l'aise. Constamment les plus furieux des vicaires s'adressaient à lui en vitupérant le haut clergé comme s'il l'eût représenté tout entier par son scapulaire de drap blanc, son chapeau rond et sa tonsure plus large. Trésorier d'une abbaye il avait à défendre les privilèges, les bénéfices, la légitimité de la dîme. Sans rien faire de pareil, il se contenta de répondre à une interpellation directe :

— Vous croirez sans doute, messieurs, quand Sa Majesté aura prononcé, que nous ne devrons connaître que l'obéissance.

Il s'était mis debout, Il s'était couvert. Ce qui fit du murmure. On criait :

— Bas les chapeaux !

Mais quelques officiers du corps royal avaient gardé sur la tête leurs tricornes et leurs lampions : il leur déplaisait d'obéir à une injonction si rude. Les orateurs sortirent de la salle emmenant le P. Fouché. L'assistance alors s'écoula sous les ombrages des vieux arbres dans la cour pavée.

VI

Par toute la ville, de la rue Baudimont large et déserte, de la rue d'Amiens où les brasseurs roulaient leurs tonneaux, du faubourg Ronville où tant d'auberges abritent les amours, jusqu'à la rue Saint-Aubert où les pâtissiers vendent les cœurs d'Arras et les cugnés de Noël, où les oiseleurs exposent leurs cages à serins de Hollande, pour le plaisir des fillettes, où tant de modistes étalent les panaches des chapeaux, les barbes des coiffes, les valenciennes des bonnets, toute la population se promena davantage. Elle admirait, dans les vitrines, le trousseau de Cécile Héricourt, les robes de soies chatoyantes, les corps de jupe tout étroits, à baleines, les bas moirés, les escarpins de prunelle, le grand habit à boutons d'argent et à dentelle dorée sur un fond de soie grise. Maître Héricourt avait voulu que tout vînt d'Artois, que sa pupille fût vêtue par l'effort du pays, de ses arts, de ses industries et de ses commerces. Chaque boutique montrait donc le chef-d'œuvre d'une corporation. Celle des orfèvres, sur la Petite-Place, avait dressé, sous l'arcade de la Baleine, leur surtout de vermeil figurant l'ondine des Moulins embrassant la Cérès de leurs blés, au centre de la glace ceinte par les guirlandes d'une fine balustrade. Rue Saint-Géry, en face du tribunal, on s'extasiait devant le lit de noces, devant les deux flambeaux de l'Amour sculptés dans le bois de la face, et les deux carquois au chevet; cela sous un dais de lampas bleu pareil aux courtines. La coiffeuse et ses instruments d'ivoire dans leur écrin de velours vert étonnaient le passant, rue des Agaches, derrière la vitrine de Taffin, le maître gainier. Rue des Trois-Visages, en descendant, chaque fenêtre de dentellière révélait une pièce de lingerie, ses dessins de fil artistement achevés, fleurs, rosaces, entrelaces, et parfois même, sur les grands panneaux de robe, un couple de danseurs champêtres dans un bosquet aux feuilles blanches et roides.

Passionnément toutes les amoureuses de la ville avaient ainsi dédié les veilles de leur jeunesse aux noces de l'Américain et de la cité, signifiée par la grâce de Cécile Héricourt. Pour elle aussi, les vieux ouvriers de la province avaient guidé les

travaux des maîtres et des apprentis dans les ateliers des orfèvres, dans les filatures, dans les fabriques où l'on tourne l'ivoire amené d'Afrique à Dunkerque, dans les ébénisteries où l'on ouvre les bois des îles arrivés sur les trois-mâts de Calais, sur les bricks de Boulogne, dans les tanneries où l'on prépare les cuirs des carrosses, des berlines et des cabriolets.

Au soir, quand s'illuminaient les devantures des boutiques, dentellières, modistes, couturières, aux jupons bleus et aux fichus de couleur; orfèvres cossus en habits de bourracan, bas de laine et souliers carrés; tanneurs et corroyeurs aux bonnets de coton, aux gilets de cuir; tourneurs d'ivoire et ciseleurs d'argent, fiers de leurs cravates sur leurs larges cols ouverts; carrossiers, repriseurs de tapisseries avec leurs bésicles et leurs visières; tailleurs traînant leurs savates, en corps de chemise et en tricorne, flânaient par bandes de compagnons, afin de s'enorgueillir de leurs chefs-d'œuvre présentés aux chandelles. Car les invités probables de la noce avaient aussi commandé leurs atours. Le parentage de la famille, les innombrables cousins et cousines des mariés, de même, avaient choisi les modèles de leurs cadeaux. La foule des artisans à l'ouvrage montait le soir de la Basse Ville, de ses ruelles obscures, traversées par les ruisseaux, et encombrées de marmailles criardes. Elle babillait en patois, le long des magasins. Son accent chanteur accompagnait la malice des propos sans bienveillance. Elle prétendait qu'on n'en faisait pas tant aux Amériques, et que Juste Héricourt n'en avait jamais vu plus du haut de ses ballons, quand il explorait les airs. Elle s'attardait sous les quinquets du libraire Topino pour exprimer ses sympathies devant les portraits de La Fayette, de Franklin et de Washington, gravés en taille-douce, devant celui de Necker. Elle réfléchissait à la vue des estampes où paraissaient les bords de l'Hudson, avec des maisons vertes et blanches entre des arbres, des cavaliers sous de larges chapeaux menant des troupeaux de porcs roses à groins noirs, des chevaux sans harnais. D'autres encadraient de leurs marges les bisons fusillés par des chasseurs, ou bien une tribu d'Indiens sages fumant le calumet devant le wigwam, ou la personnification du Nouveau Monde sous les aimables figures de Paul et de Virginie.

L'idylle écrite par Bernardin de Saint-Pierre tenta beaucoup

plus de gens qui sans l'avoir lue, ni la connaître autrement, avaient ouï dire son attrait sur les cœurs sensibles. En vain, Topino, selon sa verve, avertissait les acheteurs qu'ils ne trouveraient là ni description de Yorktown, ni biographie de Benjamin Franklin, et qu'il seyait de discerner entre l'Amérique des Insurgents et l'Amérique des créoles. Par vergogne les chalands n'avouaient pas leur erreur. Ils s'obstinaient à l'acquisition du roman, plus séduits du reste par une fable d'amour que par un enseignement de géographie politique.

Topino s'amusa de l'ignorance que témoignaient, dans sa boutique, sa « bibliothèque », comme il la nommait, ces jeunes dames de la ville bien serrées par leurs habits à gros boutons de nacre, et la gorge sous une cravate de gaze. Il aimait leurs minois fardés à l'ombre des grands chapeaux et des panaches. Se gaussant, il leur proposait l'*Histoire des établissements européens dans les deux Indes* que l'abbé Raynal publiait; laquelle faisait fureur à Paris parmi les philosophes, les politiques, les gens d'esprit et les nouvellistes. Au milieu de sa clientèle parfumée à la frangipane et au bouquet d'iris le libraire aimait que, craintive, elle le jugeât sarcastique. En ses phrases de politesse il exprimait des réticences. Il terminait par des sourires trop narquois, quelle que fût sa révérence pour en atténuer l'effet. Osseux, vif, avec une chevelure libre et mal poudrée blanchissant les épaules de la redingote marron, Topino se démenait, gesticulait, sautillait, grimpait à l'échelle, brandissait un volume, descendait, feuilletait, citait, pérorait. Les dames, derrière leur faces-à-main, suivaient ses mouvements comme ceux d'un acteur. A l'une il lançait le compliment rimé par Pétrarque pour Laure de Noves, à l'autre une invocation scandée par Ovide en l'honneur de Cypris. Il accueillait l'élégance d'Augustin par les hexamètres du bon Homère décrivant la beauté d'Ajax, et la sagesse du P. Fouché par une phrase de Machiavel exprimant l'idéal du prince. Il avançait une chaise, poussait un carreau, mouchait une chandelle, dépliait une carte des États-Unis, complimentait mademoiselle de Kéralio, importante et haletante, gourmandait ses deux flandrins de fils. Il lui annonçait trois exemplaires de l'*Histoire d'Élisabeth*, vendus l'un au grand-vicaire, l'autre au président des États d'Artois, le

dernier à la comtesse de Hauteclocque pour l'éducation de ses fils.

Ainsi Topino tenait salon dans sa boutique spacieuse, éclairée par six girandoles à bougies et par un solennel quinquet crachotant son huile en un tuyau de cristal, sous un abat-jour de soie puce, au milieu de la longue table où s'alignaient, en piles le *Contrat social*, l'*Émile*, l'*Esprit des lois*, la *Grandeur et Décadence des Romains*, l'*Encyclopédie complète*, reliée en peau de renne, les *Contes* de Voltaire, l'*Histoire des établissements européens dans les deux Indes*, ses livres de prédilection. Sans cesse il les offrait aux visiteurs. A ses F.·. du chapitre écossais jacobite, qu'avait fondé l'aïeul de Robespierre à ceux de la loge « *l'Amitié* », Topino ne manquait pas de vendre impérativement ces volumes, qu'il commentait dans le mystère du temple. Car il y siégeait, comme vénérable, sous les insignes. De là même il inspirait quelque peu les folliculaires, apprentis, compagnons ou maîtres, habitués de s'asseoir entre Jakin et Boas. Les articles du *Patriote Artésien*, que signait son meilleur disciple Guffroy, lui prêtaient souvent matière à dissertation. Le libraire accusait l'auteur de méconnaître la doctrine de Montesquieu. Chacun prenait parti. La discussion s'animait.

Topino s'y mêlait tant qu'il appelait sa troisième femme pour le remplacer au comptoir, une friponne de quinze ans épousée par vice, mais qui redoutait ce quinquagénaire comme une écolière redoute un maître de mathémathiques sans indulgence. Au doigt et à l'œil elle obéissait. Elle courut faire révérence aux chalands. Elle savait offrir à leurs choix, livres, brochures et gazettes. Elle débitait, à propos de chaque article, une leçon courte apprise par cœur. Elle la récitait sur un ton chantonnant de pensionnaire en classe qui était bien le plus drôle du monde. Entre temps elle se mettait au clavecin derrière le paravent, et, sur l'injonction de son seigneur et maître, jouait en sourdine, fort bien, des mélodies. Ce fut elle qui remarqua, certain soir :

— En vérité, ne dirait-on pas que toute la ville épouse l'Américain?

(A suivre.)

PAUL ADAM

LA CATHÉDRALE DU SACRIFICE[1]

Modane. Nuit noire et neige drue. Des lampes de la gare tombe une faible lumière sur la foule bigarrée qui se presse vers les portes par où l'on entre en France. Au-dessus de toutes les têtes émerge la stature des soldats français — et nous nous représentons les Français comme une race de petite taille ! — avec leur casque médiéval et leur masque dans un étui de fer-blanc pendu à l'épaule. Un groupe d'officiers anglais, un équipage de sous-marin français, cinq aviateurs anglais revenant de Salonique, quelques infirmières de la Croix-Rouge, et l'indispensable maman qu'on rencontre toujours en voyage avec ses deux petits enfants, même visage résigné, même sourire patient tandis qu'elle essaie de calmer le bambin qui crie. L'ensemble donne une impression d'entrain et non pas d'inquiétude. Tout le monde a bonne mine : pas de bousculades dans les longues files qui attendent l'examen des passeports. C'est un monde qui déploie son énergie vitale, son énergie humaine : ils sont trop occupés pour sentir l'inquiétude. Pendant les six semaines de mon séjour en France, d'un bout à l'autre du pays, jamais je n'ai entendu un mot de doute ou d'hésitation sur le résultat de l'affaire ; jamais un mot de plainte contre la dureté du chemin qui conduit à la victoire.

En route pour Paris ! le vieux Paris renouvelé. Ce Paris du peuple revenu à son vrai caractère, maintenant qu'il a

1. M. J.-B. Carter, Directeur de l'École américaine d'Archéologie de Rome, qui vient de mourir en Italie, avait été chargé en 1916-1917, des conférences de la *Harvard University* en France. On a retrouvé dans ses papiers les notes que nous publions sur son voyage à travers la France.

rejeté l'indiscrète écume des chercheurs de plaisirs et de leurs pourvoyeurs. Le Paris des monuments dont l'idée de beauté se révèle enfin grâce à l'obscurité des nuits. Le Paris de l'humanité bien plus belle encore qu'aucune œuvre humaine. Le Paris de ceux qui, jour après jour, relèvent dans leurs cœurs la grande ruine de Reims, et construisent, pierre à pierre, la cathédrale du sacrifice.

Les vieux restaurants sont tous là, mais il y manque presque tous les visages familiers des amis qui nous servaient si bien, au vieux temps. Quelquefois, cependant, l'on retrouve une vieille connaissance. De cela il n'y a qu'une ou deux explications possibles : les uns sont là parce qu'il leur manque quelque chose : une main, deux doigts, une jambe, un peu de leur corps ou beaucoup, et, par une étrange rencontre, on les appelle les réformés. Ils sont en effet réformés, changés de tout ce qu'ils étaient, appelés à une vie nouvelle, glorieuse en son infirmité, non que la difformité leur inspire un attrait malsain, mais parce que rien ne compte plus pour eux sinon que la France soit sauvée. Ceux-là sont calmes : ils sont sortis de la tourmente. Mais il y en a d'autres, dont le cas s'explique de tout autre façon : ils agissent comme s'ils jouaient un rôle à la scène, et leurs pensées semblent ailleurs. Ils lisent la dernière édition du journal et causent entre eux ; ce sont les permissionnaires. Ils ont quitté les tranchées pour sept jours de repos, et ont laissé leur âme là-bas, dans la boue, en quelque coin de France. Mais quoiqu'ils soient bien contents de passer leur permission à refaire leur ancien métier de la vie civile, leur corps est impatient à rejoindre leur âme. C'est en déjeunant à la *Mule Noire*, à Aix-en-Provence, que j'interrogeai l'hôtelier sur un garçon qui servait très bien, et semblait, tout à la fois, si présent et si absent. « C'est un permissionnaire, me répondit-il, il rejoint cette nuit. » J'aurais dû le deviner sans poser la question.

La gare Saint-Lazare était déserte. L'express du matin pour le Havre et Londres était parti depuis déjà longtemps. La dernière fois que j'avais attendu dans ce maussade édifice, je me trouvais en compagnie de trois cents Américains suivis de leurs domestiques, de leurs femmes de chambre,

de leurs coffres à bijoux, de leurs chiens favoris, et, plus rarement, d'un enfant avec nurse et gouvernante. Nous partions pour Cherbourg, et, six jours après, avec une précision presque mathématique, le *Kronprinzessin-Cecilie* devait aborder à Hoboken. Nous ne connaissions les chaloupes et les appareils de sauvetage que par le souvenir lointain du *Titanic* et du *Board of Trade* anglais. L'on ne comptait avec les sous-marins et les mines flottantes que dans les livres de Jules Verne. Cette fois-ci mon train était en complète harmonie avec la nouvelle situation : une collection de voitures préhistoriques et une locomotive qui était une vraie pièce de musée ; et l'on était assez content de ce spectacle. Les belles locomotives françaises qui faisaient si rondement leurs cent kilomètres à l'heure, et tous les lits-salons n'étaient-ils pas à faire leur devoir sur le front? Et cette idée nous fit comprendre qu'il n'est si petite chose qui n'ait à sa façon une immense valeur : et nous sentions flotter le faible parfum d'encens qui monte de l'autel dans la cathédrale du sacrifice.

Je m'arrêtai à Caen où, pour la première fois, je devais faire sur l'*Humanité américaine* une conférence destinée à être répétée dans huit ou neuf universités. L'initiative ne venait pas de moi : j'étais en mission officielle. Lorsque, deux mois auparavant, j'écrivais à Rome ces conférences, j'étais en peine de savoir comment elles seraient accueillies. La France en guerre aurait-elle le temps, serait-elle d'humeur à écouter mes discours? J'allais bientôt le savoir, et la leçon m'a été à moi-même si profitable que je prends la liberté d'en faire part à autrui. Comme tout vrai Américain, j'étais fier de notre humanité américaine, et ma confiance en elle avait été accrue, trois semaines auparavant, du fait de la rupture de nos relations avec l'Allemagne, — mais qui, en France, aurait le temps d'écouter? Qui se soucierait d'entendre raconter l'histoire, quand tout le monde était à faire l'histoire?

Le train avançait. Après sept heures d'arrêt et de marche, on devine, à travers la brume du crépuscule normand, les tours de Guillaume et de la reine Mathilde ; c'était Caen. Vingt-quatre heures suffirent à éclairer mon ignorance. L'Université était en pleine activité. L'auditoire était composé de personnes de tout âge ; mais un examen plus attentif

révélait que, à l'exception de quelques soldats en permission, tous les auditeurs mâles entre dix-sept et quarante-cinq ans étaient inaptes au service actif. C'est vraiment une expérience étrange que de parler à un auditoire où, entre les deux âges extrêmes, il y a un grand vide, occupé seulement par des infirmes. Mais aujourd'hui l'union en France est si profonde, si vieux sont les jeunes, et si jeunes sont les vieux, que le vide est plus apparent que réel. Et puis, surtout, il y a des femmes françaises, des femmes de tout âge, tenant là, comme partout ailleurs, la place des hommes qui sont au front. L'histoire de la lutte que nous soutînmes trois cents années durant pour former l'humanité américaine suscite, comme partout, un puissant intérêt. Avec une simplicité et une sincérité entières, ils suivent le récit de nos vicissitudes, se réjouissent de toutes les preuves d'idéalisme et de désintéressement dont, grâce à Dieu, notre histoire est si pleine. Ils sympathisent avec nos difficultés et ne jugent pas répréhensible, comme on l'attendrait peut-être d'étrangers, la lenteur de notre décision. Leur joie ne connut plus de bornes à l'idée que nous marcherions bientôt à côté d'eux. Ils n'en avaient pas le moindre doute, et n'avaient pas besoin que je leur en donnasse l'assurance

C'est ainsi que je suis entré en France et que mon travail a commencé. J'eus le temps de regarder autour de moi. C'était la Normandie ; il faisait un froid piquant en cette fin de février. Il n'y avait pas de charbon, mais on était tout de même de bonne humeur. Il faisait un beau soleil d'hiver, et les petits marchands de violettes et de mimosa faisaient un énorme trafic. Tout le monde achetait un bouquet et se fleurissait. Les trams, comme toujours en ces temps-ci, étaient conduits par des femmes, mais des femmes tout à fait gentilles et très bien attifées.

Bien entendu le cuir est rare et les souliers chers. C'était un bel arrangement que ce marché de vieilles chaussures niché sous la belle église gothique de Saint-Jean. On avait étalé là de grandes collections de vieux souliers si bien réparés, si artistiquement cirés, avec l'air si respectable, si confortable, qu'on se serait cru vraiment au pays d'Utopie, où l'on a pas la rude épreuve de briser soi-même ses beaux souliers neufs. L'on est curieux de savoir si les précédents proprié-

taires ont renoncé à tous les biens de ce monde, ou s'ils ont échangé leurs chaussures contre d'autres, ou s'ils les ont vendues pour acheter des sabots.

Voici de nouveau la gare Saint-Lazare ; cette fois c'est l'aube et ce n'est plus le calme. L'unique train pour l'Angleterre, l'express du Havre, va partir. Tout le monde est paisible comme d'habitude ; on surprend quelques bribes de conversations à voix basse : « Nous ne pourrons certainement pas prendre le bateau avant demain ; la dernière fois nous avons dû l'attendre trois jours. — Eh bien! le Havre est une jolie ville, il y a un hôtel vraiment bon. J'aurais cependant mieux aimé partir cette nuit parce que je n'ai qu'une semaine et que mes parents sont à la campagne. » Ainsi parlait l'officier de marine anglais qui, ce matin, n'ayant pas pu trouver de porteur, avait empoigné ses deux grosses valises en se disant à lui-même : « Et il lui fut dit : Mets ton lit sur tes épaules et marche. » Il vit à mon sourire que j'étais le seul à l'avoir compris, et se mit à rire en me regardant.

Si un jour quelqu'un écrit l'histoire de la France en guerre, il commencera par dire : en 1917, le Havre était aux mains des Belges, Marseille abandonnée aux peuples de l'Asie et de l'Afrique, Rouen possédée par les Anglais.

C'est vers Rouen que je me dirigeais : je devais y faire le soir même une conférence à l'hôtel de ville. Partout, en cours de route, je recueillis de nombreuses marques de la belle union entre Français et Anglais. Ceux qui en parlent autrement propagent, consciemment ou à leur insu, un mensonge *made in Germany*. Ils se font les agents d'une perfide campagne sous-marine dans les eaux mystérieuses de la conscience. Nulle part mieux qu'à Rouen, on ne sentait cette mutuelle sympathie. Sur la place du marché, à l'endroit où Jeanne d'Arc a subi le martyre, une compagnie de Tommies visitaient la ville sous la conduite d'un aumônier ; pendant qu'ils examinaient la plaque, mon ami français me parla d'un souvenir récemment placé à Paris par les Anglais à sa mémoire. Si c'est l'esprit de Jeanne d'Arc qui a conduit les Français à la bataille de la Marne, comme l'apparition de Castor et Pollux à Tusculum, nul doute qu'il ne plane aujourd'hui sur Rouen pour étendre sur les Anglais sa sauvegarde.

Nous eûmes ce jour-là la nouvelle de la grande avance anglaise. « Je vois que nous faisons quelque chose, dit à son camarade, au fumoir de l'hôtel, un officier anglais. — Quel malheur ! répondit l'autre, que je ne puisse pas être revenu avant jeudi prochain; j'aurais tant voulu être là pour la prise de Bapaume. » La crainte qu'avait cet homme d'arriver trop tard n'était-elle pas caractéristique de l'acharnement du bull-dog anglais?

Après Paris, Nancy. Nous partîmes à l'aube, à travers tout ce paysage qui fait comprendre ce que nous appelons « gris de France ». Nous longeons des routes désertes, où l'on voit seulement passer des trains d'automobiles et les omnibus de Paris convertis en camions. Le soleil se lève et change la lumière grise en lumière dorée. Un arrêt à Meaux pour visiter le jardin épiscopal que Le Nôtre dessina en forme de mitre pour Bossuet. Voici devant nous le site où se déroula ce grand miracle moderne qu'est la bataille de la Marne. Dans la campagne, la nature et l'inlassable diligence du paysan français ont déjà guéri toutes les blessures. Les seules marques de la bataille sont çà et là des tombes entourées d'une haie, surmontées du drapeau français, et les villages en ruines.

Nous nous arrêtons à midi pour déjeuner avec le général Pétain et son état-major. Ce qui nous frappa davantage, outre le génie du chef, fut la dignité calme et la solennité avec lesquelles ces hommes sont entrés dans ce terrible mais nécessaire travail de la guerre. L'atmosphère semble pleine de révérence et de respect, et l'on sent que la vie est trop réelle pour s'embarrasser de misères comme la haine. D'ailleurs la haine ne conduit pas à penser clair ni à bien juger, et c'est pour cela que ces hommes étaient ici.

Nancy, dans l'obscurité recueillie d'un crépuscule qui ne connaît pas de lumières artificielles. La place Stanislas dans toute sa beauté. L'âpre nuit d'hiver tombe; les étoiles seules éclairent la ville. Tout le long de la nuit trois bruits frappent l'oreille : en bas, dans la rue, le passage ininterrompu des camions automobiles ; au-dessus, dans le ciel, le bourdonnement des essaims d'aéroplanes partant pour l'attaque, et, dans le lointain, le roulement du canon... Dans la lumière dorée

d'une radieuse matinée de dimanche, on aurait dit que les dieux se riaient de la guerre. Mais les visages des hommes étaient aussi sereins que le ciel. C'est un jour semblable à celui-ci que dans notre vieille Nouvelle-Angleterre, nous appelons *Journée des Missions étrangères*; ici, c'est la *Journée des Tuberculeux*. Partout des petites filles, par groupes de deux, vendent des drapeaux, des insignes, et mettent l'argent qu'elles reçoivent dans leurs sacs de quête.

A trois heures, la grande salle de l'hôtel de ville est pleine; un auditoire de six cents personnes est venu pour entendre parler de l'Amérique. Comme refuge contre les aéroplanes, on a, en cas de besoin, ouvert et éclairé les caves ; à chaque moment, nous pouvons être obligés d'y descendre, et cependant je n'ai amais parlé devant une assemblée plus attentive et plus calme. Pour comprendre l'entrain de Nancy il faut l'avoir vu soi-même. Le sourire particulier d'un des Nancéens frappa mes regards; j'appris que c'était un grand professeur, un maître qui avait perdu son fils récemment. Comme je causais avec lui, il me dit avec franchise : « Je ne veux pas être déprimé; je crois que la nature m'a donné un caractère heureux ; si par hasard je me sens pour un moment déprimé, je vais dans une de mes écoles primaires, j'écoute chanter devant moi les petits enfants et je suis remis d'aplomb. » L'esprit dominant en France parlait par la bouche de cet homme.

Les jours qui suivirent, avant que je ne fisse ma première conférence à Besançon, me paraissent à la fois très réels et étrangement irréels. Le lundi, il y eut un déjeuner avec le général Foch et son état-major. La même solennité tempérée par la même bonne humeur ; la même joie anticipée au sujet de l'entrée de l'Amérique en guerre.

Désormais le caractère de notre voyage change : nous passons de ceux qui doivent combattre à mort pour maintenir en vie la justice, à ceux qui combattent la mort pour maintenir le juste en vie. Le médecin inspecteur qui fut alors notre hôte, nous emmena dans les montagnes, et, pendant deux jours, nous vécûmes au milieu des éclairs et des rafales de neige, voyageant en partie dans les traîneaux tirés par un attelage de chiens d'Alsace et conduits par des Cana-

diens français, trouvant quelquefois, au sommet d'une montagne, un groupe d'hommes semblables à des moines du moyen âge, qui entretenaient par leurs propres moyens un hôpital entier, protégé contre le perpétuel bombardement par une série d'inventions ingénieuses dont il vaut mieux ne pas parler. Il nous arriva aussi de visiter de grands camps d'instruction pour les aviateurs; nous rencontrâmes des troupes qui allaient aux tranchées, d'autres qui en revenaient; il eût été difficile de dire lesquelles avaient le plus d'entrain.

C'est sur la route entre Besançon et Dijon, que nous nous arrêtons dans le bureau du maire, où, par hasard, on répartissait l'impôt sur les chiens, les charrettes et les roues de voitures. Les murs, comme d'habitude, étaient couverts d'une collection d'ordonnances : recettes pour ranimer les noyés, traitement contre les morsures de chiens, conseil aux mères d'allaiter elles-mêmes leurs enfants, etc. Dans un coin, entre deux drapeaux fatigués, fixés au mur, était une feuille de papier respectueusement encadrée de noir, contenant les citations d'un des enfants du hameau, tué trois mois auparavant. C'est la simple histoire d'une vie comme il y en a tant. « Le 30 avril 1915, le soldat Raoul X..., cité pour sa bravoure est nommé sergent; 19 juillet 1915, le sergent Raoul X..., cité de nouveau, obtient la croix de guerre; 30 avril 1916, cité de nouveau, promu sous-lieutenant ; 30 novembre 1916, le sous-lieutenant Raoul X..., tué à l'ennemi, reçoit la palme. » Tandis que je lisais, le maire était debout à côté de moi ; je lui dis : « Quelle belle vie, monsieur le maire ! quel homme brave ! le connaissiez-vous ? » Le maire eut un demi-sourire, me regarda dans les yeux, et dit : « C'était mon garçon, mon fils unique, vous avez raison, il était brave. » Il se ressaisit et ajouta : « Il n'avait que vingt ans. » Puis, il retourna à ses taxes sur les chiens. Il avait parlé au nom des innombrables milliers; il avait parlé comme parle la France, sans regret, avec l'orgueil d'avoir eu un fils à donner, avec ce classique sentiment païen, si éternellement humain : « Il n'avait que vingt ans. » On aurait cru entendre de nouveau le sermon de Grégoire le Grand, quand Rome était menacée par ces autres Germains, il y a treize cents ans : « Et les enfants seront conduits à la tombe avant leurs parents. »

Besançon, hors de la portée des canons, mais toujours dans la zone du péril de l'air, était calme et digne, sous la lumière grise de la neige, et dans l'obscurité de la nuit. Un vaste auditoire vint à la tombée de la nuit, dans le vieux couvent où s'est installée l'université. Ils m'écoutèrent avec plaisir évoquer les choses de l'Amérique, prêtant l'oreille avec une attention et une précision digne de Besançon, la ville des chronomètres.

A Dijon, il y avait encore plus de neige. Un autre vieux couvent et un auditoire si nombreux qu'ils sont obligés de rester debout dans les embrasures des fenêtres, ou assis à l'intérieur des portes ouvertes. L'histoire de la pénétration française en Amérique, la plus grande entreprise de mission qu'on ait vue depuis le moyen âge, souleva un enthousiasme extraordinaire, et, quand j'ajoutai : « alors comme aujourd'hui, toute la France priait pour le Canada », les applaudissements éclatèrent et de nouveau l'amour pour l'Angleterre éclaira les visages.

Lyon, le centre de la France, loin de toute frontière, cité prospère, commerçante, qui se prépare à la grande foire de la semaine prochaine. Là, sans doute, il n'y avait pas la guerre, pas d'intérêt pour l'étude de l'aide apportée dans le conflit par l'humanité américaine. Eh bien! si, j'y trouvai un vaste auditoire, et partout un vif intérêt pour toutes les choses de la guerre. Lorsque je parlai de Nancy, ils eurent un regard de regret et d'envie. L'un des auditeurs s'écria : « Ils en ont de la chance, ceux-là ! j'espère au moins qu'ils sont heureux autant qu'ils doivent l'être ! »

A Chambéry, se trouve un vaste établissement de repos pour les soldats évacués des hôpitaux, qui attendent que les autorités décident s'ils seront définitivement réformés ou envoyés de nouveau sur le front. Un comité de dames américaines qui y a travaillé, m'avait demandé de parler aux soldats. Ils étaient deux cents, assis sur de longues banquettes basses, dans la grande salle aux murs blancs : des boiteux, des estropiés, des demi-aveugles. Après le crépuscule était venue la nuit ; quelques becs de gaz donnaient une lumière vacillante. Un chœur de soldats chanta, une jeune fille américaine leur joua délicieusement du violon ; puis je parlai. La demi-

obscurité exagérait encore la pâleur de leurs visages. Tout en parlant je descendis de l'estrade pour venir au milieu d'eux. Aussi loin que je pouvais voir dans la pénombre de la salle, les visages avides se tendaient en avant. Je leur parlai de leurs soldats qui s'étaient battus pour nous, il n'y a pas si longtemps et à qui, grâce à Dieu, nous allions rendre la pareille en combattant pour eux, ou plus exactement, en prenant notre part de ce qu'ils faisaient pour nous en luttant pour la liberté des autres. Alors on eut l'impression qu'il passait en eux quelque chose. Tout à coup, ils se mirent à l'improviste debout pour chanter *la Marseillaise*, la jeune fille américaine prit son violon et les accompagna. La salle où la lumière vacillante révélait, sur les files de visages, l'air misérable que l'on prend à l'hôpital, fut transformée en l'apparition du grand Trône de Lumière autour duquel la foule vêtue de blanc chante éternellement : gloire à Dieu, dans les hauteurs des cieux.

A Grenoble, beaucoup de monde dans le Vieux-Temple; douze cents personnes environ se pressaient à l'intérieur. L'esprit des Oratoriens qui l'avaient bâti autrefois, demeurait présent dans l'ombre, mais c'était un monde nouveau qu'on y glorifiait ce jour-là. Pourtant l'esprit des anciens habitants acceptait ces nouveautés de bonne grâce, et il n'y avait pas besoin de le jeter dehors. Il formait le fond du tableau : on sentait qu'eux aussi, dans leur temps, avaient fait leur devoir, et que toutes choses travaillaient ensemble pour le bien.

De Grenoble à Aix-en-Provence, à travers les montagnes de la Tarentaise, sous la poussée d'une tourmente de neige, ce fut une étrange expérience ! Partout des endroits sacrés. A chaque station quelque chose frappe mes regards: «Embranchement pour Digne », et, tout à coup, me voilà de nouveau vivant la vie de Jean Valjean, et me souvenant que l'archevêque de D..., dans les anciennes éditions des *Misérables* était une abrévation de Digne.

Aix, le vrai Aix, — que l'on offense chaque fois qu'on l'appelle Aix-en-Provence, pour le distinguer de son rival parvenu, Aix-les-Bains, — nous apparut dans toute la gloire d'un jour de précoce printemps. Au lieu de neige, il y avait des fleurs blanches sur les arbres fruitiers. Dans le Cours Mirabeau, des

ménagères résolvaient le problème du chauffage en tirant des fontaines publiques de l'eau chaude, de l'eau chauffée par le perpétuel calorifère de notre planète. Aix est une cité pleine de rêve et de vieux monde, avec ses anciens palais bien entretenus et de bonne mine. Mais la guerre était là comme partout ailleurs. Les rues étaient pleines d'Algériens habillés en soldats, mais on voyait bien que ce n'étaient pas de vrais soldats. C'étaient des fermiers algériens amenés par milliers pour cultiver les terres du sud de la France, vêtus d'uniformes de rebut, en particulier des pantalons rouges de l'ancien régime. Mais il y avait aussi de vrais soldats ; et à travers la paix somnolente du midi, passa bruyamment un train de cent camions. Dans la poussière dorée, on apercevait les cordonniers et les épiciers debout hors de leurs boutiques, guettant le passage du train qui leur remettait en mémoire quelque chose qu'ils avaient momentanément oublié.

Le doyen de la Faculté, qui me présenta, rendit la guerre encore plus présente en lisant un choix de lettres écrites par des étudiants sur le front. C'était presque comme une réunion d'anciens à l'une de nos universités. Dans le libre développement de chaque personnalité, dans la cordialité des rapports entre étudiants et doyen, on sentait une fois de plus la parenté spirituelle de la France et de l'Amérique.

Marseille, depuis le commencement de la guerre, est liée au nom de lord Kitchener, parce qu'il a loué les docks pour trois ans, alors que tout le monde pensait que la guerre serait terminée pour Noël. Si Rouen est la guerre anglaise, Nancy et Reims, la guerre française, Marseille est la guerre mondiale. La fière cité qui a dit de sa promenade favorite, la Cannebière : « Si Paris avait une Cannebière, ce serait un petit Marseille », a vraiment raison d'être fière d'elle-même. Depuis le commencement de la guerre, plus de quatre millions de soldats ont passé par ses portes, et il en passe toujours. Montez au dernier étage de la maison, et regardez en bas : la Cannebière est comme une large buse de moulin qui roule les couvre-chefs de toutes les armées du monde. Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel dansent sous le soleil du midi. Français, depuis les étoiles du général jusqu'au bonnet de police et à l'acier gris du casque en soupière ; Anglais, armée de terre en kaki,

de mer, en blanc ; Belges, Italiens, Serbes, Russes, les Japonais raffinés, et les êtres étranges de la terre : Indiens avec leurs turbans (Sikhs et autres plus bizarres encore); Annamites, Formosiens, Cochinchinois, et les Africains de tous les degrés de noir, du noir au noir-noir, et au noir le plus noir, depuis les Tunisiens et les Algériens, en passant par les Arabes du désert et les Sénégalais, jusqu'aux Ethiopiens où l'on retrouve l'aspect d'un poêle bien noirci, mais mat.

C'était un dimanche après-midi ; je suivis la foule et me trouvai au musée, dans la galerie de peinture. Je n'ai aucun souvenir des tableaux pendus aux murs, mais je ne pourrai jamais oublier le tableau de ceux qui les considéraient. A vouloir sonder la pensée de ces visiteurs, on sentait un inexprimable mystère. On aurait dit que les tableaux eux-mêmes sentaient la sévérité de l'examen, perdaient cet air satisfait qui, avant la guerre, était si caractéristique de l'Académie de Londres et du Salon de Paris ; de leur côté, ils faisaient un effort proportionné à celui de ces Asiatiques et de ces Africains.

Pour l'ethnographe, les salles publiques du grand journal local ont presque le même intérêt que le musée de peinture. Imaginez une grande salle pleine de centaines de personnes entrant, lisant, sortant, le tout dans le plus complet silence ; les yeux s'éclairent, des mains se serrent, de temps en temps, mais pas un mot n'est prononcé. Ce jour-là arriva la saisissante nouvelle que la Chine avait rompu avec l'Allemagne. Trois Chinois étaient en face de moi, ils clignèrent un peu leurs yeux à peine fendus et sortirent. Je les suivis; une fois dehors, ils laissèrent éclater leur joie en d'étranges et sourds gloussements.

Après ma conférence, j'eus une chance bien précieuse pour un historien : un vieillard me fit part de ses impressions au moment où s'ouvrit la guerre. Il me prit par le bras et marcha près de moi dans le crépuscule. « Monsieur, me dit-il, vous ne pouvez pas comprendre ce que c'est, pour nous autres Français, que de voir votre pays sur le point d'entrer en guerre à côté de nous ; je n'oublierai jamais ce 1er août, où nous, Français, fûmes obligés de prendre les armes parce que nous étions attaqués, et où nous n'avions, au monde,

d'autre appui que les Russes. Nous ne pouvions pas compter sur l'Angleterre ; nous nous attendions à ce que l'Italie marchât contre nous : comment imaginer qu'un jour viendrait où l'Amérique ferait cause commune avec nous? »

Voilà comment, jour après jour, ils construisent leur cathédrale ; ils la construisent dans la même plénitude de joie spirituelle qu'il y a bien longtemps, François, celui d'Assise, avait restauré Saint-Damien.

On demanda un jour, à quelqu'un qui revenait de Berlin à Paris, quelle était la plus grande différence entre les deux capitales, il répondit aussitôt : « Le sourire de Paris, car il y a deux ans que l'on n'a pas vu un sourire à Berlin. » Malgré tout, les Français restent toujours Français : ils n'ont rien perdu d'eux-mêmes, si ce n'est au sens où il est écrit que « qui perd son âme la retrouve ».

J.-B. CARTER

LA PROPAGANDE ALLEMANDE

EN

SUISSE FRANÇAISE[1]

II

LES PROCÉDÉS

Et maintenant, quel est le mécanisme de cette propagande? Comment les Allemands s'y prennent-ils pour faire lire leur « littérature », et pour la faire lire avec profit? Comment présentent-ils, comment habillent-ils ces arguments dont nous connaissons les principaux, afin de leur donner ce je ne sais quoi qui convainc le lecteur même réfractaire ?

***

Afin d'obtenir de leur propagande le meilleur rendement, les Allemands cherchent d'abord à atteindre le plus de gens possible en Suisse romande, à leur faire lire le plus possible de livres « bien pensants » et à donner à cette pression morale le plus de continuité possible. Ceci nous explique pourquoi la

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mars 1918.

direction de la propagande impériale semble avoir orienté son effort vers la *quantité* de « bonne lecture » à fournir plutôt que vers la *qualité* de cette lecture. L'Allemand croit à la vertu du nombre.

Atteindre le plus de gens possible, cela paraît bien être le moyen préféré auquel il est fait recours pour la défensive-offensive intellectuelle. Ce moyen, comme il arrive souvent, n'a pas tardé à devenir une fin. On a recueilli dans les annuaires du téléphone et dans les listes d'habitants toutes les adresses de personnes pouvant être converties ou pouvant convertir à leur tour autrui. Les cafés ont reçu les premiers cette pâture gratuite, qui comprend aussi bien des organes de la grande presse allemande — *Frankfurter Zeitung*, *Berliner Tageblatt*, etc. — que de la presse spécialement rédigée et imprimée à l'usage des neutres. Les habitués vont prendre en main les journaux, albums ou brochures qui traînent sur les tables; ils regarderont ces illustrations d'un œil amusé ou distrait, mais peut-être remporteront chez eux l'ombre d'un doute, le grain de blé qui fructifiera.

Les médecins sont l'objet d'attentions suivies, car ils ont des salles d'attente où les patients se morfondent : il y a tout à parier que des publications de propagande, surtout si elles sont bien illustrées, voisineront innocemment sur la table ou le guéridon avec *la Suisse pittoresque* ou *la Semaine littéraire*, ces honnêtes hebdomadaires foncièrement suisses auxquels presque toutes les familles de la bourgeoisie sont abonnées.

Les magistrats et les avocats, les professeurs et les instituteurs, les pasteurs et les banquiers, les journalistes, tous les personnages politiques, toute l'élite intellectuelle, les commerçants, et jusqu'au paysan dans son village, reçoivent aussi de nombreux spécimens de propagande en français, le plus souvent des périodiques illustrés contenant des informations politiques et militaires. Depuis quelques mois, les milieux ouvriers et syndicalistes du Locle et de la Chaux-de-Fonds sont, eux aussi, systématiquement travaillés par le service de propagande allemande qui leur envoie notamment, par milliers d'exemplaires la traduction du discours plein d'onction démocratique et réformatrice prononcé par le socialdémocrate majoritaire David, à Stockholm, en juin 1917.

Les bibliothèques publiques, les cercles de lecture, les établissements d'enseignement reçoivent des publications plus variées, plus nombreuses, plus dispendieuses aussi, et généralement plus savantes. Au lieu que les simples particuliers, sauf exception, ne reçoivent guère que des textes français, les bibliothèques reçoivent la même revue mensuelle, le même opuscule, dans les trois langues de la Confédération (allemand, français, italien) et souvent aussi en anglais, en arabe, en turc, en bulgare, en russe, en danois, en portugais. Les Allemands savent que les universités suisses, et tout particulièrement celles de Lausanne et de Genève, sont fréquentées au moins par autant d'étrangers slaves, balkaniques et orientaux que de Suisses.

Le fort tirage de ces publications n'a d'égal que leur variété. Entre les gros ouvrages d'érudition en plusieurs tomes au prix marqué de 16 marks[1], mais distribués gratuitement, et les lettres ouvertes sur feuille volante adressées à quelque premier ministre de l'Entente[2], il vient s'insérer toute une série de livres, d'écrits et d'opuscules, de brochures, de plaquettes, d'organes mensuels, bimensuels, hebdomadaires, bihebdomadaires, quotidiens, publiés soit en Suisse, soit en Allemagne, soit on ne sait où. Tous les formats sont représentés, toutes les teintes de couverture, tous les procédés d'impression.

La gent allemande est tenace. Nulle part peut-être sa ténacité — indépendamment de tout résultat efficace — ne s'est manifestée aussi puissamment que dans cette lutte pour l'annexion des esprits. La goutte d'eau qui tombe toutes les minutes au même endroit finit par creuser la roche la plus dure. De même, si tel pasteur romand, entêté de francophilie, continue à se montrer réfractaire à la conception allemande des choses en général et de la paix en particulier alors qu'il n'a reçu au total que deux mille pages de la bonne parole, peut-être est-ce la deux mille unième page qui com-

1. Müller-Meiningen, *Der Weltkrieg und der « Zusammenbruch des Völkerrechts. »* Verlag von Georg Reimer. L'ouvrage comprend deux volumes, l'un de VIII-552 pages, le second de 473 pages.

2. Par exemple, *An open letter* addressed to Mr Asquith by Mohamed Fahmy, president of the permanent Committee of the Young Egyptians in Europe, Geneva, sept. 14th 1915.

mencera à l'ébranler dans ses convictions et la deux mille cinq centième qui le convertira définitivement !

Et voilà sans doute pourquoi quiconque a été entrepris par les docteurs en propagande d'outre-Rhin n'est pas lâché de sitôt. Mois par mois, il reçoit avec une implacable régularité son *Journal de la Guerre*, son *Album de la Gran e Guerre*[1], semaine par semaine, sa *Nation*, son *Courrier de la Guerre*[2]. Et afin de l'engager à thésauriser toute cette littérature, à la relire, à s'y reporter en cas de doute, on lui envoie, tous les six mois, en général, une double feuille de garde avec le numéro du tome et de la série et une excellente table des matières. Ainsi l'on fait appel à son sens de collectionneur, le sixième sens — affirment les philatélistes —; puis on lui suggère qu'il est abonné à une revue d'histoire des plus sérieuses, vouée à de grandes destinées.

***

Un autre caractère de tout ce fatras pseudo-historique est son extrême affectation d'équité et d'impartialité. Les Allemands se sont rendu compte de bonne heure que s'ils se présentaient en personne au lecteur suisse français, dans leur livrée *feldgrau*, ils l'effaroucheraient tant, qu'ils courraient grand risque de n'être jamais lus. Or, il s'agissait de se faire lire, et à tout prix, donc de se draper dans un manteau d'impartialité, fallût-il même recourir à des artifices ou à des supercheries.

Le premier principe adopté dans un grand nombre de cas a été de conserver l'anonymat. Ont seuls accès auprès du public suisse les chanceliers d'empire, dont les discours constituent comme la menue monnaie de la propagande, et un certain nombre d'auteurs allemands déjà connus à l'étranger, ou offrant des garanties sérieuses d'honorabilité et de modération : des députés au Reichstag comme un Müller-

1. Verlag von Georg Stilke, Berlin. Les légendes sont rédigées en cinq langues (allemand, espagnol, français, portugais, anglais).

2. Paul Herm. Frey, éditeur, Zurich, Rämistrasse, 5.

Meiningen ou un Naumann, des professeurs possédant bien le français comme un docteur E. Krebs, de l'université de Fribourg-en-Brisgau. Certains de ces écrits frappent par leur discrétion et leur habileté. C'est notamment le cas des deux conférences que Friedrich Naumann a faites à Christiania les 3 et 5 février 1917, sous les titres de *Die Deutsche Sache* (*la Cause allemande*) et *Die Deutsche Seele* (*l'Ame allemande*). Afin que le bénéfice de ces deux conférences ne fût pas perdu pour la Suisse romande, qui ne tolère pas les conférenciers allemands en chair et en os, on les a fait imprimer par les soins de Georg Reimer à Berlin et abondamment distribuer dans les différents cantons helvétiques.

Si une Allemande connait particulièrement bien la France pour y avoir vécu presque toute sa vie et parle le français à peu de chose près comme une Française, on stimule son ambition littéraire et on l'enrôle dans la grande armée des détracteurs de la France. Ainsi naquit le livre étonnamment bien écrit de madame A. Lien : *Culture française, légende ou réalité* [1] ? Naturellement cette dame incline pour la première des deux hypothèses, mais elle reconnaît la supériorité d'une élite infime de Français, afin de pouvoir déprécier avec d'autant plus de sévérité la culture française dans son ensemble. Méfions-nous des Allemands qui nous décochent quelque éloge au passage : ils méditent un mauvais coup.

Sont également signés les nombreux et terrifiants récits de captivité en France ou en Algérie rédigés par des évadés ou des échangés. Ces romans d'aventures et d'horreurs sont principalement destinés à la clientèle d'Allemagne, mais on entend en faire aussi profiter les Suisses, trop peu émus du sort des pauvres Allemands tombés aux mains de la France.

Quant aux écrits anonymes, on a pris grand soin de leur donner autant que possible la forme de recueils d'actes diplomatiques, de procès-verbaux d'atrocités, d'échanges de correspondances officielles, de fac-similés de lettres ou circulaires confidentielles, toutes compilations qui gagnent presque à se passer de nom d'auteur, puisqu'on en peut dire : « Voyez :

1. Éditions de l'Indépendance helvétique, Genève, 1916.

pas besoin de commentaires, les documents parlent par eux-mêmes ! » Les explications et les annotations ne sont de rigueur que lorsque les documents sont trop ardus ou trop compromettants. C'est ainsi que la réponse de la Serbie à l'ultimatum autrichien n'est jamais publiée sans les gloses officielles dont la diplomatie autrichienne l'a entremêlée dès juillet 1914. Ces interprétations sont-elles signées? On esquive par avance le procès de tendance dont on se sent menacé, en se retranchant derrière le « souci de la vérité historique, de la plus stricte objectivité ». Voici par exemple la réclame dont est l'objet la *Bataille des Diplomates* ou les *Documents capitaux des gouvernements belligérants, classés..., analysés et commentés par Max Beer* [1] :

Le vaste tableau de la bataille des diplomates que brosse M. Beer est accompagné de tout une partie explicative qui pourrait constituer à elle seule *un document important*. Dans une introduction d'une cinquantaine de pages, nous trouvons *une analyse approfondie* des sept livres diplomatiques ; des notes marginales résument le sens et le contenu de chaque document ; des notes au bas des documents établissent le lien entre les diverses pièces diplomatiques et les soumettent à *un examen critique* ; dans la conclusion, enfin, qui est *un exposé très serré* d'une vingtaine de pages, l'auteur résume les résultats auxquels l'a conduit l'étude des sept recueils, et il tâche d'établir les responsabilités des différents gouvernements. Disons-le d'emblée, les critiques du docteur Beer et les conclusions auxquelles il aboutit ne sont pas favorables à la thèse des gouvernements de l'Entente.

Tous ces brevets de véracité et d'impartialité que se décernent les Allemands n'en ont cependant imposé à personne, et toutes les précautions minutieuses prises pour dissimuler le caractère officieux ou officiel de chaque nouveau plaidoyer *pro domo* se révélèrent bientôt tout à fait vaines. Et voilà pourquoi, en vertu du vieux principe que le pavillon couvre la marchandise, les agents de propagande reçurent un jour de Berlin le mot d'ordre : Tout sous le pavillon neutre, ou mieux encore, sous le pavillon ennemi !

Le pavillon neutre a dès lors été arboré à tout propos.

S'agit-il d'attester que les Français sont les dupes des

1. Ferd. Wyss, Berne, 1916.

Anglais? Un « neutre » le crie sur les toits [1]. La nécessité s'impose-t-elle de montrer aux Suisses romands, ces mauvais Helvètes, *Où est le vrai péril* [2]? Un bon confédéré, Jacques Kohler, se charge de leur exposer qu'il réside tout entier dans les sympathies françaises de la population romande. Et Jacques Kohler d'attester l'authenticité de son sang vaudois : qui douterait de ses sympathies pour la France? Il proteste du patriotisme vaudois de son éditeur (que chaque Suisse sait être à la solde de l'ambassade d'Allemagne) en recommandant au dos de sa brochure les lectures les plus inoffensives et les plus idylliques :

E. Lugrin, *Locutions vaudoises*. Élégant petit volume in-12 : 1 fr. 25.

Ch. Clément, *Paysans vaudois*. Album de 28 planches originales au roseau, avec avant-propos de l'auteur : 3 fr. 50.

Jules Monod, *le Canton de Vaud pittoresque*.
Grand guide illustré. 150 illustrations. Plans et carte : 2 fr. 50.

Le camouflage est complété par les renseignements suivants, imprimés en italiques au verso de la page de garde :

Imprimé sur machines Marinoni, de Paris.
Caractères des Fonderies G. Peignot et fils, de Paris.
et Dutreix et Cie, de Limoges.
Encres Lefranc et Cie, de Paris.

Veut-on prouver que l'encombrant auteur de *J'accuse* est un *Schwatzkopf* et un imposteur? On le fait dire par un honnête médecin d'Amsterdam, E. van Dieren [3].

Se propose-t-on d'incriminer les agissements anglais en Perse? On fait rédiger l'acte d'accusation par « un patriote persan » et on le traduit en allemand [4].

Désire-t-on établir que la neutralité suisse et la neutralité belge avant la guerre ont été l'une à l'autre comme le jour à

1. *Vérités historiques*, France et Angleterre, par un neutre, 1916. Éditeur inconnu.

2. Librairie nouvelle, Lausanne, 1917.

3. *Gedanken eines Holländers über den Weltkrieg*, aus dem Holländischen übersetzt von Dr F. Leviticus, Concordia Deutsche Verlagsanstalt, Berlin, 1916.

4. *Persien und der europäische Krieg*, Karl Curtius, 1915.

la nuit et que les Belges ont eu de tout temps « une conception particulière de la neutralité » qui consiste à la fouler allègrement aux pieds? On en appelle à un fougueux Zurichois, Eduard Blocher, pangermaniste de profession et pasteur d'occasion, mais Suisse quand même [1].

Y va-t-il de l'honneur de l'armée allemande, accusée de maltraiter ses prisonniers? Le pasteur Correvon, présenté comme Suisse bien qu'il se soit fait naturaliser allemand, délivre à ses nouveaux compatriotes un long certificat plusieurs fois répété de douceur et de mansuétude [2].

Quand un neutre ne suffit pas pour prouver une vérité qui intéresse l'Allemagne, on en recrute deux. C'est ce qui a été fait à la fin de 1917 pour attester une fois encore les droits historiques, ethnographiques et autres de l'Allemagne sur l'Alsace-Lorraine : on s'est avisé de publier presque simultanément, en deux coins de la Suisse, à Bâle et à Zurich, deux brochures différentes intitulées l'une *Elsass-Lothringen unter Deutscher Herrschaft, von einem Schweizer* (*l'Alsace-Lorraine sous la domination allemande*, par un Suisse) [3], l'autre *Neutrale in Elsass-Lothringen, von Johannes Jegerlehner* (*Impressions de neutres en Alsace-Lorraine*, par Johannes Jegerlehner) [4]. Les conclusions de ces deux opuscules se marient harmonieusement. Et pour rendre cette concordance plus frappante, on s'est mis en devoir, toujours vers le même temps, de réquisitionner le témoignage d'un personnage dont le nom au moins sonnât alsacien : Raoul Stöcklin. Nouvelle et surprenante coïncidence : la brochure de ce dernier, *Elsass-Lothringen, Deutsch oder Französisch ?* (*l'Alsace-Lorraine est-elle allemande ou française ?*) [5], publiée à mi-chemin entre Bâle et Zurich, c'est-à-dire à Berne, corrobore entièrement les deux précédentes.

Cette nouvelle méthode de démonstration, la démonstration par la simultanéité et la convergence de témoignages en appa-

1. *Belgische Neutralität und Schweizerische Neutralität*, Zurich, 1915, Verlag der « Stimmen im Sturm ».
2. *Les prisonniers de guerre en Allemagne. Impressions d'un aumônier.*
3. Ernst Finckh, Bâle, 1917.
4. Orell Füssli, Zurich, 1917.
5. Ferd. Wyss, Berne, 1917.

rence divers, ne fait-elle pas crédit à l'ingéniosité de son inventeur?

Le factum de Johannes Jegerlehner est le type même du récit, tendancieux par définition, que tout neutre, gracieusement invité à parcourir telle partie de l'Allemagne ou des pays occupés par elle, croit devoir à la complaisance de ses hôtes. Si peu de ces privilégiés ont failli au devoir de retracer leurs impressions de voyage, qu'il est permis de se demander si la promesse formelle du récit de la visite n'est pas la condition *sine qua non* de la visite !

Rien de plus naïf ni de plus suspect que ces réflexions de Jegerlehner, qui, avec quelques autres « neutres », a pu pénétrer, moyennant l'escorte de plusieurs officiers prussiens, de l'autre côté de la triple enceinte qui isole l'Alsace et la Lorraine, « archi-allemandes », du reste du monde. Il est *a priori* évident que si Jegerlehner eût été neutre si farouche qu'on le représente, « on » se serait bien gardé de lui ouvrir les portes de cette enceinte. Le récit laisse souvent deviner et parfois apercevoir le soin avec lequel on a choisi les sites, les villages et les choses propres à l'édification de neutres à catéchiser. L'ingénue crédulité ou la mauvaise foi systématique de l'auteur ne saurait être mieux caractérisée que par certain dialogue dont Ribeauvillé fut le théâtre, un vieux villageois alsacien le héros, et M. le professeur Johannes Jegerlehner le conteur :

Jegerlehner (en français) : *Avez-vous un fils à la frontière ?*
Le villageois (en allemand) : *Ich verstehe ganz gut französisch, aber in Rappoltsweiler sprechen wir deutsch.* (*Je comprends très bien le français, mais à Ribeauvillé nous parlons allemand.*)

Et Jegerlehner invoque cette réponse comme une preuve du loyalisme de la population, sans se douter que la seule présence des brillants officiers d'escorte et le seul souvenir de tel voisin condamné la veille ou l'avant-veille à trois semaines d'« Hôtel de France » pour un simple « bonjour » suffisaient et au delà à expliquer la réponse réservée du brave et malin paysan !

Mais cette maladroite déduction n'est rien, comparée aux

étourderies, aux inventions et aux mensonges dont fourmille le livre d'une journaliste américaine, encore « neutre » au moment où elle écrivait ses impressions : Ray Beveridge.

C'est une rare jouissance pour un Français que de lire, sans en sauter une seule, les deux cent soixante-douze pages de ce chef-d'œuvre, *Meine lieben Barbaren* (*Mes chers Barbares*) [1]. Tout dans ce recueil de notes de voyages et d'interviews traduits de l'anglais est sot, nul, tout y est « camelote ». L'imprimeur d'abord, J. S. Preuss (pourtant « imprimeur de la Cour royale ») et l'éditeur, Georg Stilke (pourtant « libraire de Son Altesse Royale et Impériale le Kronprinz »), se sont comme donné le mot pour présenter le livre le plus mal possible. Quant aux traducteurs, ne parlons pas de la qualité de leur allemand : un *Unterprimaner* rougirait d'écrire sa langue aussi mal. Ne nous occupons que de l'auteur. Son ignorance insondable n'a d'égale que son incroyable vanité. Voici un exemple de la première :

Stoic, der Philosoph, war lahm (*Stoïque, le philosophe, était boiteux* [2]).

Mettons les points sur les I, car le lecteur pourrait ne pas comprendre : Ray Beveridge croit qu'il fut jadis un philosophe du nom de Stoïque !

Et voici un spécimen de la seconde :

Nous trouvâmes à notre arrivée une invitation du gouverneur général von Bissing à nous rendre à Trois-Fontaines le vendredi suivant. C'était là le plus grand honneur qui pût être fait à qui que ce soit. Songez donc ! Son Excellence et la baronne invitaient une étrangère à souper chez eux ! Un frisson de joie me passa dans le dos rien qu'à penser à la chance inespérée qui m'arrivait [3]!

Tout cela est déjà fort ridicule. Voici qui l'est davantage : la première page du livre est une planche hors texte qui offre aux regards charmés du lecteur suisse la photographie d'une fort jolie *jeune* femme en grande toilette de ville. La jolie jeune femme est naturellement Ray Beveridge. Cette impres-

1. Georg Stilke, Berlin, 1917.
2. P. 218.
3. P. 152.

sion de jeunesse est encore renforcée par l'épithète de « *Amerikanische girl* » que s'octroie volontiers l'auteur au cours de ses récits. On devient plus songeur lorsque plusieurs indiscrétions de Ray nous apprennent qu'elle fut déjà reporter lors de la guerre sud-africaine, qui éclata, s'il nous souvient bien, il y a presque vingt ans, et l'on se demande involontairement : la photographie a-t-elle été prise pendant la guerre mondiale ou pendant la guerre sud-africaine? Dans l'incertitude, nous aurions répondu : entre l'une et l'autre, si le hasard n'avait voulu que nous ne fussions enfermé au camp d'officiers prisonniers de Heidelberg lorsque Ray Beveridge le visita, le dimanche matin 27 août 1916. Comme elle est la seule apparition féminine que nous ayons vue au camp de Heidelberg, nous nous souvenons parfaitement de son visage et de la désillusion amère qu'il provoqua parmi les officiers français, anglais et russes accourus à l'envi sur le passage de la visiteuse. Aussi n'hésitons-nous pas à déclarer : il nous *semble* que la photographie en litige date *plutôt* d'avant la guerre anglo-boër ! D'où il appert que l'image placée en tête du livre est un faux, car elle est destinée à allécher le lecteur, à lui faire croire qu'il lit la prose d'une jeune et jolie femme, alors que la vérité objecte : Ray Beveridge n'était en 1916 ni jeune ni jolie.

Miss Beveridge raconte aux pages 92 et suivantes de son livre la visite qu'elle fit au camp d'officiers de Heidelberg [1]. Tout ce qu'elle en dit, ou à peu près, est faux, soit qu'elle ait mal vu, soit que le commandant du camp, le colonel von Oertzen, lui ait raconté des fantaisies.

L'enclos de fils de fer barbelés lui paraît « immense ». La vérité est qu'il mesurait au plus 200 mètres de long sur 100 de large.

Elle a vu des officiers jouer au football ; or, personne d'entre nous n'avait de ballon, et d'ailleurs l'espace eût manqué pour y jouer.

Elle prétend que nous avions une ordonnance pour quatre officiers ; en réalité, c'était une ordonnance par trois chambres, c'est-à-dire en moyenne par vingt officiers.

1. L'auteur de ces lignes le connaît assez bien pour y avoir été enfermé du 19 juillet au 21 septembre 1916. La visite de miss Beveridge est du 27 août 1916.

Elle affirme que nous pouvions, sur parole d'honneur, visiter les musées de la ville et aller partout : cela est aussi inexact.

Elle assure que nous pouvions nous abonner à tous les journaux et à toutes les revues allemandes : or, nul n'a jamais été autorisé à recevoir le *Vorwärts* ni aucun autre journal socialiste.

Elle admire la salle de lecture du camp, mais ignore vraisemblablement que les meubles en jonc tressé dont elle était garnie ce mémorable dimanche d'août 1916, y avaient été apportés la veille, à la nuit tombante, en tapinois, de peur des quolibets.

Miss Beveridge a aussi visité l'hôpital des frères de la Miséricorde (*Lazarett der Barmherzigen Brüder*), à Coblence, et fait le récit de sa visite aux pages 30 et suivantes de son livre. Le hasard veut que nous ayons séjourné à cet hôpital du 21 janvier au 10 juin 1915. Cette circonstance fortuite nous permettrait de corriger bien des inexactitudes dont la *girl* américaine s'est rendue coupable. Mais nous faisons grâce au lecteur de ces rectifications fastidieuses, pour conclure en toute connaissance de cause : les récits et témoignages de neutres que les Allemands utilisent pour leur propagande à l'étranger sont dénués de toute valeur. Ces neutres ne voient que ce que l'autorité militaire allemande veut bien leur laisser voir, et ce peu, ils le voient généralement mal.

C'est ce qu'ont senti les Suisses français, qu'on ne prend point sans vert. Aussi la marque de fabrique « *par un neutre* » a-t-elle été lue sans exception « *par un Allemand* » chaque fois qu'il y a eu doute. On a certes concédé qu'il existe des neutres germanophiles, en plus grand nombre même que nous autres Français ne l'admettons habituellement, mais on a encore moins goûté ces neutres que d'authentiques Allemands fièrement et franchement drapés dans leur germanisme ou même dans leur pangermanisme. On leur a jeté à la face : « Vous êtes plus Prussiens que le roi de Prusse ». Et les gamins de Lausanne, ces amis convaincus de l'entente, quand ils se chamaillent entre eux et fouillent dans leur répertoire pour en extraire la plus formidable injure, s'apostrophent : « Sale neutre », ou, ce qui est plus outrageant encore, « Espèce de *neutral* ! »

***

Les Allemands ont toutes les audaces. Voyant qu'on ne les lisait pas quand ils signaient eux-mêmes leurs quatre-vingt-quinze thèses, qu'on ne les lisait guère davantage quand ils signaient « un neutre », ils se sont avisés de ce stratagème : faire dire par des citoyens de l'Entente tout le mal qu'eux Allemands ils brûlent d'en dire. Cette variété particulière de propagande, se classerait assez bien sous la rubrique :

« Les ennemis de l'Allemagne peints par eux-mêmes. »

Les Allemands appliquent cette méthode avec une prédilection toute spéciale dans leurs attaques contre l'Angleterre. Tel livre, *British rule in India, condemned by the British themselves*, n'est, et ne fait profession d'être qu'une mosaïque de citations d'auteurs ou d'historiens anglais qui ont critiqué les procédés de gouvernement de l'Angleterre aux Indes. Or les Anglais sont « *best critics of themselves* », et leur histoire prouve qu'ils ont rarement épargné leurs gouvernants, bien mieux, que les gouvernants eux-mêmes ont rarement craint de vitupérer leur propre gouvernement. Aussi le recueil de ces multiples citations tirées pêle-mêle des œuvres, lettres ou discours d'un Macaulay, d'un lord Hastings, d'un J. S. Mill, d'un marquis de Salisbury, d'un H. M. Hyndman, d'un J. Keir Hardie est-il en effet un réquisitoire terrible contre la domination anglaise aux Indes. En apparence seulement. Car il est trop évident que d'autres citations, choisies dans un autre esprit, eussent facilement transformé l'enfer hindou en un eldorado. D'ailleurs le poison contient lui-même son contre-poison. Le lecteur de la compilation, s'il en est un, ne manque en effet pas de conclure : Puisque tant d'Anglais ont eu le courage de confesser leurs propres fautes, il y a bon espoir qu'ils se sont corrigés ou qu'ils se corrigeront.

C'est encore le même procédé qui est appliqué, fort sottement il est vrai, dans une plaquette de douze pages, sans date, imprimée chez Alfred Unger à Berlin, et intitulée *le Portrait de Dorian Gray*. La couverture est ornée d'une gravure représentant le héros d'Oscar Wilde étendu mort devant

son portrait, et reproduit en légende ces quelques lignes du romancier anglais :

Un homme mort était étendu par terre, en habit, un couteau fiché dans le cœur. Il était flétri, ridé et laid de visage. Ils ne reconnurent son identité qu'en examinant ses bagues.

Le texte proprement dit commence à la page 3 par ces mots :

Les trois dernières phrases du *Portrait de Dorian Gray*, d'Oscar Wilde, qui servent de légende au frontispice de cet opuscule ne montrent-elles pas — tout le roman ne montre-t-il pas, — le destin de l'Angleterre? Oscar Wilde n'a-t-il pas écrit une prophétie en écrivant *Dorian Gray* ? L'histoire ne s'est-elle pas permis une lourde plaisanterie en créant cette homonymie : Grey et Gray? Dorian Gray, type de viveur anglais au siècle dernier, Edward Grey, type de la caste dirigeante dans l'Angleterre d'aujourd'hui !

Puis ce sont, sans aucune transition, une série de citations tirées de R. Kipling, de A. G. Gardiner, de Sir J. Seeley, du *Daily News*, etc., qui toutes sont censées contenir des « vérités » sur l'Angleterre et ses crimes historiques : traite des nègres avant l'abolition de l'esclavage, bombardement de Copenhague en 1808, etc. On ne saurait rêver lecture plus bouffonne. A supposer que l'opuscule fût lu, il n'obtiendrait qu'un succès d'hilarité. Cette propagande propage si souvent le rire qu'un échantillon s'imposait.

Vis-à-vis de la France, la propagande impériale a procédé d'une façon assez analogue, mais elle s'est montrée à la fois plus ambitieuse et plus imprudente. Le raisonnement dont elle s'est inspirée est à peu près le suivant : « On ne lit guère en Suisse romande que les écrits des Français ou des Suisses ouvertement ententophiles. Achetons donc quelques publicistes français et opposons aux Allemands renégats, tels que Hermann Fernau et l'auteur de *J'accuse*, un Français renégat qui admoneste au lieu de nous ses compatriotes égarés dans la voie du mensonge. »

Nous devons à ce raisonnement *la Vérité*, volume grand in-8° de 140 pages, publié par Ferd. Wyss en 1916. L'auteur se proclame Français, ne parle que de « mes infortunés com-

patriotes », « notre patrie follement surmenée », « notre grand premier emprunt » et signe en dernière page :

JOSEPH BERTOURIEUX

Paris, octobre 1915, *janvier* 1916 *(Texte revisé en mai* 1916*).*

C'est là tout ce que le livre a de français. La thèse, c'est la thèse allemande dans tout son simplisme de mauvais aloi, la thèse selon laquelle le pangermanisme n'a jamais existé que dans les rêveries de diplomates français et anglais, cette thèse en grande partie étayée sur les rapports belges providentiellement découverts à Bruxelles et qui conclut : « Pauvres Français, on vous trompe, faites la paix ! »

On est tenté de croire, à première vue, que ce Joseph Bertourieux est un mythe et que le véritable auteur de ces élucubrations est un Allemand, un Allemand qui saurait fort mal le français, car l'œuvre est écrite dans un jargon qui ne rappelle que de loin le français de France. Cette conviction fut en son temps partagée par presque toute la presse romande. Si Bertourieux est un Français, comment admettre qu'il ignore les règles élémentaires de l'orthographe française? Que l'on n'aille pas prétendre que ce soient fautes d'impression. Un livre qui a atteint sa cinquième édition a été forcément purifié de coquilles qu'il pouvait contenir. Toutes ces fautes sont bel et bien fautes d'ignorance : comme villipender (p. 6) ; vers la fin du 3e empire (p. 9, pour : « second empire ») ; occurence (p. 9 et 86) ; elle satisfairait nos vieux griefs (p. 30) ; *qui fecit, qui prodest* (p. 37. L'auteur estropie la formule connue : *is fecit cui prodest)* ; Foreing office (p. 47 et 51) ; Cromwel (p. 75) ; le général Baillard (p. 77, pour : Bailloud) ; puissai-je avoir démasqué (p. 82) ; puissai-je me tromper (p. 128) ; le périlleux embarras où les eut mit une violation (p. 83) ; complétude (p. 92, 115, 139) ; soit-disant (p. 98) ; homogénité (p. 100) ; la Russie dont les défauts se doublent de certaines qualités de noblesse (p. 106) ; être remboursés en un siècle (p. 114, pour : dans un siècle seulement) ; certains ports offrent le plus navrant exemple de perdition par encombrement désordonné (p. 119) ; le port de Falsmouth (p. 139. L'auteur veut dire Falmouth) ; etc., etc. Et que dire des impropriétés, des non-sens, des

subjonctifs scandaleux, des accents circonflexes cent fois omis, des juxtapositions de mots saugrenues? Il faudrait au moins une quinzaine de pages pour dresser une liste tant soit peu complète de ces innombrables fautes de français.

Mais il serait superflu d'épiloguer. On sait maintenant que Bertourieux a existé. C'était un certain Français du Midi, de son vrai nom Jacques de Bonal, royaliste impénitent, qui écrivit jadis, paraît-il, dans *le Soleil*. D'aucuns ont vu ce boiteux halluciné et sans le sou déambuler sous les arcades de la capitale fédérale. Il chercha à se mettre en relations avec l'ambassadeur d'Allemagne, M. von Romberg, qui ne tarda pas à s'apercevoir du néant de son instruction et du mal qu'il pourrait faire à la cause allemande en mettant au service de celle-ci son ignorance sans bornes et la folle obsession de sa haine contre la démocratie française. Jacques de Bonal avait besoin d'argent. Il ne se laissa pas rebuter et alla frapper à la porte du ministre de Bavière à Berne, M. von Böhmer. Ce dernier, moins avisé que son collègue prussien, s'en laissa imposer par cette inintelligence passionnée et cette rare ignorance. Il se résolut à utiliser l'aubaine inespérée : un vrai Français enfin rallié à des idées raisonnables! *La Vérité* avait trouvé acquéreur. Un seul obstacle sembla quelque temps s'opposer à son impression : le manuscrit, quand il fut terminé, en parut si férocement, si totalement gallophobe, que certains Allemands pressentirent un danger dans cette exagération même. Mais ils ne surent pas obtenir de Jacques de Bonal, sectaire s'il en fût, qu'il mît beaucoup d'eau dans son vin et Wyss imprima le manuscrit sans grandes retouches. Peu de temps après, Jacques de Bonal vint à mourir, non sans avoir préalablement achevé la rédaction manuscrite de *la Victoire*, publiée depuis.

En ce cas particulier, l'Office de propagande allemand ne s'est donc rendu coupable d'aucun faux. Tout au plus peut-on lui objecter deux choses. Toutefois *la Vérité* n'a connu une cinquième édition qu'en se débitant pour rien ou à un sou l'exemplaire. Et elle n'a été très probablement ni écrite, ni revisée à Paris, comme le prétend l'auteur.

Une fois de plus leur manque de finesse aura joué un vilain tour à nos ennemis, et Bertourieux, ce pauvre hère, ce traître

besogneux et peut-être inconscient, a été à tout prendre le dupeur de la farce. Il a fait une bonne affaire (on parle de 2 000 francs). Les Allemands en ont fait une mauvaise, car *la Vérité* a contribué pour une bonne part à jeter le discrédit sur la propagande impériale dans la Suisse française. Un simple faux eût été odieux sans plus. Mais n'est-ce pas le comble du ridicule, en un cas pareil, que de n'avoir pas commis le faux et néanmoins d'avoir fait presque tout au monde pour se donner les apparences de l'avoir commis?

Non pas que la propagande allemande ait reculé devant le « faux. Nous avons déjà vu telle brochure recommandée aux Romands pour avoir été imprimée sur machines parisiennes avec de l'encre parisienne. Voici qui est plus osé. De nombreux Suisses ont trouvé dans leur boîte aux lettres, un matin de l'an 1915, certaine brochure de trente-deux pages, dont nous reproduisons la page de garde, qui n'est elle-même que la répétition servile de la couverture gris perle.

Prix 20 centimes.

Pages d'Histoire.

Les Atrocités Anglaises.

Comment l'Angleterre
a conquis ses colonies?
Irlande - États-Unis.

D'après des documents des
historiens et écrivains anglais.

Par un neutre.
Paris.
1915.

On conviendra que cette page de titres divers donne fortement à réfléchir avant même qu'on ait lu une page du texte. Que vient faire ce grand benêt de point d'interrogation à la cinquième ligne? Comme les septième et huitième lignes sont

maladroites ! Quel est ce neutre pudique qui ne signe pas? Pourquoi cette modestie de l'éditeur et de l'imprimeur qui s'obstinent à ne se point montrer, ni là, ni ailleurs? Pourquoi ces points après *Paris*, après *1915* ? Et l'arrangement du titre, des sous-titres et de la page entière ? Quel est le butor de prote « parisien » qui a pu imaginer une aussi hideuse malfaçon, perpétrer de sang-froid pareil attentat contre le bon goût ?

Le soupçon s'aggrave quand à la page 3 le modeste sous-titre :

Les Atrocités anglaises

devient subitement le titre unique et intégral :

LES ATROCITÉS ANGLAISES
PAR UN NEUTRE

Il devient certitude pour peu qu'on prenne la peine de lire une quelconque de ces trente-deux « pages d'histoire ». Le factum est divisé en deux chapitres, l'un consacré au martyre de l'Irlande, l'autre au martyre des États-Unis. Dans les deux, le bourreau c'est l'Angleterre. Le tout n'est qu'un long chapelet d'exécrations : « suprématie du crime et palme des infamies » (deux fois répété), « perfide Albion », « tragédie du sang », « politique de l'occupation par le guet-apens », « politique de sectaire couronné », « programme de cannibales », « bâillon du négrier », « expédition impie, fille d'un orgueil stupide et des plus basses concupiscences », « commerce de forbans », etc.

Que la police française ait laissé ces injures à l'adresse de l'Angleterre circuler en France frise déjà l'invraisemblance. Qu'elle les ait laissé sortir de France est encore moins probable. Mais deux considérations achèvent la démonstration du faux. La première, c'est que la brochure est rédigée dans un amphigouri tel que n'en commit jamais de pareil le dernier de nos folliculaires. Quant à la seconde preuve, ce sont les Allemands eux-mêmes qui se sont chargés de nous la fournir :

Un an après l'apparition des *Vérités historiques* nos mêmes

Suisses recevaient une seconde brochure non moins intéressante. En voici la page de garde, qui n'est de nouveau que la répétition servile de la couverture, également gris perle :

Prix 20 centimes.

Vérités historiques.

D'après des documents historiques français.

France et Angleterre.

Par un neutre.

PARIS.
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR,
23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33.

M DCCCCXVI.

Cette brochure de quarante-huit pages est indéniablement la sœur cadette de la précédente : elle en a exactement le format, elle est imprimée avec les mêmes caractères, l'arrangement typographique, la disposition paginale, les chiffres en sont rigoureusement les mêmes, les monstruosités de syntaxe, de grammaire et d'orthographe sont du même ordre. La seule différence appréciable, c'est la mention de l'éditeur Lemerre en frontispice, et cette autre en dernière page :

Paris. — Imp. A. Lemerre, 6, rue des Bergers.

Le faux est trop évident pour qu'il soit nécessaire de beaucoup insister : où sont l'Adam à la bêche et la devise *Fac et Spera*, ces signes distinctifs de toutes les éditions Lemerre? Pourquoi « *Alphonse Lemerre, Éditeur* », puisque Lemerre signe toujours « *Librairie Alphonse Lemerre* » ? Le mieux a été une fois de plus l'ennemi du bien. En voulant perfectionner leur piège, les faussaires s'y sont laissé prendre eux-

mêmes. Ce sont là balourdises d'autant plus incompréhensibles que les Allemands nous ont habitués à des attrape-nigauds plus perfectionnés. En tous cas elles révèlent un tel mépris pour l'intelligence et la sagacité du lecteur que les Suisses romands n'eussent pas manqué d'en prendre ombrage s'ils n'étaient sages résignés qu'aucune fourberie allemande ne surprend plus.

Ce cas n'est d'ailleurs pas isolé. Nous pourrions étudier avec le lecteur telle brochure anglaise[1] soi-disant imprimée à Londres, dont le contenu est si tendancieux qu'on ne voit pas bien comment elle aurait pu éluder la vigilance des censeurs anglais et passer la Manche. Des fautes grossières autres que des fautes d'impression — de ces fautes magistrales que le compositeur anglais le plus distrait ne pourrait laisser échapper — lèvent les derniers doutes qui pourraient encore subsister dans l'esprit d'un lecteur non prévenu.

Le faux pur et simple, le faux brutal, tel est donc l'aboutissement logique de la propagande allemande, le couronnement de cet échafaudage de persuasion à tout prix : on commence par plaider soi-même sa propre cause, au grand jour. S'apercevant que l'on n'est pas écouté, on a recours à un témoin neutre, impartial par définition. Le témoin neutre ne récoltant lui aussi que du mépris, on va chercher ses témoins jusqu'en pays ennemi, on emprunte à des adversaires le témoignage que par loyauté ils ont prononcé contre leur propre patrie, on contrefait bassement la signature d'éditeurs ennemis pour écouler avec succès sa propre marchandise frelatée, et l'on cherche par là même à éclabousser leur bon et vieux renom professionnel.

***

Si la propagande allemande se donne un mal infini pour se faire lire, et si, pour se faire lire, elle a recours aux moyens les plus déloyaux, aux ruses les plus viles, elle ne prend pas moins de peine pour se concilier les bonnes grâces du lecteur.

1. *British rule in India.* London, 1915. Published by the Indian National Party.

Elle tâche de l'amadouer par la bonne présentation des textes qu'elle lui soumet. Aussi bien, nous avons déjà mentionné en passant le caractère luxueux de certaines de ces publications [1]. Le donateur cherche de plus en nombre de cas à capter l'esprit du lecteur en lui envoyant comme sa carte de visite avec ses compliments respectueux. Tantôt l'auteur, humble et courtois, glisse un élégant bout de carton imprimé entre la couverture et la page de garde du livre :

Offert avec ses compliments les plus distingués (ganz ergebenst überreicht), *par Alfred Ney, délégué neutre du Bureau de secours aux prisonniers de guerre, Berne.*

Pfüllingen (*Wurtemberg*), *mars* 1917 [2].

Tantôt c'est l'ambassade d'Allemagne elle-même qui insinue dans l'ouvrage présenté une double feuille de papier parchemin sur lequel se lisent ces mots, dactylographiés en belles italiques :

Ambassade impériale d'Allemagne, Berne, le 25 *septembre* 1917.

La Chancellerie de l'Ambassade impériale d'Allemagne a l'honneur de vous envoyer ci-joint, avec ses compliments, deux exemplaires du livre la Main noire [3].

Dans le bas est apposé un cachet circulaire avec cette inscription : *Ambassade impériale d'Allemagne à Berne, Section P* [4]. Qui donc résisterait à tant d'urbanité ?

Voici donc le lecteur favorablement prévenu. Reste encore à fixer son attention et à frapper son imagination. Les moyens sont savamment variés. On fait appel à toutes les res-

1. Depuis quelque temps les officiers des bataillons suisses romands reçoivent à leur domicile particulier des liasses de photographies de guerre. Ce sont d'admirables agrandissements d'un pied carré, tirés sur papier de luxe. Ils tendent à dépeindre l'armée allemande sous son jour le plus victorieux. Ce ne sont que tanks éventrés ou pris intacts, obusiers ennemis retournés contre leurs anciens propriétaires, etc.

2. Trouvé dans *Weihnachten bei den Kriegsgefangenen*, brochure de 33 pages, éditée à Tübingen, exemplaire en la possession de l'Université de Neuchâtel.

3. *Die Schwarze Hand*, Librairie nouvelle, Lausanne, 1917.

4. P. signifie naturellement Propagande.

sources de l'imprimerie. Les passages les plus importants sont habillés en italiques. Si cela ne suffit pas, on a recours aux caractères gras ou majuscules. L'œuvre est-elle allemande ? On prodigue le *Sperrdruck*, cet espacement des lettres destiné à mettre en vedette la phrase essentielle. Et que dire des colonnes de chiffres convaincants, des triomphantes cartes de guerre en noir ou en couleur, des figurations schématiques de l'activité sous-marine et de ses résultats, des diagrammes ingénieux, des graphiques saisissants, des formules à l'emporte-piéce, de tout ce déploiement de ruses imaginées pour faire prisonniers l'œil, l'esprit et la mémoire ?

On veut dans un album offrir aux neutres quelques spécimens habituels de prisonniers anglais. Que fait-on ? On en choisit neuf qui se distinguent entre tous par leur laideur repoussante, leur mine patibulaire, leur sinistre regard d'apaches, leur physique de dégénérés ou de tarés; on les aligne sur un rang, on les photographie, et le neutre, on y compte bien, ne fermera pas l'album, sans emporter avec lui cette vision de dégoût [1].

Il s'agit une autre fois de convaincre les Suisses que l'Entente est définitivement battue. On imprime une courte brochure à laquelle on donne ce titre sensationnel : *A Berlin* [2] ! toute en variations sur ce thème : les Français, les Anglais, les Russes sont partis en guerre au cri plusieurs millions de fois répété : à Berlin ! Les Russes, les Anglais, les Français s'écrient maintenant tous à l'envi : à Stockholm !

Autre procédé non moins simpliste; on confronte quelques-unes des mille conjectures des journalistes de l'Entente, avec l'événement réel. L'écart est maintes fois immense, car l'homme en général et le journaliste en particulier sont mauvais prophètes. C'est à ce jeu que s'amusent la *Gazette des Ardennes*, *la Feuille*, ou encore le compilateur anonyme de la brochure *Faux Prophètes* [3].

Voilà comment les Allemands s'efforcent de faire aux Suisses français une opinion sur la guerre. La septième arme

1. Photographie prise à la citadelle de Cambrai, le 4 août 1916. *Album de la Grande Guerre*, édition pour l'Orient.

2. Librairie nouvelle, Lausanne, 1917.

3. *Falsche Propheten*, Deustche Verlagsanstalt, Stuttgart und Berlin, 1916.

allemande, nous nous en sommes rendu compte, est moderne et perfectionnée. Elle est maniée avec une vigueur et une obstination croissantes. Dans quelle mesure le succès a-t-il répondu à un aussi prodigieux effort?

III

LES RÉSULTATS. — CONCLUSION

Dans l'ensemble, les Suisses romands n'ont pas changé d'opinion; ils sont comme au premier jour fermement persuadés, d'une part que le droit est de notre côté, d'autre part que l'Allemagne, pour être invaincue, n'en est pas invincible. Dans leur immense majorité, après comme avant, ils sont partisans fervents de la paix par la victoire.

Néanmoins, il serait puéril de le nier, la doctrine de la paix pour la paix, de la paix à tout prix, a fait quelque progrès depuis 1916. Il existe à Genève des salons pacifistes — le salon Claparède par exemple — où l'on a presque totalement perdu de vue la question des responsabilités initiales de la guerre et où l'on ne rêve que la réconciliation immédiate des peuples, moyennant un *nostra culpa* collectif de tous les belligérants. Dans les milieux socialistes, plus d'un brave ouvrier sacrifie en toute sincérité à l'idéal léniniste de la paix à tout prix et, pacifiste internationaliste, devient même très vite antimilitariste militant. Une petite phalange de maîtres de gymnase et d'instituteurs se laisse séduire par les idées zimmerwaldiennes. Enfin. parmi la jeunesse romande, de bons adolescents abhorrent la guerre sans songer à en blâmer les auteurs, et sont d'avis, eux les jeunes, les sages, que ni les pauvres Français ni les pauvres Allemands ne savent pourquoi ils se battent et qu'ils se devraient jeter au plus vite dans les bras les uns des autres.

M. Arnold Reymond, le collaborateur de la *Revue de Métaphysique et de Morale*, si attentif aux tendances de la jeunesse, récemment revenu de la XXIIe conférene de Sainte-Croix,

ce pèlerinage annuel de l'Association chrétienne d'étudiants de la Suisse romande, était tout ému des constatations qu'il y avait faites : la notion de droit et de justice trop souvent oblitérée par un christianisme vaguement humanitaire, la doctrine de la non-résistance à la force ouvertement défendue, la Socialdémocratie allemande naïvement admirée pour son splendide idéal théorique. Et me montrant le texte imprimé de sa conférence sur *le Protestantisme et ses caractères objectifs*, il me racontait la menace énergique à laquelle il avait dû recourir vis-à-vis du comité de l'association pour empêcher la suppression des cinq mots « sitôt le militarisme prussien vaincu » dans la phrase :

> Au point de vue politique et social, la Société des nations apparaît dès maintenant, à la grande majorité des peuples, comme un idéal viable et dont les bases pourront être posées, *sitôt le militarisme prussien vaincu.*

Il y a donc incontestablement une légère évolution dans les idées de certains milieux romands, et ce sont les Allemands qui en bénéficient.

Dans quelle mesure est-ce la propagande allemande qui a déterminé cette évolution ? Il est difficile de le préciser, car d'autres causes semblent avoir contribué davantage à faire naître ces germes de « défaitisme ».

La personnalité aimable et spirituelle de quelques aristocrates viennois bons enfants domiciliés à Genève, en particulier celle du consul autrichien M. de Montlong, ont gagné quelques cœurs à l'Autriche, donc indirectement à la cause des Impériaux. Les délégués autrichiens à la conférence toute platonique « pour une paix durable », qui tint ses assises à Berne en automne 1917, n'ont pas manqué de séjourner assez longuement sur les bords du lac Léman, et ils ont aussi contribué à redorer le blason autrichien en Suisse. Ces gentlemen aux exquises manières et à la souple intelligence ont laissé entendre de toutes les façons qu'ils détestaient les Allemands, ce que nous croyons volontiers ; mais par cela même ils ont incliné quelques esprits à douter des ambitions autrichiennes et de la collusion austro-allemande en juillet 1914 ; ils en ont disposé d'autres à admettre pour imminente la

démocratisation sincère et loyale de la monarchie danubienne et à croire moins utopique la démocratisation parallèle, spontanée, de l'empire allemand lui-même.

Au surplus, il est à peu près avéré que l'*Au-dessus de la Mêlée* de Romain Rolland a produit sur les esprits genevois une impression plus profonde que toute la floraison des *Paris-Genève*, des *Feuille*, des *Aube*, des *Demain*, et autres organes plus ou moins acquis à la conception allemande de la paix « sans annexions ni indemnités ».

Mais la cause efficiente de ces nouvelles tendances semble être avant tout la durée même de la guerre, avec toutes ses conséquences : lassitude, accablement des nerfs soumis à trop continuelle épreuve, revanche des profonds instincts sentimentaux, voire même restrictions alimentaires sans cesse plus gênantes. Il faut entendre certains neutres gémir sur les privations que la guerre leur impose ; il faut aussi entendre un aliéniste suisse vous parler des cas de folie toujours plus nombreux provoqués par la hantise ou la frayeur de la guerre, pour saisir le rôle immense que joue l'usure des nerfs et de la sensibilité dans la diffusion, d'ailleurs extrêmement lente, des idées défaitistes en Suisse.

Au total, malgré les milliers de tonnes de papier dépensées, malgré les subterfuges les plus raffinés, malgré les procédés les plus vils, on peut dire que pas un Suisse français n'a reporté ses sympathies du côté allemand par le fait de la seule propagande allemande. Cette dernière n'a atteint aucun des buts qu'elle se proposait, — moins que tout autre, il va sans dire, celui d'abaisser le moral de nos internés et de nos nationaux domiciliés en Suisse.

Comment eût-elle pu les atteindre, puisqu'elle n'est jamais parvenue à se faire lire? Au début, lorsque les photographies de guerre étaient encore une rareté, et que les seules accessibles étaient de provenance allemande, on les regardait avec intérêt. Mais on s'en est tant lassé depuis, de ces vues de tranchées bouleversées et de grosses pièces en batterie! On a son opinion faite depuis une éternité, semble-t-il, et on est excédé de cette propagande trop insistante et trop effrontée. On lit à peine les communiqués du jour, comment

lirait-on les volumineux recueils mensuels des *Kriegs-Depeschen* allemandes, autrichiennes et turques, en retard de six semaines sur les événements? On parcourt d'un œil distrait les périodiques suisses auxquels on s'est abonné. Comment ne se détournerait-on pas des dernières publications de propagande allemande qui osent encore afficher sur leur couverture une grande croix de fer noire?

A cette propagande, qu'on ne lit pas, on reproche d'instinct son caractère trop uniformément tendancieux, son « bourrage de crânes » systématique, ses mensonges, son arrogance — cette arrogance insupportable qui faisait dire à un égyptologue connu de Neuchâtel, abonné *nolens volens* à *Der Neue Orient* : « Ces gens-là parlent de l'Afrique et de l'Asie comme si elles leur appartenaient du cap Vert au Kamtchatka ! »

Mais ce qu'on pardonne moins que toute autre chose à cette littérature d'un nouveau genre, c'est d'avoir largement contribué au sabotage de la langue française à l'étranger. Mais si notre parler est aussi grièvement maltraité, c'est encore, plutôt que la haine, l'ignorance qui en est la cause. S'il est exact qu'un nombre très considérable d'Allemands parlent convenablement notre langue — ou du moins le français « École Berlitz » — il en est un fort petit nombre qui la possèdent assez complètement pour l'écrire avec correction. Il semble que ce ne soit généralement pas à cette élite que le gouvernement allemand ait fait appel pour remplir les colonnes de ses périodiques de langue française.

Sans doute il y a des exceptions : la *Gazette des Ardennes*, qui paraît tous les jours depuis quelques semaines, est rédigée en une langue qui tranche sur la moyenne par sa bonne tenue et parfois son souci d'élégance. La raison en est simple : le directeur et rédacteur en chef de ce journal est un publiciste alsacien, René Prévôt. Originaire de Moosch, il fut l'ami de Hans Carl Abel et a jadis écrit en patois alsacien de jolies choses, dont la *Waldmühle* est la plus connue. Puis il s'est laissé progressivement gagner aux idées d'outre-Rhin — sans que l'esprit de lucre soit pour rien dans son orientation nouvelle, car il est très aisé — et il se dévoue maintenant

corps et âme à sa lugubre tâche de traître à l'Alsace et à la France. Une autre raison qui explique le style exceptionnellement châtié de la *Gazette* est l'abondance de la copie qu'elle reproduit de telle revue française ou de tel *Écho* fondé par des prisonniers français dans leurs camps d'Allemagne. Ajoutons que la rédaction a presque toujours l'honnêteté d'indiquer la source de ces emprunts.

Mais dans l'ensemble le niveau grammatical et littéraire de ces publications est assez bas. Notre langue subit de singuliers martyres depuis trois ans et demi, et c'est ce que les Suisses romands ressentent douloureusement, eux qui s'accusent bien à tort, dans leur grande modestie, d'écrire un français inférieur. Faut-il s'en affliger outre mesure? Certes non. Le bon renom de nos lettres ne souffrira pas des « atrocités » grammaticales perpétrées contre notre langage par nos ennemis. Sourions plutôt lorsque Michel, tout ahanant de l'effort cérébral que lui impose son supérieur, écrit en français exactement l'opposé de ce qu'il a voulu dire au temps où, un quart d'heure auparavant, il le pensait en allemand. Applaudissons lorsqu'il mobilise toutes les forces du ridicule contre lui et n'hésitons pas à réserver à nos amis la rare jouissance d'une minute de fou rire quand notre bonne fortune nous fait rencontrer un morceau de choix comme celui-ci :

L'ACCIDENT DE L'EMPEREUR CHARLES

L'empereur était allé samedi, en compagnie du roi des Bulgares, faire une excursion à Gorice et à Palmanova à laquelle ont participé également les princes Boris et Cyrille de Bulgarie. Les deux monarques alliés ont assisté au service divin dans la cathédrale de Gorice. Le tzar a continué de Palmanova son voyage pour le front, tandis que l'empereur est allé inspecter les troupes traversant la région Strassoldo-Cervignano. Au retour pour le quartier général, il a essayé, près de Ruda, de passer un torrent qui, il y a quelques jours encore, était assez sec. Dans cette tentative, l'automobile de l'empereur, au moment où elle se trouvait immédiatement au-dessus d'une petite digue, glissa dans l'eau, ce qui fit que le moteur cessa. Une automobile de transport suivant immédiatement devait tirer de l'eau l'automobile de l'empereur, mais elle eut aussi une panne. Le chasseur Reisenbichler et le maréchal des logis Tomek descendirent dans l'eau pour

porter l'empereur sur la rive. A ce moment se produisit un malheur qui remplit d'effroi les autres personnes de la suite qui venaient d'arriver dans leurs automobiles. Les pierres de la digue commencèrent à se détacher et déjà le chasseur fut pris par les flots et entraîné dans un tournant du torrent grossi après les dernières pluies abondantes. L'empereur, voyant son chasseur entre la vie et la mort, ne le lâcha pas, tandis que le maréchal des logis Tomek tenait embrassé le monarque. Ainsi l'empereur avec le chasseur et le maréchal des logis furent emportés à travers la digue au milieu du courant. Le prince Félix de Parme arrivant en ce moment dans son automobile, se jeta tout habillé dans l'eau pour aller au secours du souverain. Cette résolution, ainsi que l'attitude pleine d'abnégation de l'entourage de l'empereur, ont permis de sauver le monarque après de durs efforts. L'empereur, le prince Félix, le chasseur et le maréchal des logis ne se lâchèrent pas l'un l'autre. Entre temps, l'officier conduisant ce jour l'automobile de l'empereur se jeta également à l'eau. Enfin, tous les cinq furent poussés vers un saule au milieu du torrent qui leur servit d'appui. En attendant, deux officiers coururent avec une gaule vers la rivière pour retirer l'empereur et ses compagnons de sort, mais la gaule était trop courte. Ensuite une poutre massive retrouvée sur la rive marécageuse fut mise à l'eau après de durs efforts. Chargé de cette lourde poutre qui avait une longueur de plusieurs mètres, les sauveteurs voulant la mettre dans l'eau ne trouvèrent pas de fond solide près de la rive et coulèrent. Nonobstant plusieurs chauffeurs, sans perdre un moment, sautèrent dans l'eau établir ensemble avec les officiers une communication avec le lieu de l'incident. L'empereur ayant trouvé un faible appui sur le saule et se trouvant dans l'eau jusqu'au cou, ne perdit pas un seul instant son sang-froid, et répondit clairement et tranquillement aux appels des sauveteurs. Enfin, lorsque après des minutes d'anxiété, la communication entre la rive friable et le saule chancelant fut établie et l'empereur allait être retiré, ses premières pensées furent pour son beau-frère et ses fidèles compagnons luttant avec les flots comme lui-même. Il fallait oublier l'obéissance pour déterminer l'empereur à se diriger à la nage le premier dans la direction de la rive en s'appuyant sur la poutre. Arrivé sur la rive, l'empereur y demeura jusqu'à ce que le dernier homme fut retiré de l'eau. « C'est la guerre qui exige maintes choses », s'écria l'empereur en montant dans son automobile qui le reconduisit tout à fait trempé au quartier général. L'empereur se porte bien [1]. »

1. Extrait de l'*Écho de Bulgarie* du 13 novembre 1917. Tous ces organes, *Écho de Bulgarie*, *Écho de Grèce* (antivenizéliste), *Communiqué du Bureau de presse turc à Berne*, etc., quoique rédigés par des Balkaniques, sont en réalité autant de mailles du réseau mondial de la propagande allemande. Il en va de même des innombrables opuscules que l'imprimerie de la cour royale à Sofia édite en français et dont elle inonde depuis quelques mois la Suisse française.

***

Une question insidieuse se pose encore à nous. Quel rôle avons-nous joué, nous Français, dans cette échauffourée quotidienne au cours de laquelle les Suisses n'ont pas cédé aux Allemands un pouce de terrain? Avons-nous au moins, dans la mesure de nos moyens, prêté aide et assistance à nos voisins transjurans? Avons-nous tendu la main aux Vaudois et aux Genevois qui implorent de nous la reconnaissance, tacite mais active, des titres séculaires qui les proclament ressortissants de la culture française, membres de la communauté intellectuelle française?

Nous avons envoyé à ces champions avancés de notre langue et de notre cause quelques *Bulletins de l'Alliance française*, quelques *Documents sur la Guerre* publiés par la Chambre de Commerce de Paris (à raison d'un unique feuillet double par mois), quelques conférenciers, dont plusieurs n'ont pas eu tout le succès désirable, faute de s'être souvenus que leur auditoire n'était pas politiquement français. Nous leur avons aussi envoyé nos journaux, avec un ou plusieurs jours de retard, mais nous les leur avons fait payer double prix jusqu'à la fin de 1917, peut-être parce qu'ils sont nos amis. Encore leur envoyons-nous de préférence nos moins bonnes feuilles. L'une des plus sérieuses, le *Journal des Débats*, persiste à se vendre vingt-centimes le numéro, probablement de peur qu'on ne l'achète. Nos éditeurs, à part un tout petit nombre, s'efforcent d'écouler le moins possible de leurs livres en Suisse, et, pour ce, multiplient les vexations de toutes sortes, refusent d'ouvrir un crédit aux librairies suisses les mieux achalandées, et les obligent à payer d'avance par mandat-poste — le chèque facilitant beaucoup trop les affaires — des livres qu'elles ne sont même pas sûres de pouvoir vendre. Quant à dresser un catalogue annuel complet et raisonné, donc utile et durable, des livres et brochures parus à Paris et en province, il n'en est pas davantage question qu'au temps où Baer, le grand libraire de Francfort, s'offrait, en désespoir de cause, à faire lui-même le catalogue que ses collègues français s'obstinaient à ne pas vouloir éditer. Or, c'est un axiome de librai-

rie que le nombre de livres vendus est ordinairement en raison directe des facilités offertes au client et de la valeur des catalogues mis en circulation. Une seule chose étonne quand les libraires de Neuchâtel ou du Locle vous présentent leurs justes doléances, c'est qu'ils vendent tant de livres français.

Pensons à ce chapitre beaucoup trop négligé du livre français à l'étranger, battons notre coulpe en toute contrition pour ne pas aggraver notre cas, et disons-nous bien que ce sont le livre français, la revue française, écrits pour quiconque lit notre langue, qui sont nos meilleurs et nos plus efficaces agents de propagande intellectuelle à l'étranger. N'imitons pas les Allemands qui se sont mis en devoir d'écrire toute une littérature à l'usage des neutres, avec ce résultat qu'on ne les a pas lus. Ne nous laissons pas impressionner par la prodigieuse dépense de papier et d'encre qui caractérise leur « politique de propagande ». Gardons-nous de les suivre dans la voie du *non multum sed multa* où ils semblent s'être engagés. Ne commettons pas trop de brochures allemandes, ni nous, ni surtout nos alliés : elles seraient fatalement écrites en mauvais allemand, et nous feraient plus de tort que de bien. Laissons la parole, en Suisse allemande, aux avocats que nous a valus la justice de notre cause, les Grumbach, les Rusch, les Rösemeier : un seul d'entre eux abattra plus de besogne que dix d'entre nous.

N'hésitons pas à nouer des rapports plus intimes avec les vaillantes universités suisses qui donnent leur enseignement dans notre langue : celles de Genève, de Lausanne, de Neuchâtel et de Fribourg. Elles sont pauvres en étudiants, plus pauvres en argent, mais si riches en bonne volonté et en talents ! Aidons-les à doter leurs bibliothèques des livres et périodiques dont elles ont besoin pour se tenir au courant du mouvement scientifique et littéraire en France. Que nos éditeurs esquissent enfin un geste généreux. Qu'ils délient — ô si peu ! — les cordons de leur bourse, afin que le bibliothécaire d'une de ces universités ne puisse plus faire involontairement honte à ses visiteurs français en leur disant, non sans une certaine amertume, debout au milieu de ses livres :

« Voyez ici les publications que nous envoient à titre gracieux les corps savants du monde entier : l'Académie

Royale Prussienne des Sciences nous envoie deux fois par mois ses *Sitzungsberichte*; l'Académie Nationale des Sciences des États-Unis nous envoie ses *Proceedings*; le Département d'Agriculture des Indes nous envoie ses *Memoirs* ; l'Université Impériale de Tôhoku au Japon nous envoie son *Mathematical Journal* ; il n'est pas jusqu'à l'Université de la Plata en Argentine qui ne nous fasse parvenir son obole. De la France, notre voisine, nous ne recevons aucun don similaire. Or nous sommes peu fortunés... »

Il ne tient qu'à nous d'attacher davantage encore à la France, par quelques menus égards, par quelques marques discrètes de notre sympathie active, un pays qui aime le nôtre de fervente et naturelle amitié. A ce prix, mais à ce prix seul, nous aurons le droit de rire en toute conscience de la propagande allemande.

FRANCK L. SCHOELL

LES SŒURS POINSOT

ET

M. ALBERT[1]

VI (*Suite*)

Dès lors, l'une en face de l'autre, les deux sœurs vécurent des jours lamentables. Toutes deux souffraient de leur tristesse et d'avoir, en plus, à la dissimuler. Trop absorbées par leurs propres pensées pour s'observer mutuellement, elles purent ne pas trahir leur secret. Leurs pensées étaient à Rennes : elles ne quittaient pas Albert. Que faisait-il? Que disait-il? Elles vivaient de ses lettres, croyant parfois respirer l'air qu'il respirait, voir ce qu'il voyait là-bas.

Comme il s'ennuyait, il leur écrivait souvent, et ses lettres, qu'elles se cachaient jalousement, avaient aussi le charme du mystère.

Leur intimité jusque-là ayant été complète, il leur était maintenant bien difficile tout de même de dissimuler certaines choses. Où trouver le tiroir secret pour cacher ses lettres? Comment expliquer l'argent qui disparaissait employé à lui envoyer des paquets? Ces paquets, c'était leur bonheur : elles

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mars 1918.

en étaient occupées avant, pendant et après, escomptant sa joie, imaginant sa surprise.

— Quand il va voir la macédoine de fruits ! — pensait l'une.

— Pourvu que la lampe électrique lui plaise ! — pensait l'autre.

Ses remerciements leur causaient une joie très douce ; elles étaient attendries de son plaisir, et, tandis qu'elles lisaient, un vague sourire errait sur leurs lèvres.

Elles avaient toujours mis leur argent en commun, réservant seulement chacune ce qui était nécessaire à son entretien particulier, et c'était Louise, l'aînée, la plus entendue, qui administrait leur petite fortune.

La première fois qu'Émilie lui dit, d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre léger : « Je te donne moins cette fois-ci. J'ai beaucoup dépensé », Louise n'insita pas. Ce lui était un soulagement : elle n'avait plus la moindre gêne de ce qu'elle avait dépensé elle-même.

Émilie cacha ses lettres dans la commode entre des chemises ; Louise mit les siennes dans l'armoire aux provisions, à la cuisine, sachant bien que c'était un endroit dont sa sœur ne s'occupait jamais.

Dès qu'elles avaient un instant, elles les soupesaient, les classaient, les relisaient. Émilie conservait toujours la dernière sur elle, dans son corsage. La nuit, elle la glissait sous son oreiller, et elle la reprenait le lendemain matin. C'était bien imprudent, elle ne se le dissimulait pas ; mais ce papier près d'elle, ce papier qu'elle pouvait palper à toute heure, dont elle pouvait entendre le froissement, lui faisait du bien comme un talisman.

Elle n'avait jamais été pieuse, mais son amour avait quelque chose de presque religieux ; il lui venait des pressentiments, des croyances dans une force au-dessus de tout, force qui gouvernait le monde, qui gouvernait sa vie. Elle voulait chasser d'elle toute espérance précise; elle s'effrayait maintenant s'il lui arrivait de se dire : « Quand il sera revenu, nous ferons ceci, nous ferons cela. » Elle ne voulait pas avoir l'air de compter sur quelque chose. Elle aimait mieux se dire : « Qui sait? Qu'arrivera-t-il? » Son humilité devant le bonheur devait amadouer quelque divinité méchante.

Par moments, elle savourait son secret comme une chose plus à elle. Souvent aussi elle aurait voulu le crier à tous, s'en parer comme d'une gloire.

Elle se sentait grandie par cet amour, grandie par son sentiment à elle autant que par celui d'Albert : elle en jouissait profondément et se répétait indifféremment : « Je l'aime », ou bien : « Il m'aime. »

Mais, après ces poussées d'exaltation, elle retombait plus lourdement, plus pesamment sur elle-même.

Tout, autour d'elle, s'assombrissait. Elle voyait le monde comme à travers des verres fumés ; les gens l'agaçaient, la présence de Louise lui était insupportable. L'énervement qu'il y avait en elle s'avivait à tout instant, et du moindre incident. Elle se sentait incomprise, isolée, malheureuse. Et elle restait des heures muette, mécontente de tout, plus mécontente peut-être encore d'elle-même, comparant la disproportion entre son exaspération et la cause de cette exaspération. C'était alors entre les deux sœurs une sourde hostilité dont elles souffraient sans se l'expliquer.

Plus raisonnable, incapable de tout brusque changement d'humeur, Louise ne cessait de penser à Albert. Depuis que la situation était éclaircie, elle se laissait aller à des rêves d'avenir. A chaque instant, elle préparait leur future existence dans tous ses détails ; avec précision elle songeait à leur logement, à leurs occupations, à leurs repas, à la manière dont elle organiserait tout. Elle voulait qu'Émilie restât leur voisine et que, chez eux, elle se sentît chez elle. Elle établissait leur budget. Il lui arriva même, ayant cru trouver une véritable occasion, d'acheter six tasses à café. Puis, quand elle les eut dans la main, elle eut honte, ne sachant plus qu'en faire, n'osant plus les rapporter dans leur appartement. Elle se décida pourtant et elle les montra à sa sœur avec un sourire timide.

— Oui, très jolies, — fit Émilie après un rapide coup d'œil.

Louise voulut expliquer.

— Oui... c'est parce qu'elles m'ont semblé avantageuses... Et puis, ça sert toujours... N'est-ce pas qu'elles sont gentilles?

Elle était toute attendrie les voyant déjà sur la table... Mais elle s'aperçut qu'Émilie n'y faisait même plus attention... Alors elle les enveloppa très soigneusement et les plaça dans un

coin du placard, à l'abri des chocs possibles, bien décidée à ne s'en servir que plus tard, quand elle serait mariée.

Elle écrivait à Albert de longues lettres toutes pleines de détails précis sur leur propre vie et sur la vie de Paris. Ces lettres, Albert les préférait à celles d'Émilie plus sentimentales, plus monotones.

De son côté, il leur racontait son existence de mobilisé, se plaisant à tous les détails qui le concernaient personnellement. Et elles en étaient heureuses, plus heureuses encore que des expressions de tendresse par lesquelles il terminait avant de signer : « *Ton Albert... pour la vie.* »

Ah ! Oui, pour chacune d'elles aussi, il était bien : « *Son* Albert ».

Tant qu'elles le sentaient là-bas, à Rennes, elles lisaient les communiqués des journaux avec un sentiment d'impatience. Les choses n'avançaient guère. On ne voulait donc pas finir?... Tout le monde en avait assez, pourtant ! Les mots : « *Nuit calme* », ou : « *Situation inchangée* », ou : « *Rien à signaler sur le reste du front* », les navraient. Encore un jour, encore une nuit de perdus ! Mais ce jour qui ne faisait rien pour hâter la fin, pour amener cette victoire dont tout le monde parlait, ce jour rendait plus complète l'instruction militaire d'Albert et le rapprochait d'un départ sur le front. Il en parlait déjà dans ses lettres.

Un soir, à huit heures, on frappa à leur porte. C'était madame Lebeau.

— Une carte pour vous, mesdemoiselles, et pour toutes les deux. Comme ça, il n'y en aura pas de jalouse !

Ce n'était plus les belles soirées d'été dans le crépuscule vivant de la rue. La fenêtre était fermée ; la lampe que Louise tenait éclairait seule la pièce. Elle prit la carte sans hâte et y jeta un coup d'œil.

— Tiens, — fit-elle.

— De qui est-ce? — cria Émilie, restée dans l'autre pièce.

Louise ne répondit pas, toute occupée à lire quelques lignes.

Alors Émilie sortit de l'ombre.

La concierge était toujours là. Elle avait bien lu la carte avant de l'apporter, mais elle attendait qu'on la priât officiellement d'en prendre connaissance.

— C'est de monsieur Albert, dit Louise.

Émilie eut aussi un mouvement de surprise, et elle s'approcha de sa sœur qui tenait toujours la carte.

Sous la lampe, leurs têtes étaient l'une contre l'autre ; leurs cheveux se touchaient.

Elles lisaient, sans un mot, sans une exclamation, cette carte indifférente et banale adressée à toutes les deux.

Elles jouissaient de retrouver son écriture, de lire ces quelques mots qu'il avait tracés en pensant à elles. Elles voulaient tout voir.

— Montre l'adresse, — dit Émilie.

C'était bien cela : « *Mesdemoiselles Poinsot* ». Elle était pour toutes les deux, cette carte, et Émilie en lisant ces mots indifférents, éprouva le besoin de sentir dans son corsage le froissement de la dernière lettre reçue. Ah ! si on savait qu'il y en avait là, adressées à elle toute seule, et que personne ne connaissait !...

Comme elles ne disaient rien, madame Lebeau, debout dans l'ombre, se décida à parler :

— Alors, vous dites que c'est de monsieur Albert... Est-ce qu'il va bien au moins?

Elles lui tendirent la carte.

— Mais oui, tenez ! lisez.

Et madame Lebeau, à son tour, s'approcha de la lampe, et ses yeux se promenèrent sur les lignes comme si elle les lisait pour la première fois. Elles la regardaient, silencieuses, pensives, un peu gênées. C'était évidemment pour détourner les soupçons possibles, cette carte amicale et collective. Comme il savait songer à tout !

Il fallait pourtant dire quelque chose.

— C'est gentil de sa part, d'avoir pensé à nous, — hasarda enfin Louise, oppressée comme si elle eût dit un mensonge.

— Oh ! pour ça, — fit madame Lebeau, — c'est un garçon qui a du cœur.

Et elle se lança dans l'éloge d'Albert, énumérant toutes ses qualités.

Les deux jeunes filles l'écoutaient, troublées, craignant de rougir, et n'osant se regarder. Dans la peur de trop parler, elles se contentaient de hocher la tête en signe d'approbation.

— Pourvu qu'il en revienne, seulement ! — conclut madame Lebeau.

Cette phrase les glaça.

Comme elles ne répondaient rien, la concierge entama l'énumération de tous les malheurs du quartier. Et, quand elle les quitta sur un : « Faudra tout de même bien qu'on en voie la fin », elles restèrent un moment angoissées, les mains froides, le cœur battant.

Louise se secoua la première.

— On ne doit pas imaginer les malheurs comme ça, à l'avance. C'est mal, — dit-elle.

— C'est facile à dire, — reprit Émilie.

Il était tard. Elles songèrent à se coucher. Auparavant Louise voulut remettre de l'ordre dans la pièce voisine. Elle emporta la lampe, et Émilie commença à se déshabiller, éclairée seulement par le reflet de la lumière venant de la chambre voisine. L'idée lui vint de revoir la carte, et elle la chercha sur la cheminée où elle avait été posée. A sa grande surprise, elle ne la trouva point.

— Sais-tu où est la carte? — cria-t-elle.

Louise eut peur, car, d'un geste naturel, elle l'avait prise comme quelque chose qui lui appartenait.

— Ah ! je ne sais pas... je l'ai peut-être emportée par ici... Tiens ! oui, la voilà. Qu'est-ce que tu veux en faire?...

— Rien, mais elle est à nous deux, — répondit Émilie qui avait eu l'intention, elle aussi, de la mettre avec ses trésors.

— Oh ! tu peux bien la prendre.

Et Louise, revenant dans la chambre, la lui tendit avec un geste impatient.

Le précieux autographe resta deux jours sur la cheminée ; puis, un jour, il disparut sans que Louise, craignant de se compromettre, osât formuler une question.

VII

Au commencement de décembre, Louise revint un soir en se plaignant d'un grand mal de tête. Elle, qui ne boudait jamais devant la besogne, déclara qu'elle allait se coucher tout

de suite, incapable de faire quoi que ce soit. Et, comme Émilie, inquiète, voulait approcher la lampe pour examiner sa sœur, celle-ci se détourna brusquement.

— Tu en as des idées, de me mettre cette lumière dans les yeux !... J'ai déjà assez mal comme cela !... Emporte-la plutôt à côté, si tu veux faire quelque chose pour moi.

Émilie obéit.

Elle avait eu le temps de voir le visage très rouge de Louise, ses yeux bouffis, son air accablé.

— Elle doit avoir de la fièvre.

Il lui était arrivé souvent de se trouver seule dans leur logement en attendant sa sœur ; elle n'y pensait pas alors ; mais aujourd'hui de la sentir là, couchée à côté, dans l'obscurité, muette, souffrante, la désemparait complètement.

— Pourvu qu'elle n'ait rien de grave, — se dit-elle.

Elle n'avait pas envie de dîner, et ne savait que faire, n'ayant le cœur à rien.

Elle s'avança dans la chambre sombre et demanda doucement :

— Est-ce que tu dors?

Aucune réponse ne vint. Elle allait se retirer quand Louise lui dit, d'une voix un peu changée :

— Non.

— Veux-tu quelque chose?

Et, timidement, Émilie s'approcha du lit. Ses yeux s'habituaient à la demi-obscurité et maintenant distinguaient sous la couverture le corps pelotonné de Louise, le drap jusqu'au menton presqu'enfoui dans l'oreiller.

— Non, merci.

— Tu as peut-être pris froid.

Louise sentit l'inquiétude de sa sœur ; elle voulut la rassurer.

— Je t'assure, ça n'est rien... Demain, il n'y paraîtra plus.

— Tu dois avoir la fièvre.

Émilie s'approcha, s'assit sur le bord du lit et tâta le front de sa sœur.

— Oui, tu as chaud, — fit-elle. — Fais voir tes mains.

Elle chercha sous les couvertures; mais là, dans la chaleur du lit, on ne pouvait pas se rendre compte.

— Où as-tu mal?

— A la tête, mais je suis certaine que ça n'est rien ! J'ai seulement besoin de dormir.

C'est son désir de rester seule qu'elle exprimait ainsi.

Émilie ne le comprit pas, remuée qu'elle était presque jusqu'aux larmes, par son inquiétude, par cette main qu'elle tenait toujours dans la sienne. Elle se sentait toute envahie de tendresse pour sa sœur, d'une tendresse qui lui serrait la gorge. Elle se reprochait son indifférence des semaines qui venaient de s'écouler, elle s'en voulait de son égoïsme. Elle revoyait maintenant le visage de Louise pendant ces derniers temps. Elle s'était dit plus d'une fois : « Comme elle a mauvaise mine ! » Mais cela avait passé en elle, sans l'atteindre. D'ailleurs, rien ne l'atteignait plus, de ce qui ne se rapportait pas à Albert. Maintenant, il lui semblait que tout était de sa faute, qu'elle était responsable de la souffrance de sa sœur. Elle aurait voulu racheter par une sollicitude maternelle, son insensibilité passée. Pour un peu, elle eût demandé pardon à Louise.

Celle-ci, de son côté, souffrait de la présence d'Émilie, de son contact. Elle eût voulu la renvoyer. Elle n'osait pas.

Non, elle n'était pas malade, elle le savait bien. Ce qui l'avait frappée d'un choc si violent qu'elle en était encore anéantie, c'était une carte d'Albert, une carte reçue à son bureau, au moment où elle en partait.

Mais pouvait-elle dire à sa sœur : « Je veux pleurer parce qu'il s'en va, parce que, à l'heure qu'il est, il roule vers le front, vers cette effroyable mêlée dans laquelle les hommes fondent et disparaissent comme dans un brasier... Laisse-moi me plonger un peu dans ma tristesse. J'en ai besoin. Après, je serai mieux... Je sais que je pourrai reprendre la lutte » ?

Elle avait appris cela tout à l'heure devant ses compagnes de travail. Elle n'ignorait certes pas que cela pouvait arriver, mais il est des événements dont on préfère ne pas envisager la réalisation. Elle avait eu beau penser à ce départ, elle n'y avait pas cru : c'est seulement en lisant cette carte qu'elle s'était enfin rendu compte.

Et, pour s'anéantir dans son chagrin, pour se laisser aller un peu, comme une bête, après la fatigue de s'être toujours

dominée, elle souffrait de la présence de sa sœur : il y avait en elle comme un besoin physique de repousser toute contrainte, de se détendre complètement, avec l'idée qu'elle sortirait de cet écrasement plus forte, ayant fait une nouvelle provision de courage. Pour cela, il lui fallait rester seule, et elle en voulait presque à Émilie de ne pas le comprendre.

— Je t'en prie, va dîner. Si je dors un peu, je serai mieux.

A contre-cœur, Émilie se leva, elle borda sa sœur dans son lit comme un enfant, et, avant de la quitter, elle écarta doucement ses cheveux sur son front.

— Vraiment, tu ne veux rien?

— Non, rien. Ferme seulement la porte. La lumière me gêne encore.

Émilie s'en alla, accablée. Elle se laissa tomber dans un fauteuil, près de la fenêtre, incapable de faire quoi que ce fût. Tout le froid, toute l'obscurité de la rue, tout le silence écrasant de la maison presque vide, semblaient peser sur ses épaules, l'envelopper, l'écraser.

Rien autour d'elle. Aucun cri : le silence, le silence partout : dans la chambre de sa sœur, et, de l'autre côté de la cloison, dans la chambre d'Albert abandonnée, elle aussi muette.

Où pouvait-il bien être maintenant? Que faisait-il? Quand son pas se ferait-il entendre de nouveau? Quand le bruit familier des meubles remués permettrait-il de suivre ses mouvements? Ah ! si elle l'entendait, tout à coup !... S'il était revenu brusquement! S'il avait été définitivement réformé !...

Il lui arrivait souvent d'être ainsi traversée de rêves aussi précis, de rêves précis comme des réalités. Pendant quelques secondes, elle percevait distinctement des bruits qui n'existaient pas. Son imagination l'emportait.

— S'il revenait ! S'il était là !... S'il ouvrait la porte !

Et soudain il lui semblait que la porte remuait. Alors elle se secouait, chassant ses rêves, comprenant bien que, bons ou mauvais, ils étaient nuisibles, qu'il fallait les repousser...

Ce jour-là, elle eut honte, honte de songer à soi, à son bonheur, tandis que sa sœur était malade dans la chambre à côté.

— Je suis donc un monstre? — se demanda-t-elle.

Elle ne parvint pas à rester comme cela dans l'inaction : trop de soucis emplissaient sa tête. Elle résolut alors de se

coucher. Là, à côté, dans la chambre, au moins elle ne serait plus seule.

— Tu dors? — demanda-t-elle encore une fois.

— Non.

— Comment vas-tu?

— Oh ! toujours la même chose.

Louise pourtant se sentait mieux, apaisée par ce moment de calme et d'isolement. Elle éprouva du remords, honteuse de la sollicitude de sa sœur.

— Je ne suis guère aimable, n'est-ce pas? — dit-elle, voulant s'excuser.

Le cœur d'Émilie se gonfla.

— Ne dis pas cela, voyons... C'est moi qui sais mal te soigner.

Puis, tout à coup, il lui vint une idée qui la rendit légère.

— Je vais te préparer de la tisane.

Et, sans attendre une réponse, elle disparut. Il lui semblait bon de faire quelque chose, de se rendre utile. Elle aurait encore voulu trouver d'autres choses pour soulager sa sœur.

En ouvrant le buffet, elle vit les tasses bien enveloppées un peu à l'écart.

— Veux-tu boire dans une de tes jolies tasses? — cria-t-elle.

Louise, de son lit, eut un cri d'effroi :

— Non !... Non !... N'y touche pas surtout !

La pensée seule de ces tasses fit remonter en elle toute sa tristesse. De nouveau, elle cacha sa tête dans son oreiller. Émilie, entrant avec la tisane, la trouva dans cette position ; mais, comme il faisait toujours nuit, elle crut seulement que sa sœur voulait dormir.

Louise but, pour lui faire plaisir, une tisane amère, et pourtant trop sucrée.

Émilie avait repris sa place assise sur le lit; elle observait le progrès de sa sœur comme on fait pour ceux d'un enfant.

— Tu es mieux, maintenant, — fit-elle persuasive.

— Oui, je suis mieux !

Et Louise eut un sourire reconnaissant qui réconforta Émilie.

— Tu vois : c'est ma tisane.

— Oui, c'est ta tisane.

Mais elle le disait d'un ton douloureux.

Soulagée et rendue presque joyeuse maintenant, Émilie aurait voulu lui parler, la distraire : elle croyait avoir mille choses à lui dire... Elle chercha de nouveau sa main, qu'il lui sembla trouver moins chaude. Oui ! Ça ne serait rien... Mais comme maintenant elle allait la soigner !...

Quant à Louise, elle restait immobile, les yeux fermés, décidée à dormir.

Alors Émilie l'embrassa doucement, encore toute remuée de tendresse ; sans bruit, elle se déshabilla, et, avant de retirer ses bas, elle alla dans la pièce voisine souffler la lampe, puis revint à tâtons dans l'obscurité. En s'endormant, elle écoutait la respiration régulière et profonde de Louise, heureuse de sentir celle-ci redevenue aussi paisible qu'elle l'était elle-même.

Le lendemain, elle apprit à son tour le départ d'Albert par une carte postale qu'elle trouva, le matin, en arrivant à son travail, une carte qu'il avait griffonnée au crayon, avec une brièveté où l'on devinait la hâte et l'affolement du départ. Elle pâlit en la lisant ; aussi lui demanda-t-on :

— Qu'avez-vous donc? Une mauvaise nouvelle?

Elle balbutia :

— Non !... Rien.

Que pouvait-elle dire, puisque tout le monde ignorait son secret?...

Ainsi, ce jour qu'elle redoutait tant était arrivé : Albert partait ! Elle allait avoir à vivre comme les autres, avec cet étouffement de la minute qui fuit, alors que peut-être, là-bas, en un endroit que l'on ne connaît pas, se passe quelque chose d'affreux. Souvent elle s'était demandé, devant les angoisses de quelques-unes de ses compagnes mariées, comment elles pouvaient en supporter le tourment, comment elles pouvaient continuer à mener une existence normale. Et elle s'était dit que, pour elle, elle ne pourrait pas.

Elle voyait bien maintenant qu'elle devait pouvoir. Elle travailla comme d'habitude. Elle ne pleura pas. Elle fit comme les autres, et, toute la journée, elle sut tenir bon.

Mais, le soir, quand elle se retrouva seule, elle se sentit découragée et sans forces, à son tour.

C'était donc vrai, qu'elle ne savait même plus où il était, dans quelle partie du front ! C'était donc vrai, qu'elle n'aurait même plus la douceur de lire ses lettres sans se dire : « Depuis le temps, que s'est-il passé? » C'était donc vrai, qu'elle ne pourrait plus rire, qu'elle ne pourrait plus jouir de son amour, sans penser avec un frisson : « Que se passe-t-il à la minute présente? »

Comment donc faisaient les autres, toutes ces femmes qui, autour d'elle, attendaient, frissonnaient, tressaillaient à chaque coup de sonnette, à chaque enveloppe qu'on leur remettait portant une adresse d'une écriture inconnue?

En y pensant, elle reprit un peu de courage. Cette inquiétude des autres atténuait la sienne : elle n'était pas isolée, elle faisait partie d'un tout. Et elle comprit la nécessité d'être forte.

Elle eut un effroi à la pensée du logement dans lequel elle allait se retrouver, à l'idée de sa sœur qui allait l'observer.

— Si seulement j'étais seule, — murmura-t-elle.

Ce souhait lui fit honte. Elle se souvint de ses résolutions de la veille, et, au lieu de se plaindre, c'est sa sœur qu'elle plaignit, sa sœur qui n'avait rien au monde : pas une joie, pas la moindre douceur. Ah ! comme elle n'aurait pas donné sa place pour celle de Louise. Chaque minute de sa vie avait beau être empoisonnée, quel immense espoir elle entrevoyait au bout de tout cela ! et, malgré toutes les inquiétudes, quelle joie réchauffait son cœur à la pensée de celui qui existait pour elle, bien à elle, tandis que la pauvre Louise n'avait en perspective que sa vie monotone et terne !

Quand elle arriva devant la porte de leur logement, il lui sembla que, avec le poids de son inquiétude, sa force avait augmenté.

— Comment es-tu ce soir?

— Bien, c'est fini.

En effet, Louise avait repris courage. Elle avait retrouvé le dérivatif des occupations matérielles ; elle allait et venait dans les deux pièces avec la même activité paisible. Elle avait seulement les yeux un peu cernés, le teint fripé.

— Tu n'as pas dîné, hier soir? — questionna-t-elle, un peu sévère.

— Non... Je n'avais pas faim.

— C'est de la folie ! Tu aurais bien pu te préparer un plat quelconque.

Émilie aurait voulu autre chose que des reproches. Elle répéta :

— Non... Je t'assure... Je n'avais pas envie.

Tant de mollesse agaça Louise. Elle se fâcha.

— C'est ridicule, à ton âge !... Pour une fois, que je veux me reposer, pas même capable de te faire à dîner ! Et si j'étais malade vraiment, et si je n'étais plus là !...

A peine eut-elle prononcé ces paroles qu'elle les regretta, en voyant qu'Émilie se laissait aller à pleurer avec de gros sanglots d'enfant. Après cette journée de lutte intérieure, de tristesse, toute sa force s'était fondue devant le mécontentement de sa sœur.

Rien !... Plus rien autour d'elle ! Tout lui échappait donc !

Et, assise près de la table, la tête dans ses deux bras, elle pleurait dans la position d'un enfant qui s'est endormi au dessert.

— Mais qu'as-tu? — questionna Louise surprise.

— Oh ! J'en ai assez ! J'en ai assez, — riposta Émilie. — J'en ai assez, répéta-t-elle inlassablement.

— Je ne t'ai rien dit, — fit Louise en s'excusant.

Mais le mal était fait. Émilie n'entendait plus sa sœur.

Alors il fallut que celle-ci, avec des précautions infinies, cherchât à l'apaiser. Elle essaya d'abord de plaisanter, voulant lui relever la tête, lui découvrir le visage.

Émilie se raidit.

Alors elle lui prit la main et lui parla doucement, la bouche près de son oreille.

— Écoute : tu es sotte, de pleurer comme cela... Est-ce que j'ai seulement réfléchi à ce que je disais?... Je le sais bien que tu es capable de travailler tout comme une autre. Seulement, vois-tu, cela m'a ennuyée que tu sois restée sans dîner... C'est parce que je t'aime... Mais j'ai été bête de te parler comme cela. Tu sais bien que je ne veux pas te quitter.

(Elle mentait maintenant, mais elle le remarqua à peine.)

Petit à petit, Émilie se calmait, elle entrait dans cet apaisement bienfaisant qui suit les grandes crises. Ses sanglots devenaient moins violents, plus espacés ; puis elle se tut, gardant toujours sa position, la figure enfouie.

— Allons ! regarde-moi un peu, — implora Louise en lui prenant de nouveau la tête.

Émilie, cette fois, se laissa faire, et Louise doucement, avec son mouchoir, essuya ses joues encore trempées.

— Grande gosse, va !

Puis elle l'embrassa, d'un bon baiser sonore de nourrice.

— Viens voir un peu la tête que tu as.

Émilie, docile, se laissa conduire devant la glace : elle était sans force pour résister, sans force même pour penser.

Alors elles sourirent toutes deux, d'un sourire triste, d'un sourire lamentable.

— Va te mettre un peu d'eau fraîche sur la figure, et viens m'aider, — commanda Louise.

Quelques instants plus tard, serrées l'une contre l'autre, dans la petite cuisine, elles préparèrent leur dîner, s'efforçant de parler, gênées par le silence menaçant qui les enveloppait. Des phrases banales tombaient, sans éveiller d'écho. Et Louise, un peu inquiète, surveillait sa sœur du coin de l'œil, oubliant ses soucis et se disant :

— Mon Dieu ! comme elle devient nerveuse !...

Toutes deux voulaient se tenir droites quand même, malgré la lourdeur de la vie qui pesait sur leurs épaules.

VIII

— Et monsieur Albert? Est-ce que vous avez de ses nouvelles?

C'était madame Lebeau, qui arrêtait Émilie au passage.

La jeune fille rougit.

— Mais non... Oh ! il doit être sur le front.

— Quelle misère tout de même !

— Oh ! oui !...

Et elle s'enfuit comme si elle était pressée.

Elle était tout de même fière de répondre qu'il était là-bas, comme les autres, au danger aussi. C'était une petite compensation à sa peine.

Elle et sa sœur semblaient maintenant s'être pliées aux événements. Il n'y avait plus en elles ni révoltes, ni désespoirs violents. Elles vivaient comme elles voyaient vivre autour d'elles.

Mais, depuis qu'elles savaient Albert en Champagne, cette portion du front était la seule qui existât pour elles. Elles parcouraient les communiqués hâtivement, puis tout à coup s'arrêtaient, la respiration suspendue : « *En Champagne...* » Heureusement, ce n'était pas dans son secteur. Alors elles se sentaient allégées, reconnaissantes, satisfaites d'avoir échappé à un danger. C'étaient leurs bonnes soirées. Si, au contraire, on signalait quelque action dans la région, alors elles restaient muettes, face à face, sans force, sachant à peine si elles désiraient que le temps passât pour avoir des nouvelles. Elles se donnaient quatre, cinq, six jours, pendant lesquels l'absence de nouvelles pouvait être normal, et elles avaient en même temps le désir et la crainte d'arriver au bout de cette période.

Elles trouvaient maintenant ses lettres le matin, en arrivant à leur travail. Aussi se pressaient-elles de partir ; malgré l'obscurité et le froid de ces matinées de décembre, elles se levaient sans peine, n'ayant qu'une pensée, dès qu'elles ouvraient les yeux : la carte qui peut-être les attendait là-bas.

Il écrivait souvent, du reste, se plaignant beaucoup : mauvaise nourriture, froid humide. Alors, elles s'ingéniaient à adoucir sa peine, et chacune d'elles, se croyant seule à le gâter, l'accablait de paquets qu'il recevait tous avec une égale reconnaissance, une reconnaissance qu'il savait exprimer en termes émus et tendres, une reconnaissance qui les payait au centuple de tout ce qu'elles faisaient pour lui. Chaque fois qu'il les remerciait, cela leur donnait immédiatement l'envie de recommencer.

Un jour, Émilie demanda timidement à sa sœur :

— Peux-tu me prêter vingt francs?... Je ne sais pas... Je te les rendrai la semaine prochaine.

Émilie craignait des reproches ; mais Louise rougit. C'était

la fin du mois, elle n'avait plus grand'chose dans son porte-monnaie.

— Mais c'est que... — commença-t-elle.

— Tu as donc peur que je ne te les rende pas?

— Oh ! pourquoi penser cela? Mais, vois-tu, je ne les ai pas : il me reste juste le nécessaire.

— C'est bien, — fit Émilie, — je m'arrangerai.

Elles ne se posèrent pas de question, ne se sentant ni l'une ni l'autre la conscience assez tranquille. Émilie accusa seulement sa sœur de devenir méfiante ou avare, et cela mit du froid entre elles, pendant plusieurs jours.

— Qu'est-ce qu'il y a dans le communiqué ce soir?

— Rien.

Ce « Rien » coïncidait parfois avec des massacres affreux dans le Nord, en Argonne. Il signifiait simplement : « Rien *en Champagne.* »

Cette façon de voir la guerre ne les choquait pas le moins du monde.

Un soir, Louise revint tenant sous le bras un grand rouleau de papier bleu qu'elle posa sur la table, semblant peu pressée de s'expliquer.

— Qu'est-ce que c'est? — questionna Émilie.

— Eh bien... j'ai pensé... que c'était bien difficile de suivre ce qui se passe sur le front si on n'a pas de carte... C'est une carte.

Et elle déplia une immense carte du nord de la France.

— Oh ! quelle bonne idée !

Émilie s'approcha ravie.

— Fais voir !

Elles étendirent la carte sur la table, et toutes deux, le corps plié en avant, les coudes sur la table, la tête dans les mains, regardèrent.

— Elle est joliment bonne, — fit Émilie, — il y a tout.

Elle venait d'y découvrir les noms qu'Albert lui avait indiqués dans ses lettres.

Louise était triomphante. Elle avait craint des reproches, des moqueries, surtout devant une carte aussi vaste ; car, n'ayant pas osé prendre une carte de la Champagne seule-

ment, elle avait choisi ce qu'elle avait trouvé de plus complet comme carte de tout le front.

— Oui ! il y a tout.

Et elle souriait en regardant ce coin de la carte où il se trouvait maintenant. Ces lignes noires, ces lignes rouges, ces points, prenaient toute une vie maintenant. Elle le voyait là-bas aller et venir. Elle le voyait tel qu'il était sur la photographie qu'elle avait reçue quelques jours auparavant et qui l'avait d'abord déroutée à cause de cet uniforme, de ce képi sur les yeux, et de cet air un peu goguenard de joli garçon devant l'objectif. Mais l'image qu'elle conservait de lui dans sa mémoire s'était fondue avec celle de la photographie et maintenant elles ne faisaient plus qu'un.

Sentant aussi contre elle le portrait d'Albert, ce même portrait dont sa sœur avait reçu un autre exemplaire, Émilie ne pouvait détacher ses yeux de la carte, se répétant :

— Il est donc là, à ce petit point-là.

Puis elle soupira, regardant Paris. Que c'est loin, Paris ! Que de points, que de lignes, que de rivières, de collines ! Et elle entrevit soudain tout ce fourmillement de villes, cet enchevêtrement de fleuves, de canaux, de chemins de fer : la Champagne paraissait n'être plus qu'un îlot perdu, englouti dans l'immensité de cette carte.

Elle se redressa.

— Ça donne le vertige, — dit-elle, — il y a trop de choses.

— Si nous l'accrochions?

Naturellement, il fallait la suspendre au mur, en pleine lumière : pas trop haut, pas trop bas. Il n'y avait qu'une place au-dessus de la commode assez basse ; mais cette place était occupée par des photographies : leur père, leur mère, des grands-parents qu'elles n'avaient pas connus mais dont elles conservaient pieusement les portraits parce qu'elles les avaient toujours vus chez elles à la place d'honneur. C'était pourtant le seul endroit qui pût convenir. Elles le comprirent immédiatement, sans oser le dire.

— Il faut lui trouver une place.

— C'est bien grand.

Elles se tournaient de tout côté, hésitant à se prononcer.

Louise cependant hasarda :

— Il n'y aurait guère qu'au-dessus de la commode...

— Oui, bien sûr ; mais c'est à cause des photographies, — fit Émilie conciliante.

— Oui ! c'est à cause des photographies...

Et Louise hochait la tête, perplexe.

Il y eut un silence. Puis elle reprit :

— Ces photographies sont plus petites : on pourrait bien leur trouver d'autres places.

— Oh ! bien sûr.

Et toutes deux se sentirent plus légères devant la situation qui s'éclaircissait.

Elles détachèrent un à un les cadres vieillis, les essuyant doucement, un peu craintivement, comme pour se faire pardonner. Puis, n'ayant pas encore trouvé où les mettre, Émilie proposa de les enfermer dans le tiroir, en attendant, pour qu'il ne leur arrive pas malheur.

Elles les couchèrent avec précaution. C'était leur passé qu'elles enfouissaient ainsi, presque sans remords, dans l'ombre et l'oubli de ce tiroir.

Quand ce fut fait, elles se sentirent soulagées, et c'est presque gaiement qu'elles fixèrent leur carte au mur.

Comme c'était bon de pouvoir se dire de temps en temps :

— Il est là !

Une partie de l'hiver passa : ces mois si durs, — décembre, janvier, février, — ces mois pendant lesquels elles oubliaient qu'elles souffraient du froid, tout entières à l'horreur des nuits qu'il passait lui-même là-bas, dans la terre mouillée ou gelée. Cela dépassait leur compréhension. Elles n'osaient se plaindre de rien, elles n'osaient s'offrir aucune douceur, comparant sans cesse leur existence à la sienne. Pouvaient-elles avoir chaud, en songeant qu'il avait froid?

Avec l'espoir des beaux jours, leur souffrance diminua. Et puis, il leur parlait maintenant dans ses lettres d'une permission possible, et cela leur semblait si merveilleusement bon que, par moments, elles en oubliaient les dangers qu'il courait. Émilie était résolue à rendre leurs fiançailles officielles ; elle voulait avoir le droit de ne pas le quitter ; elle

voulait se promener à son bras fièrement. Après avoir connu les tortures de l'absence et de l'inquiétude perpétuelle, après avoir vécu de ses lettres qu'elle arrivait à savoir par cœur, elle sentait bien qu'elle ne pourrait pas se contenter maintenant d'entrevues hâtives dans un couloir sombre et qu'il ne lui suffirait plus d'entendre de nouveau son pas résonner dans la chambre à côté.

Non, son secret éclaterait : il fallait maintenant que son amour pût s'épanouir largement.

Louise était moins exigeante. Quelle détente de le sentir là tout près, de savoir qu'il dormirait dans son lit d'un sommeil profond et réparateur ! Elle s'attendait à le trouver maigri, plus pâle encore, et elle voulait qu'il profitât de son séjour pour se reposer, pour se refaire. C'était son but, son idéal : elle s'oubliait tout à fait. Cette permission était non pas pour elle, mais pour lui. Elle savait, d'ailleurs, qu'elle en profiterait profondément et que, même si elle ne le voyait guère, toute sa vie serait illuminée. On devient peu exigeant après certaines angoisses.

C'est à ce moment qu'elles connurent soudain des inquiétudes plus grandes. Trois, quatre, cinq, six jours se passèrent sans lettre d'Albert. Elles étaient peu habituées à cette privation, car il trouvait toujours un moment pour griffonner un mot sur une carte.

Alors tout s'évanouit, les espoirs de permission, les projets d'avenir. Elles n'avaient plus qu'une idée : une lettre... une lettre...

Et, l'une vis-à-vis de l'autre, elles devaient encore se dominer, cacher la torture qui les dévorait.

Le matin, elles cherchaient des prétextes pour s'enfuir au plus vite, pour courir là-bas, l'une à son bureau, l'autre à son magasin, dans l'espoir qu'un mot, arrivé la veille après leur départ, les y attendait.

Certain matin, l'espérance d'Émilie fut si grande qu'elle en était arrivée à penser qu'il était impossible qu'il n'y eût rien. Et, quand le concierge répondit par un signe de tête négatif à l'interrogation de ses yeux, elle ne put croire qu'il en fût ainsi : elle resta là, debout, abrutie, la tête vide, à attendre l'ouver-

ture du bureau. A peine fut-elle installée que s'implanta en elle l'idée qu'une carte adressée à toutes les deux avait dû arriver chez madame Lebeau, et elle se mit à travailler hâtivement, fiévreusement, pressée de rentrer et de savoir.

Hélas ! encore rien. Alors, elle erra comme une âme en peine dans les deux pièces de l'appartement, accablée de sa solitude, regrettant son bureau, ses compagnes.

Quelquefois, dans ses moments d'anéantissement, elle avait plaisir à voir revenir sa sœur, dont la présence lui imposait une contrainte qui commençait par la rendre presque heureuse. Puis, quand elles étaient ensemble depuis un moment, cette contrainte ne tardait pas à lui peser; elle eût voulu être seule; il lui semblait que cette présence tant désirée achevait de l'accabler.

Et puis, elle trouvait sa sœur morose, silencieuse.

Louise lui demanda dès son arrivée :

— Il n'y a pas de lettre pour nous?

— Non.

— Tu es sûre?

— Mais oui, je suis sûre.

Émilie lui en voulut de son ton sec, de ses sourcils froncés de ses gestes nerveux.

Elle lui en voulait aussi de ce qu'elle accomplissait toujours les mêmes gestes comme s'il ne se passait rien. Ce dîner, pour lequel elle l'appelait régulièrement à la même heure, l'obsédait comme un cauchemar. Il avait l'air de surgir de l'ombre pour lui rappeler que la journée était finie, emportant comme les autres un morceau de son cœur.

— Voilà ! — répondait-elle avec mauvaise humeur à l'appel de sa sœur : — tu n'oublies jamais le dîner, toi !

Louise, en effet, agissait mécaniquement. Sa pensée pourtant était loin : c'étaient ses mains seules qui allaient. Elle eût fait n'importe quel travail, comme ces chevaux qui, abrutis, tournent en rond pendant des heures, actionnant une machine. Elle n'avait même pas besoin d'être stimulée par la parole encourageante qui empêche l'animal de s'endormir. Elle n'était pas femme à dormir devant la besogne...

Elle s'était d'abord refusée à entrevoir toute la menace cachée derrière le long silence d'Albert, car les jours passaient,

n'apportant rien de neuf ; mais, de temps en temps, comme dans un éclair, il lui apparaissait que quelque chose s'était passé, qu'il était fou d'espérer. Alors, elle s'en voulait, comme si cette idée seule eût pu amener un malheur, et elle allait d'une pièce à l'autre, active au travail, espérant chasser la vue des abîmes qui s'ouvraient ainsi devant elle et lui donnaient le vertige. Vain espoir ! Leur vue surgissait au moment où elle s'y attendait le moins : c'était comme une hantise. Elle se raisonnait pourtant, elle ne voulait pas accepter ces angoisses comme on accepte des pressentiments, elle réunissait comme en un dossier toutes les raisons qu'il pouvait y avoir d'espérer : ne savait-elle pas que de pareils arrêts dans la correspondance s'étaient déjà produits d'autres fois pour d'autres soldats? Et cela s'était expliqué, après, très facilement. Il y avait tant d'événements possibles et imprévus ! Pourquoi voir justement le pire ? Et puis, c'était son idée qu'on n'a pas le droit de désespérer comme cela d'avance. Elle croyait sentir qu'on lutte contre le malheur en le repoussant de toutes les forces de la pensée, en le chassant de soi comme une bête mauvaise. Alors elle luttait désespérément contre elle-même et contre tout.

Un jour, une camarade lui dit, en effet, que les correspondances militaires devaient être suspendues, car les lettres de soldats n'arrivaient plus.

— Êtes-vous sûre? — questionna-t-elle anxieuse.

— Demandez. Vous verrez. Moi, on me l'a dit.

Elle demanda. Quelqu'un lui répondit :

— Ah ! oui. C'est bien possible : voilà plusieurs jours que je suis sans nouvelles.

Une autre personne lui dit :

— Oh ! ça arrive souvent, ces choses-là.

Alors elle osa sourire, elle osa respirer, un peu allégée. Mais, le soir, en rentrant, l'obscurité réveilla ses soucis, et elle demanda à sa sœur :

— As-tu entendu parler d'un arrêt dans les correspondances du front?

— Un arrêt?

Émilie eut un sursaut.

— Oui, une interruption. On me disait cela ajourd'hui.

Et Louise se sentait timide, craintive : elle tremblait de recevoir un démenti.

Émilie ne trouva aucune réponse. C'était donc possible, les choses pouvaient donc s'arranger si simplement, alors qu'elle ne pensait qu'à cela sans parvenir à se rassurer. Elle ne pouvait y croire encore.

— Mais qui te l'a dit? — insista-t-elle.

Louise s'énervait.

— Qui?... Cela n'a pas d'importance... L'as-tu entendu dire aussi?

— Non, — fit Émilie à voix basse.

Puis, après un silence, elle ajouta :

— Mais c'est bien possible.

Maintenant elle voulait y croire. Il lui semblait qu'elle avait entendu autour d'elle tant de plaintes, que cela devait être vrai. Et elle se laissa aller dans le fauteuil, les yeux fermés, voulant vivre un moment d'espoir immense, voulant laisser battre son cœur, voulant écouter toutes sortes de choses qu'elle n'osait plus maintenant se répéter.

Le lendemain, elle aussi, se renseigna. Une amie lui répondit légèrement, ignorant son secret :

— Non. Ce n'est pas possible. Moi, j'ai des lettres tous les jours.

Alors ce fut un nouvel effondrement. Elle en voulut à sa sœur de cette fausse joie, de cette nouvelle apportée au hasard comme une chose indifférente. Aussi, dès qu'elle la vit, lui dit-elle, avec une menace dans la voix et quelque chose de dur au fond des yeux :

— Eh ! bien, ton arrêt, c'est... une blague.

Louise courba la tête. Elle le savait : d'autres déjà l'avaient renseignée. Elle aussi était anéantie : c'était un jour de plus qui s'ajoutait aux autres, et rien de plus. Mais, comme elle ne répondait pas, Émilie insista, méchante, comme pour se venger :

— Si tu crois tout ce qu'on raconte, maintenant !...

Louise était à bout. Elle sentit qu'elle allait pleurer. Elle se sauva dans la petite cuisine, son refuge, la pièce bien à elle où elle pouvait, avec des précautions pour ne pas faire de bruit, laisser couler ses larmes, tout en s'occupant comme les autres jours.

Mais, le soir, elle n'y tint plus. Leur dîner avait été vite fini. Il lui sembla impossible de rester là, inactive, sous la lampe, dans cette intimité silencieuse. Elle voulut fuir, aller encore une fois place Vendôme, voir si aucune lettre n'était arrivée depuis son départ.

— Je retourne là-bas, ce soir : j'ai encore du travail.

— Comment ! à cette heure-ci?

— Oui.

Elle ne chercha aucune explication, indifférente à ce que pensait sa sœur.

— Comment iras-tu?

— En métro.

— Et comment reviendras-tu?

— En métro, ou à pied si le métro ne marche plus.

Que lui importaient ces détails? Elle sentait qu'il fallait aller là-bas. Par quel moyen? cela lui était indifférent. Ce qu'on en penserait lui était bien égal aussi. Et elle partit.

Maintenant, elles ne se voyaient presque plus, ne se parlaient presque plus. Dès qu'elle avait fini de dîner, Louise se sauvait. Elle savait maintenant qu'elle ne trouverait rien là-bas, mais cette course dans la nuit était devenue un besoin pour elle.

Émilie, restée seule, souffrait de tout : du bruit ou du silence, de l'ombre ou de la lumière. Elle se couchait immédiatement, ne pouvant même pas pleurer, maintenant que cela lui était permis, et si ébranlée qu'elle promettait à un Dieu qui ne semblait s'être révélé à elle que par la souffrance, et qu'elle voulait fléchir, des cierges dans une église en échange d'une lettre d'amour.

IX

Mais la lettre n'arriva pas.

Elles voulurent espérer quand même : elles le virent blessé d'abord, prisonnier ensuite. Autour d'elles déjà, si souvent, après de longues semaines d'attente, une lettre d'Allemagne était arrivée, apportant comme une heureuse nouvelle la certitude d'une captivité qui, un mois plus tôt, eût paru un

désastre, tant nos désirs inconscients savent plier devant la dureté des faits !

Le temps passait, et ce nouvel espoir les remplissait toutes. Plus étaient grandes leurs raisons de craindre, plus elles semblaient s'accrocher à toutes les ombres d'espérances : on eût dit qu'elles marchaient les yeux au ciel pour ne pas voir le danger dont chaque minute les rapprochait infailliblement.

Un soir d'avril, Louise rentrait tard, fatiguée de penser, fatiguée de ces premiers jours de beau temps, de cette douceur de l'air si pénétrant et qui heurte et choque toutes les douleurs, de ce soleil tout neuf qui semble épanouir, réchauffer un désir de bonheur qui sommeillait engourdi par l'hiver.

Prisonnier? Pas prisonnier? Elle ne savait plus...

Madame Lebeau était devant la porte.

— Mademoiselle Louise ! Vous ne savez pas?

— Non ! Quoi donc?

Et la jeune fille eut un frisson.

— Eh bien ! en voilà encore un que nous ne verrons plus.

Machinalement Louise demanda :

— Qui ça?

— Mais monsieur Albert, donc.

Elle fit : « Ah ! » seulement, subitement assommée, hébétée, les lèvres blanches, le regard vague, comme si elle ne comprenait pas.

Puis, soudain, un voile se déchira. La vérité se dressait effroyable, là, près d'elle. Elle sentit bien que c'était une chose épouvantable à laquelle elle n'avait jamais cru auparavant, et, comme une bête touchée par le plomb du chasseur, elle s'enfuit. Elle courut à l'escalier sans un mot, se bouchant les oreilles dans un geste instinctif d'effroi.

Elle se trouva devant la porte, haletante, incapable d'un geste réfléchi. Des deux poings, elle frappa en criant :

— Ouvre !... Ouvre-moi !...

Et, quand Émilie lui eut ouvert, elle se dressa à l'entrée de la pièce, les yeux fous, en criant :

— Albert est mort !

Émilie bondit. Elle voulait avoir mal entendu.

— Quoi?

Alors Louise, nettement, d'une voix oppressée, répéta :

— Albert est mort.

Brusquement toute sa folie se mit à se fondre en une immense douleur ; elle s'assit sur une chaise contre la cheminée, et pleura. Elle pleurait doucement à petits sanglots, répétant à intervalles presque réguliers, et comme pour elle seule, d'une voix très basse :

— Albert ! Albert !

Elle l'appelait doucement, lui parlant d'une voix caressante comme on parle à un enfant.

Elle pleura longtemps et toujours sur le même ton. Les minutes qui passaient ne comptaient plus ; rien ne comptait plus. Puis, à la longue, son chagrin parut s'endormir ; il semblait qu'elle n'eût plus de forces, plus de larmes ; elle releva la tête. La chambre était vide.

— Émilie ! — appela-t-elle.

Elle voulait maintenant tout lui dire, et soudain il lui vint dans son accablement comme un soulagement, en songeant qu'elle ne serait plus seule à porter sa peine.

— Émilie ! — appela-t-elle encore.

Il faisait nuit maintenant ; seule la lune éclairait la pièce de sa lueur livide et froide.

N'obtenant aucune réponse, Louise se leva, les jambes brisées. Elle ferma un moment les yeux, s'appuyant sur la cheminée, étourdie. Elle n'avait plus que la sensation du brisement physique ; sa tête était vide, vide, horriblement vide. Elle regarda autour d'elle. Sa sœur n'était pas là ! Pourquoi cette obscurité, ce silence? Elle passa dans l'autre pièce.

Toujours aucun bruit.

Soudain, à ses pieds, elle découvrit Émilie, couchée là, par terre, sur le parquet.

— Émilie ! voyons es-tu folle?

Devant cette immobilité, elle eut peur. Elle se baissa, chercha sa main.

— Voyons, Émilie ! Quelle idée de dormir là? Réveille-toi !

Émilie ne bougeait toujours pas. Alors un immense effroi envahit Louise : était-ce un cauchemar? La chambre, que marquait d'une large tache blanche en son milieu un rayon de

lune, gardait des recoins obscurs, des recoins d'ombre menaçants. Il lui fallut de la lumière. Vite ! Elle n'avait plus que cette idée-là. Et, quand elle eut trouvé la lampe et qu'elle l'eut allumée, quand elle se vit dans la glace au-dessus de la cheminée, elle eut peur. Elle ne reconnaissait pas ce visage gonflé, rougi, cet air hagard.

Elle fut tirée de sa torpeur par l'odeur âcre de la lampe qui filait terriblement, la flamme montant et crachant, par le verre déjà noirci, une fumée lourde. Elle eut un mouvement instinctif pour baisser la mèche trop haute. Ce geste, pourtant irréfléchi, la ramena à la vie réelle. Cette lampe, elle venait de l'allumer. Pourquoi donc? Elle ne savait plus. Puis brusquement, le souvenir de sa sœur lui revint.

Elle se précipita.

Devant le corps évanoui, elle retrouva toute sa présence d'esprit, toute son énergie habituelle.

Du vinaigre ! Il fallait du vinaigre. Elle se souvenait d'avoir déjà vu, d'autres fois déjà, Émilie ainsi inanimée.

Elle la déshabilla là, par terre, à genoux à côté d'elle, épiant sur son visage la vie qui allait revenir.

Émilie revint à elle sans manifester la moindre surprise : elle paraissait incapable de s'étonner.

— C'est fini, n'est-ce pas? Maintenant tu te sens bien?

Émilie se contenta de la regarder.

— Viens te coucher dans ton lit.

Émilie ne bougea pas.

— Allons, essaye de te lever. Je vais t'aider.

Alors docile, Émilie fit un effort. Mais, quand elle se trouva debout, elle chancela. Il fallut la retenir. Elle se laissa déshabiller, mettre au lit comme un enfant. Elle avait toujours les yeux ouverts, mais ne prononçait pas une parole.

— Tu es mieux?

Ce silence faisait peur à Louise, elle aurait voulu au moins que sa sœur fermât les yeux et ne restât pas comme cela à la regarder, muette.

— Dors, maintenant : c'est ce qui te fera le plus de bien.

Elle se leva pour aller remettre de l'ordre dans la pièce voisine.

Elle allait et venait, ayant retrouvé le mécanisme de son

corps. Par moments, elle s'arrêtait, les yeux fixés comme sur une image précise. Elle le voyait là, devant elle, si fort, si sérieux et si jeune.

— Non ! c'est impossible, — pensait-elle.

Elle savait pourtant que cela était.

Alors, accablée de nouveau, elle se jeta sur son lit, telle qu'elle était, et, enfouissant la tête dans son oreiller, elle pleura. Elle pleurait à cause d'elle, à cause de lui, à cause de la vie, à cause du monde entier.

Elle fut brusquement arrachée à son désespoir par la voix d'Émilie, qui, dans le délire, prononçait des mots sans suite, des lambeaux de phrases.

— Va-t'en! Va-t'en! ce n'est pas vrai! tu mens, — criait-elle.

— Calme-toi !... De quoi as-tu donc peur? Veux-tu que j'approche la lampe?

— Non ! va-t'en !... Le voilà !... Je savais bien ! Ah ! Il n'est pas mort.

Louise se pencha sur sa sœur, lui serrant les poignets, comprenant tout maintenant, mais voulant savoir davantage : depuis quand elle l'aimait, comment elle l'aimait. Elle était révoltée... Elle voulait lui crier : « Tu n'as pas le droit de l'aimer !... Il est à moi !... Tu entends, il est à moi ! Tu ne sais donc pas qu'il est à moi? » La jalousie l'envahissait. Elle ne consentait pas à partager cette douleur qui l'écrasait.

— De qui parles-tu? — répétait-elle.

Mais Émilie, de nouveau, retomba dans les mots sans suite, dans les phrases en apparence vides de sens. Et Louise passa toute la nuit à épier chaque expression de ce visage malade, à peser chacun des mots qu'elle entendait.

Il commençait à faire jour, un petit jour pauvre. Et cette lumière misérable, attendue toute la nuit comme un soulagement, maintenant qu'elle était là, donnait à chaque objet un aspect plus sinistre. Après avoir souffert de l'isolement, dans l'ombre qui cache et dissimule, il semblait que cette lueur rendît plus grande la solitude, en se rattachant à un monde trop indifférent et trop vaste.

Louise tenait la main de sa sœur, à genoux près d'elle ; et toute sa jalousie se fondait devant ce visage ravagé sur lequel

elle garda longuement les yeux fixés. Emilie était pâle maintenant, et, par moments, ses traits se crispaient dans une expression douloureuse comme si le sommeil l'eût terrassée sans lui retirer la faculté de souffrir.

Dieu ! Comme elle l'aimait !... Dieu ! Comme elle l'aimait !...

Alors il vint à Louise une pitié immense pour Émilie, à l'idée que cet amour, qu'elle sentait si profond chez celle-ci, n'avait jamais été partagé. Ne doutant pas de la droiture de sa sœur, elle se reprocha de lui avoir caché la vérité, sûre qu'Émilie n'aurait pas pu s'attacher ainsi à Albert, si elle avait su !... Elle avait envie de la réveiller pour se confesser, pour tout lui raconter, se disant naïvement que sa sœur souffrirait peut-être moins quand elle comprendrait que son amour aurait été en tout cas sans espoir. Et puis, elle ne voulait plus dissimuler ; elle ne pouvait plus ; elle avait besoin, un besoin impérieux, de crier sa souffrance.

Mais Émilie dormait toujours ; son sommeil semblait plus calme maintenant, plus profond. Il faisait tout à fait jour ; un joli soleil de printemps, encore un peu pâle, éclairait tout le ciel. Les bruits de la rue commençaient à monter, c'étaient quelques roulements de voitures et le bruit sourd des portes cochères se refermant derrière les premiers fournisseurs, puis des pas pressés.

Louise souffrait de cette vie qui reprenait autour d'elle, comme si rien ne s'était passé, de ce va-et-vient indifférent autour de sa douleur. Elle entendit le facteur dont elle connaissait le pas lourd pour l'avoir si souvent guetté dans ces matins d'inquiétude. Oui, tout continuait autour d'elle ; c'étaient les mêmes gestes qui se répétaient chaque jour, les mêmes sons qui montaient de la rue. Et la vie aussi allait continuer semblable en apparence à ce qu'elle était hier : une vie longue, interminablement longue, et vide, et inutile. Mais elle ne pleurait pas, restant seulement là, immobile, muette, les épaules lourdes, les mains molles, auprès de sa sœur endormie.

Elle frissonna en entendant frapper à la porte. Tout lui faisait peur maintenant. Et pourtant que craignait-elle de plus ?

C'était madame Lebeau qui flairait quelque mystère et que la curiosité poussait.

Louise avait repris assez d'empire sur elle-même pour pouvoir dissimuler. Hier, elle n'aurait pas su ce qu'elle faisait; maintenant, elle était calme et digne. Elle s'était représenté soudain son secret traînant de bouche en bouche, rapporté par les uns, commenté par les autres ; et l'idée d'une telle profanation lui donna de la force.

— Ma sœur a été souffrante toute la nuit... Elle dort, — dit-elle tout bas.

La concierge ne se décida pourtant pas à partir; elle parla d'Albert, elle expliqua qu'on n'aurait jamais rien su sans le propriétaire...

— Bien sûr ! C'est lui qui, ne recevant pas de réponse de monsieur Albert au sujet de la chambre, s'est décidé à écrire au capitaine de la compagnie.

Louise n'avait pas encore songé à se demander comment la nouvelle était parvenue, si immédiatement convaincue que cela était vrai.

— Ah ! oui, — fit-elle, frappée de ne pas s'être posé la question.

— Et c'est comme cela qu'on a su... Tué net, à ce qu'il paraît... C'est malheureux tout de même.

— Oui, — répéta Louise, — c'est malheureux !

Le son de sa propre voix l'étonna.

— Je me suis trompée, — pensa la concierge... — Aussi, cela eût été trop extraordinaire... Mais c'est bien drôle tout de même.

Elle fit un pas en arrière prête à partir, puis, désignant d'un signe de tête la porte de la chambre d'Albert, elle dit plus bas, comme si elle avait peur d'offenser quelqu'un dissimulé dans cette chambre inhabitée :

— Ça va vous faire un nouveau voisin... C'est toujours ennuyeux, les changements... On s'habitue, n'est-ce pas?

— Oui, on s'habitue, — répéta Louise comme dans un rêve.

Elle referma la porte dès que la concierge se fut décidée à s'éloigner, et elle rentra dans la pièce. Le soleil y donnait en taches lumineuses, éclairant le désordre, la débandade des vêtements.

Émilie dormait toujours, très pâle, le front barré d'une ride, les sourcils froncés. Louise resta là, immobile ; à considérer toutes ces choses, ses idées semblaient s'enfuir.

Y avait-il longtemps que cela était arrivé? Elle ne savait plus. Il lui semblait presque que cela avait toujours été.

— Oui, on s'habitue, — se répéta-t-elle, sans penser à ce qu'elle disait.

Et machinalement, elle alla éteindre la lampe oubliée là, dont la clarté jaune et à peine visible semblait engloutie, dévorée, par la lumière éclatante du jour.

X

— Louise !

Émilie appelait.

Louise prit la main de sa sœur, une main qu'elle sentit encore chaude dans la sienne. Elle était craintive devant cette douleur muette, devant cette douleur qui ne pleurait pas. Et, pourtant, elle voulait parler. Pendant qu'elle hésitait, ne sachant par où commencer, Émilie dit :

— Ouvre le tiroir, là, le second (elle désigna la commode) dans le coin, à droite. Entre les chemises, tu trouveras une enveloppe. Donne-la moi.

Elle commandait avec soudain dans la voix et dans les yeux quelque chose de décidé et d'énergique qui fit peur à Louise.

Celle-ci tâtonna, ne trouvant pas.

Émilie s'impatienta :

— A droite ! je te dis : à droite, et tu cherches à gauche.

Louise avait craint un réveil dans les larmes, une douleur lucide qui lui eût enlevé toute la force dont elle avait besoin, et voilà qu'elle était accablée par cette volonté qu'elle ne comprenait pas !

Elle finit par trouver.

Alors Émilie garda un instant sur ses genoux l'enveloppe, une grande enveloppe ; puis elle la retourna, les yeux fixes. Ses lèvres tremblaient maintenant. Allait-elle parler? Mais non : elle repoussa l'enveloppe.

— Non ! C'est impossible ! C'est impossible, — s'écria-t-elle.

Elle éclata en sanglots. C'étaient ses premières larmes depuis qu'elle savait, larmes jaillies devant le « plus jamais » que lui représentaient toutes ces lettres-là.

Plus jamais ! plus jamais ! Elle ne le verrait plus jamais ! Non : c'était impossible.

Et des larmes venaient, les larmes qui s'étaient accumulées pendant les longues heures de la crise.

Louise pleurait aussi, essayant de consoler sa sœur, de l'apaiser avec des mots tendres.

— Voyons, ma chérie, regarde-moi : je suis là près de toi.

Elle l'embrassait, ne sentant même pas qu'elle pleurait aussi.

Alors, pour la première fois, elle osa parler de lui.

— Écoute, ne me dis rien... Vois-tu... Je sais que tu l'aimais... Nous en parlerons plus tard... Tais-toi... Ne parle pas.... Je comprends, va ! Je comprends tout.

Alors Émilie se redressa d'un mouvement violent : elle était assise maintenant, des larmes ruisselant sur ses joues, ses cheveux en tous sens, l'air hagard.

— Non, tu ne comprends pas ! Non, tu ne sais pas ! Tu ne sais rien, parce que c'était notre secret à nous deux, parce qu'il n'avait jamais voulu que je te le dise.

Louise s'était reculée les mains en avant, suppliante.

— Non !... Non !...

— Tu ne sais pas que je l'aimais... qu'il m'aimait... Tu ne sais pas que nous étions fiancés.

— Tais-toi ! Tais-toi ! Ça n'est pas vrai, — hurla Louise.

Elle était à l'autre bout de la chambre, debout, appuyée au mur, les mains toujours en avant comme pour se protéger.

— Tu mens !

Émilie semblait ne rien voir, ne rien entendre.

— Tu ne sais pas que nous devions nous marier quand il reviendrait... et qu'il m'embrassait, et que j'aimais ses baisers.

Alors, saisissant l'enveloppe, et, éparpillant les lettres sur son lit dans un geste fou, elle continua :

— Et tout ça, vois-tu, ce sont des lettres qu'il m'écrivait depuis son départ. Regarde ! Vois comme il y en a ! Et dans chacune il me dit qu'il m'aime.

Elle jouait avec ces lettres, les touchant, les caressant.

Louise ne regardait plus. Collée au mur, la tête dans ses mains, elle ne pleurait même plus. Elle cachait ses yeux grands ouverts, ses yeux qui ne voulaient pas se fermer.

Qu'y avait-il donc d'horrible, là, devant elle?

— Regarde, regarde, — répétait Émilie. — Tu vois : il m'a écrit tout cela. Depuis qu'il est parti, j'en avais sans cesse... Et nous nous aimions, vois-tu !... Je ne pensais plus qu'à lui.... Et maintenant !... Non ! ce n'est pas possible !...

Alors elle retomba dans une crise nerveuse pareille à celle de la nuit.

Toutes ces lettres étaient éparses sur la couverture ; quelques-unes avaient glissé à terre.

Louise restait toujours immobile, sans un cri, sans un sanglot, le dos au mur, la tête dans les épaules. Tout à coup, elle se sauva dans l'autre pièce, fermant la porte derrière elle, ayant peur et horreur de tout.

— Non... Ce n'est pas possible !... Ce n'est pas possible !...

Ce qui n'était pas possible maintenant, ce n'était déjà plus la mort d'Albert : c'était cette trahison abominable, ce souvenir de lui, cette image qui lui appartenait et qu'on lui volait, qu'on lui arrachait.

Dieu ! Quelle horreur !... Plus rien, alors? Pas même cela ! Elle n'avait plus seulement le droit de le pleurer comme une chose à elle, bien à elle.

Elle s'assit, accablée.

Des souvenirs lui revinrent en foule.

Elle se rappelait les réticences d'Albert, les bizarreries de sa sœur. Elle songea à ce mystère dont il voulait entourer tout cela. Comment ne s'était-elle pas méfiée? Alors, son image revint devant ses yeux, son expression si dévouée, et cette attitude respectueuse. Non! il l'aimait : c'était certain. Mais ces lettres?... Eh bien! elle aussi en avait, des lettres... Et pourtant la réalité était là, une réalité qui échappait à son entendement. Toutesses espérances s'effondraient, et son idole était émiettée.

Plus rien ! Rien autour d'elle. Rien devant elle. Rien derrière elle. Rien que ce souvenir, qu'elle voulait chasser. La misère du monde l'envahit. Ainsi donc, c'était cela, la vie ! Pourquoi avoir cru que cela changerait? Elle n'avait qu'à regarder autour d'elle : toutes les maisons qu'elle voyait, toutes ces fenêtres, là, devant elle, cachaient des angoisses et des pleurs.

Elle était si pénétrée des souffrances des autres qu'elle y

mêla les siennes, sachant qu'elle aussi en prenaits a part, mais ne distinguant plus cette part dans la longue plainte qu'elle entendait autour d'elle, qui montait, l'enveloppant comme un tourbillon de fumée.

Il ne lui restait rien! Rien, pas même le regret de quelque chose qui aurait pu être. Et il en serait toujours ainsi : sa pensée regardait la vie se dérouler devant elle visible comme un chemin étroit entre deux murs très hauts.

Elle n'avait de haine contre personne : son accablement était trop grand. Elle subissait : voilà tout. Que lui importaient maintenant les causes et les raisons? Toute sa pensée se tendait vers un but qu'elle voulait atteindre : continuer quand même ; être comme les autres ; ne pas tomber en route.

Sa longue cohabitation avec sa sœur, cette habitude de se retrouver toujours ensemble, la retenait maintenant comme un lien, un lien dont elle sentait la solidité sans en distinguer la nature.

— Il faut continuer, aller toujours !

Elle ne se demandait pas pourquoi. Elle savait qu'il le fallait. Voilà tout.

Et, dans l'immense désespérance qui l'emplissait toute, elle pensa à sa sœur.

Sur le premier moment, elle eût voulu crier :

— Moi aussi, j'ai des lettres ! Moi aussi, il m'aimait !

Mais, à présent, elle n'en avait plus le courage. Oui, les lettres étaient là : c'est vrai; mais ce n'était plus le trésor qu'elle eût été fière de revendiquer.

Ah ! non, elle n'en était pas fière maintenant. Malgré tout, la certitude que sa sœur n'avait pas eu plus qu'elle, et avait été trompée elle aussi, la rendait, sans qu'elle se l'avouât, plus pitoyable. Au lieu d'être la rivale qui lui avait pris sa place, qui lui avait volé Albert, Émilie était une victime comme elle. Par moments, elle se souvenait que cette victime était sa sœur. Et elle ferma les yeux, ne sentant plus rien que la brûlure de ses paupières fatiguées.

Elle resta là longtemps, dans une vague somnolence. Ce fut encore Émilie qui la rappela à la réalité, comme pour lui montrer que, malgré tout, elle était sa raison d'être, son trait d'union avec le monde.

Elle se leva et doucement ouvrit la porte. Elle avait un peu peur, malgré son calme apparent, de se retrouver dans cette chambre, de revoir ces lettres éparses sur le lit. En effet, elles étaient toujours là.

Alors Louise s'approcha, et, prenant avec précaution ces feuilles sur lesquelles elle ne pouvait s'empêcher de reconnaître une écriture qu'elle avait vue si souvent, ces feuilles tout imprégnées de mots d'amour adressés à une autre, elle les remit dans la grande enveloppe. Quand ce fut fait, elle se sentit soulagée, délivrée d'un grand poids. Il lui sembla bien que maintenant elle aurait le courage de tout faire, de tout voir, de tout entendre.

Elle s'installa dès lors au chevet de sa sœur, ne voulant plus penser, cherchant déjà l'oubli de tout dans une activité physique, dans l'accomplissement d'un devoir.

Émilie passa plusieurs jours dans cet état de somnolence et de rêve.

Puis, petit à petit, elle se remit. Elle resta de longues heures immobile, silencieuse, comme si lentement le malheur qui l'avait terrassée prenait possession de tout son corps, s'infiltrait dans ses veines, se mêlait à son sang, envahissait toute sa chair ! Elle se laissait faire, sans révolte, résignée. Seul, le silence que toutes deux observaient au sujet d'Albert, sans qu'elle osât le rompre, ce silence lui pesait. Les soins de Louise l'attendrissaient, mais elle aurait voulu s'abandonner, parler de lui. Elle aimait à la voir aller et venir, elle aimait sa sollicitude auprès d'elle; mais comme elle aurait eu besoin de cette intimité d'autrefois, de cette confiance qui leur manquait ! Et elle ne comprenait pas ce qui la retenait de se jeter dans ses bras quand elles restaient toutes deux assises face à face pendant de longues heures. Elle eût voulu lui dire aussi :

— Console-moi ! Console-moi !... Je suis si malheureuse !...

Quand Émilie se leva, il lui sembla qu'elle venait de faire une longue maladie, et, comme après une longue maladie, elle sentit la santé qui rentrait en elle. Il n'y avait pas une semaine, pourtant, que cela était arrivé ! Les souvenirs lui revenaient comme reviennent des souvenirs d'enfance. Elle se demandait

encore comment elle l'avait appris, et il lui arriva, en y songeant, de revoir brusquement Louise avec son air hagard, debout sur le pas de la porte, lui criant avec un son de voix étrange qu'elle entendait encore : « Albert est mort ! » Est-ce que par hasard?... Mais, de toute sa force, elle repoussa cette pensée.

Un jour, elle put venir s'asseoir devant la fenêtre ouverte. Il faisait beau.

— Es-tu bien? — questionna Louise.

— Très bien.

Émue par cette sollicitude de tous les instants, Émilie prit la main de sa sœur.

— Pardonne-moi, — commença-t-elle, — pardonne-moi tous les mauvais jours que je t'ai fait passer.

Louise essaya de se dégager.

— Écoute, — continua Émilie, — bientôt je serai plus forte, mais si tu savais...

Louise eut peur.

— Oui !... Je sais... je sais...

Émilie avait commencé. Elle s'obstina à continuer.

— Non !... tu ne sais pas... Il était si bon, si beau.

— Tais-toi... tais-toi !...

Louise se sentait faiblir.

— Nous aurions été si heureux... Toi aussi, tu sais : il avait pensé à toi et t'aimait bien aussi, et ses lettres sont si tendres, si bonnes... Un jour, je te les montrerai... Tiens, veux-tu ?...

Louise implorait :

— Je t'en supplie... Non, pas maintenant. Je t'en supplie.

Elle pleurait, à présent, sans force devant l'expression de cette tendresse, qui, malgré tout, la bouleversait. Elle ne savait plus en ce moment ce qu'il était : bon? méchant? Elle l'ignorait... Il était lui, voilà tout, et il n'était plus là.

Alors Émilie la regarda, devinant tout à coup.

— Louise, qu'as-tu? vraiment...

— Non, je n'ai rien ; laisse-moi...

Émilie se leva brusquement : elle ne sentait plus de fatigue, plus de malaise...

— Tu l'aimes, — cria-t-elle, — tu l'aimes !...

— Non, non, — gémissait Louise.

Émilie lui prit les poignets.

— Si, tu l'aimes.

Alors, incapable de lutter davantage, Louise se tut, cachant sa figure, dérobant ses regards. Toute son attitude était un aveu. Émilie la tenait toujours. Elle approchait son visage tout près de celui de sa sœur, cherchant la vérité dans ses yeux.

— Mais, lui? lui? Est-ce qu'il t'aimait?...

Louise se redressa. Non, cela, elle ne le ferait pas. Elle ne commettrait pas une telle abomination. Toute sa force lui revint. Elle se dégagea.

— Non, — dit-elle nettement. — Il ne m'aimait pas.

Elle relevait la tête, osant maintenant regarder Émilie en face.

— Non, il ne m'aimait pas.

Émilie était retombée assise. Son visage qui s'était coloré reprenait sa teinte plus pâle. « A quoi ai-je pensé? A quoi ai-je pensé? » se répétait-elle.

— Pardon ! Je suis folle...

A qui s'adressait ce pardon, à Albert? à Louise? Elle ne le savait peut-être pas elle-même, mais elle comprenait que des pensées horribles venaient de lui traverser la tête, des pensées dont elle avait besoin de s'excuser.

Louise était encore frémissante du mensonge qu'elle venait de faire : elle venait de mesurer sa force maintenant ; elle la connaissait. Et, comme Émilie soudain tournée vers elle lui tendait les deux mains avec un geste implorant et un regard de détresse, elle tomba à genoux et, cachant sa tête dans la robe de sa sœur, elle pleura, sentant pour la première fois une âme compatissante à côté de sa douleur.

XI

Elles reprirent une vie normale en apparence. Toutes deux recommencèrent à travailler, et ce fut leur plus grand soulagement. La première fois qu'elles descendirent, elles avaient peur qu'on leur parlât d'Albert, mais il n'en fut rien. L'événement était oublié, d'autres étaient survenus, qui l'avaient

effacé. Après avoir craint toutes deux d'avoir à se raidir contre une impression trop douloureuse, elles s'en allèrent plus appesanties par cette indifférence.

Leurs meilleurs moments étaient ceux de leur travail, dans la monotonie d'une besogne toujours semblable. Elles tendaient toute leur attention et, quand l'heure de rentrer arrivait, c'était comme si elles se réveillaient soudain d'un engourdissement bienfaisant. Le temps qu'elles passaient ensemble, chez elles, était le plus pénible : quelque chose subsistait entre elles, quelque chose qu'elles ne s'expliquaient pas encore.

Elles ne s'en voulaient mutuellement de rien, elles ne parlaient plus jamais de « lui », retenues toutes deux par une pudeur semblable, retenues par ce sentiment qu'il y avait en elles quelque chose de mystérieux, de caché, qui les isolait l'une de l'autre.

Et elles allaient côte à côte, suivant la même route, d'un pas pesant et fatigué, sentant entre elles la profondeur d'un abîme au-dessus duquel elles n'osaient pas se donner la main.

Un jour, Louise rentra plus tôt, un jour de juin ensoleillé et gai. Elle avait croisé des gens affairés, des promeneurs paisibles, tous en apparence éloignés de ce qui se passait là-bas, de ce qui s'était déjà passé. C'était un jour d'été comme tous les autres jours d'été, et on voyait des toilettes claires de femmes, on entendait des cris joyeux d'enfants et, par moments, dominant tout cela, l'appel du marchand de journaux criant le dernier communiqué, brandissant avec sa feuille toute fraîche l'annonce de tant de morts et de douleurs !...

Elle était sans énergie, si misérable et si seule, au milieu de toute cette vie qui débordait autour d'elle...

Quand elle ouvrit la porte du petit appartement, elle eut une détente, elle éprouva un réel bien-être : rien ne venait heurter son mal.

Machinalement, elle s'en alla dans la cuisine : c'était son refuge habituel. Elle y avait tant et si souvent pensé à lui, qu'il semblait qu'un peu de son souvenir y fût demeuré, un peu de son image ancienne, de cette image qu'une vision nouvelle n'était pas parvenue à remplacer. L'ancienne et la

nouvelle vivaient ensemble dans son esprit : tantôt l'une, tantôt l'autre surgissait; elles savaient se superposer sans se détruire. Aujourd'hui, c'était la physionomie d'autrefois qui la hantait. Elle revoyait ses yeux avec leur expression ouverte et cordiale. Ah ! comme il avait su être affectueux et bon ! Tout le reste n'est-il donc qu'un mauvais cauchemar, quelque chose dont par lâcheté on peut encore douter? Et n'étaient-elles pas encore là, toujours dissimulées derrière les tasses et les soucoupes, ces lettres qu'elle n'avait pas encore osé toucher, ces lettres qu'à plusieurs moments elle avait voulu brûler pour détruire tout ce qui restait de lui? Chaque fois le courage lui avait manqué ; elle avait, malgré tout, au fond d'elle-même, redouté la destruction de ces papiers comme un acte sacrilège. Et maintenant voilà que, dans l'accablement de cette après-midi de solitude, elle tremblait en pensant à ce qu'elle avait failli faire. Il suffisait d'oublier la trahison pour que ces lettres redevinssent un trésor précieux, le seul souvenir qui lui restât de lui.

Un grand désir lui vint de les revoir, de les toucher, d'y retrouver toute la douceur d'autrefois. Elle ne put résister, et, avec des gestes silencieux et prudents, comme si elle eût vraiment accompli quelque acte indélicat, elle alla chercher le paquet. Elle l'ouvrit avec cette sorte d'émotion religieuse qu'on éprouve devant une chose très ancienne : ses mains étaient déshabituées de ces gestes-là. Quand elle vit apparaître son écriture, ce fut immédiatement comme si rien ne s'était passé, tant elle ressentit le même émotion, le même serrement de cœur si douloureux.

Avant de les relire, elle retrouvait la physionomie de chacune. Oui, celle-ci, elle l'avait reçue un jour qu'il faisait beau, par un soleil magnifique. Celle-là, elle se rappelait l'avoir ouverte aux Tuileries où elle s'était réfugiée après son déjeuner... Et voilà la première, qu'elle avait lue et relue sans pouvoir y croire, et la dernière qu'elle avait aussi retournée en tous sens cherchant dans les mots et entre les lignes l'explication du silence effrayant qui avait suivi. Alors elle commença à les relire dans l'ordre où elle les avait reçues, et cette lecture la reporta si bien en arrière qu'elle oublia tout : où elle était, ce qui s'était passé, l'heure. Avec chaque mot,

les souvenirs remontaient en foule, l'atmosphère se recréait autour d'elle, la reportant de plusieurs mois en arrière d'une façon si vivante que c'était comme si rien d'autre n'avait jamais existé que ces lettres, que cet amour dont elle retrouvait toutes les nuances.

Et elle restait là, assise sur un coin de la table de la cuisine. Elle ne souffrait pas : elle vivait ses lettres. Elle n'entendait rien : ni les bruits de la rue qui arrivaient à elle par la fenêtre ouverte dans la pièce voisine, ni le tic-tac dur mais assourdi d'un gros réveil placé tout près d'elle.

. . . . . .

Elle n'entendit pas davantage la porte d'entrée qui s'ouvrait, ni le pas de sa sœur à travers les deux chambres.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

Ce cri la tira brusquement de son rêve. Elle vit Émilie devant elle, toute droite, les lèvres blanches, Émilie qui, dans un éclair, avait reconnu l'écriture, le papier; un instant, elle crut que Louise lui avait dérobé ses lettres.

Celle-ci ramassa d'un geste sauvage les feuilles éparses. Elle les froissait maintenant, ne pensant qu'à une chose ; les sauver, ne pas les donner, ne pas les perdre. Elle les pressait contre elle de ses deux mains crispées.

— Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que c'est? — répétait Émilie en s'avançant tout contre sa sœur.

Et Louise reculait tout contre le placard dont la porte se referma avec un déclic sec. Tout à coup, comprenant qu'elle était perdue :

— Ce sont des lettres, — dit-elle hardiment.

— De lui? N'est-ce pas, que c'est de lui? Avoue! — cria Émilie.

Et, en prononçant ces mots, elle se demandait comment une pensée aussi fantastique avait pu lui venir. C'était comme un coup de folie, un reste de ses dernières maladies. Mais Louise baissa la tête et tout bas prononça :

— Oui ! de lui.

Comment avait-elle avoué ce qu'elle voulait tant garder pour elle ! Elle ne savait plus. Cela était arrivé, parce que cela devait arriver, voilà tout ! Elle se sentait la proie d'une fatalité, comme si l'univers entier s'était mis contre elle pour lui arra-

cher son secret. Oui ! cela était arrivé parce que cela devait arriver.

Elles restaient là, face à face, muettes, tremblantes, devant cet aveu.

Émilie tendit la main :

— Je veux les voir !

Louise releva la tête :

— Tu ne les verras pas.

— J'en ai le droit pourtant, — reprit Émilie, sur un ton plus dur et plus dominateur.

Louise fronça les sourcils :

— Non, tu ne les verras pas.

Alors Émilie s'emporta :

— De quel droit me caches-tu ces lettres? Albert était à moi, c'était mon fiancé : tu le sais bien.

Alors Louise de nouveau murmura très bas, mais doucement, comme résignée :

— C'était aussi le mien.

— Ça n'est pas vrai ! Ça n'est pas vrai !

Louise regarda sa sœur bien en face, très calme en apparence, et celle-ci eut aussitôt la sensation très nette que c'était vrai. Alors elle parla. Elle parla vite, fort...

— Pourquoi me l'avoir caché? Pourquoi être restée à me regarder pleurer, sans rien me dire? Je devais le savoir. Pourquoi m'avoir menti?... Pourquoi?

Louise n'en savait rien. Chose étrange ! depuis que sa sœur était là, devant elle, à souffrir, elle éprouvait un immense soulagement. C'était comme si elle eût repris sa part : elles étaient égales maintenant ; elle avait le droit, elle aussi, de déployer cet amour à la lumière du jour.

Brusquement, Émilie s'en alla, et Louise restée seule reprit ses lettres. Elle les replia dans leur papier. Il lui semblait que maintenant elle avait acquis le droit de les regarder, de les relire. Elle continuait à n'avoir aucun remords ; au contraire, il lui semblait que ce qui venait d'arriver était bien, bien pour elle, bien aussi pour sa sœur dont elle entendait le pas nerveux aller et venir dans la pièce voisine, pour sa sœur dont elle devinait toute la révolte et toute la peine.

Elle avait peur cependant ; elle n'osait bouger, comme si

chacun de ses gestes eût dû déterminer un drame. Elle finit par se reprendre, s'occupa dans la cuisine, prépara le dîner.

Quand tout fut prêt, elle s'avança dans la pièce qu'Émilie n'avait pas quittée. Debout près de la fenêtre, celle-ci ne se retourna même pas. Quand le couvert fut mis — deux assiettes se touchant presque sur la table, — Louise appela :

— Émilie, le dîner est prêt.

Émilie, sans se retourner, la voix sèche et dure, répondit :

— Merci, je ne dîne pas.

Et elle passa dans la chambre voisine.

Alors Louise, le cœur tout noyé de larmes qu'elle refoulait, la gorge serrée, s'assit seule en face des deux assiettes. Elle mangea machinalement, mécaniquement, parce que tout était là, sur la table, à sa portée, et parce que son esprit absorbé ne contrôlait plus ses gestes. C'était donc cela, la vie ! un accablement de toutes les minutes ! des déceptions après des désespoirs !... A quoi donc se raccrocher?

Quand elle eut fini, elle remit tout ponctuellement en ordre, puis doucement elle entra dans la chambre. Elle pensait trouver sa sœur couchée, et elle fut effrayée de la voir assise sur son lit encore toute vêtue. Qu'avait-elle donc bien pu faire pendant tout le temps, dans ce silence immobile?

— Tu ne te couches pas? — lui demanda-t-elle.

— Si, si... Je voulais te parler... J'ai réfléchi.

Louise baissa les yeux devant le regard dur et mauvais de sa sœur.

— J'ai réfléchi... Nous ne pouvons plus vivre ensemble maintenant. Il faut nous séparer.

Elle parlait d'une voix ferme, sans émotion apparente, comme si elle eût traité une affaire, et rien d'autre.

— Nous séparer? — balbutia Louise qui ne comprenait pas.

— Oui, nous séparer...

Émilie eut dans les yeux une expression de mépris.

— Avais-tu donc pensé que l'existence allait se continuer ainsi, calme et paisible? Tu n'as donc pas de sang dans les veines, toi? Je partirais tout de suite, si je savais où aller. Tu me fais horreur, horreur !... Et lui aussi : horreur !... horreur !

Et elle se jeta sur son lit, cachant sa tête dans son oreiller,

restant là sans pleurs, sans cris, mais aussi immobile que si elle eût été morte.

Louise ne trouva aucune parole. Elle avait craint tout, mais pas cela, pas cette décision, pas cette volonté.

Et, la tête rentrée dans les épaules, une immense fatigue dans tous les membres, elle se déshabilla et se coucha, timide et honteuse, comme si elle eût été mise à la porte. Sa grande tristesse ne comprenait pas cette révolte ; elle ne se sentait aucune haine contre les autres, aucune haine même contre les événements. Elle se laissa aller à pleurer doucement, tout doucement.

XII

Les jours qui suivirent furent silencieux et lourds, Émilie et Louise vivaient comme des étrangères, ne s'adressant presque plus la parole. Il n'avait plus été question de rien entre elles, et le départ décidé restait en suspens. Louise n'osait interroger sa sœur, espérant par moments qu'on n'en parlerait plus; puis, à d'autres instants, il lui semblait que la séparation était imminente.

Le lendemain de la scène, elles s'étaient remises à dîner, muettes, tête à tête, toutes les habitudes d'une existence en commun renouant des fils rompus. Alors?

Pourtant Émilie voulait toujours partir.

Rien, plus rien en elle ne subsistait, rien qu'un sentiment de haine contre lui, quand elle pensait à lui. Et cela se voyait à l'expression de ses yeux sans douceur, à leur fixité par moments, comme si elle avait devant elle une image qui lui faisait peur. Louise s'en apercevait bien, et elle avait la sensation vague que tant de haine appelait en quelque sorte une compensation ; aussi, sans essayer de comprendre pourquoi, se laissait-elle aller à s'apitoyer sur lui, de qui il lui arrivait d'évoquer plus souvent l'image. Elle en était venue à ne plus se demander : « M'aimait-il? Et s'il m'aimait, comment expliquer sa conduite? » Elle se rappelait seulement combien elle l'avait aimé, et ce souvenir avait une douceur amère dont elle jouissait malgré tout. Elle en jouissait avec des

larmes dans les yeux, le matin en s'éveillant, le soir en s'endormant.

Un jour, Émilie apprit par la concierge qu'on devait déménager la chambre d'Albert ; alors, en passant près de la porte, près de cette porte maintenant toujours fermée, une angoisse lui serra la gorge. Soudain, elle se rappela sa première visite, et une autre encore, et ses adieux, là, à cette place contre le mur. Elle le revoyait tel qu'il était, la première fois qu'elle était entrée chez lui, avec son visage fatigué et un peu fiévreux. Ce souvenir lui parut si peu ancien, si frais encore !

Elle s'aperçut qu'elle était restée là, sur le palier, cherchant vaguement une clef, oubliant le temps qui passait. Mais, quand elle entra, l'image revue tout à l'heure entra avec elle ; elle la sentit tout près ; elle la sentit flotter autour d'elle.

— Je le hais ! je le hais ! — se répéta-t-elle, raidie, sans s'apercevoir que, au lieu d'être l'expression de ses sentiments, ces mots ne représentaient plus maintenant qu'une riposte : elle s'en servait comme d'une arme pour repousser quelque chose qu'elle sentait obscurément se lever en elle.

— Je le hais ! je le hais !

— Émilie !

Émilie dressa la tête, soudain réveillée par cet appel.

Il faisait jour déjà, on voyait la lumière à travers le store baissé. A côté d'elle, elle distingua sa sœur assise sur son lit.

Du doigt, Louise désigna devant elle quelque chose.

— Est-ce que tu n'entends pas?

Émilie prêta l'oreille.

Elle n'entendait rien.

— Non. Qu'est-ce que c'est? — demanda-t-elle.

Alors Louise la regarda craintivement.

— Là, dans la chambre. On a remué.

Émilie fronça les sourcils. A ce moment, un pas lourd fit craquer le plancher, dans le logement depuis longtemps silencieux. Elle tressaillit... Oui !... C'était bien cela. L'avait-elle donc oublié? Avait-elle tout oublié?

Elle regarda sa sœur et dit à voix presque basse, un peu hésitante :

— Oui... On déménage... Je le savais.

Louise fit seulement : « Ah ! » mais avec une expression si douloureuse qu'il semblait que ce déménagement ajoutât quelque chose à ce qui s'était passé, qu'il en fût une confirmation matérielle.

Émilie ferma les yeux, comme pour dormir.

Louise se laissa aller sur son oreiller, déjà lasse de cette journée qui commençait.

Le bruit, dans la chambre voisine, semblait remplir toute la maison : c'était des pas allant et venant, des meubles remués, tout un branle-bas. Et toutes deux, immobiles, muettes, assistaient par la pensée à cet éparpillement. Elles avaient des sursauts à certains chocs plus rudes, comme si ces meubles eussent eu une vie à eux, une vie qui s'en allait, qu'on emportait.

A la fin, Louise n'y tint plus. Elle se leva. Elle s'habilla hâtivement, mit un peignoir et passa dans la pièce voisine. Là, au moins, elle était seule, et chacun de ses gestes n'était pas épié.

Elle avait à la fois une hâte que tout fût fini, et une angoisse de voir disparaître le dernier meuble. Elle suivait chaque mouvement des déménageurs d'après les bruits qui parvenaient jusqu'à elle. Maintenant, c'était le lit, et puis la table. Tout à coup, elle les entendit rire d'un gros rire épais : l'un d'eux, sans doute, avait fait quelque plaisanterie.

Émilie entendait aussi. Elle aussi fut secouée du même frisson de dégoût. Elle avait beau chercher à se maîtriser, depuis le commencement, la douleur montait en elle. En devinant le frôlement de ces meubles devant sa porte, en entendant dans l'escalier les pas lourds de ces hommes, qui venaient en chercher un, puis encore un, elle sentait que chaque voyage retentissait en elle avec une telle force qu'elle n'essayait même plus de se tromper elle-même.

Elle se tordait les mains, ne comprenant plus, devant cette angoisse qui lui faisait battre les tempes, ce qu'elle sentait réellement, ce qu'elle pensait, ce qu'il y avait tout au fond d'elle-même. Elle ne se disait plus : « Je le hais »; mais, s'abandonnant sans force, elle pleurait.

Soudain, comme sa sœur, elle se leva.

Louise, à côté, suivait toujours ce qui se passait. Comme, après une longue absence, ces hommes tardaient à remonter, elle eut peur que tout fût fini. Alors elle ouvrit la croisée et se pencha, le buste complètement hors de la fenêtre ; elle vit la misérable charrette à bras, appuyée, accotée au trottoir comme une chose infirme, la charrette à bras sur laquelle s'entassaient les meubles d'Albert. Et elle ne les reconnaissait plus, ces meubles, d'un aspect si lamentable sous la grande lumière de la rue. Les hommes autour s'activaient, nouant des cordes : tout semblait bien fini. Alors elle resta là, le cœur battant, suivant chacun de leurs mouvements. Comme il y avait peu de choses tout de même ! Puis, quand ce fut terminé, l'un des hommes se plaça entre les brancards, l'autre poussant, et la voiture s'ébranla. Elle rebondissait sur les pavés inégaux avec un bruit de ferraille ; on eût dit que tout allait se briser. Les deux hommes continuaient pourtant avec une indifférence tranquille.

Louise resta là jusqu'au moment où la voiture fut arrivée au coin de la rue ; elle la vit osciller au tournant, près de verser. Puis elle la regarda disparaître, et les hommes, et tous les meubles ! C'était fini ! Une fois de plus, c'était fini ! Bien des fois déjà, elle avait éprouvé cette sensation d'une fin, d'un anéantissement complet, mais jamais aussi rude. Elle se laissa aller sur une chaise, la tête dans ses mains, ayant toujours devant les yeux cette voiture qui s'en allait cahin-caha...

Alors prise soudain du désir de revoir une fois encore cette chambre nue, d'y restituer les meubles aux places où ils étaient, elle sortit du logement. La porte de la chambre voisine n'était pas fermée : on y voyait une grande lumière et un parquet sans ombres. Elle poussa cette porte et s'arrêta, la respiration suspendue. Sa sœur était là, les deux coudes sur la cheminée, la tête dans les mains, et qui pleurait. Elle aussi revivait sa première visite.

— Émilie ! — appela Louise des larmes dans la voix.

Émilie redressa la tête. Elle n'avait plus rien, dans les yeux, de son air dur de ces jours passés. Louise y lut quelque chose de si triste, de si profondément et uniquement triste, qu'elle lui tendit les mains. Et Émilie, sans lutte, sans force, se laissa tomber dans ses bras. Ce qu'elles sentaient maintenant toutes

deux, c'était cette même douleur qu'il y avait en elles, cette douleur plus forte que tout, cette douleur qui les rapprochait, parce qu'elle les faisait semblables l'une à l'autre. Il n'y avait vraiment plus de place en elles pour d'autres sensations, et elles se laissaient aller, emportées par le même courant de misère.

Elles pleurèrent longtemps.

Ce n'était plus le fiancé, le mari possible qu'elles pleuraient, c'était lui, uniquement lui. Et c'était aussi leur bonheur, le bonheur auquel elles s'étaient accrochées pendant quelques mois. Et il leur restait, de cet amour, de ces tristesses, de ces horreurs, un besoin de s'aimer quand même encore et malgré tout.

Louise se remit la première.

— Il faut nous en aller, — dit-elle très bas, comme si elle avait craint de réveiller quelqu'un d'endormi.

Et prenant sa sœur par la main, elle ajouta :

— Viens !

— Oui, partons, — fit Émilie, docile.

Elles avaient presque horreur maintenant de cette chambre si vide, si sale, avec ses parquets tachés et ses papiers déteints. Elles jetèrent pourtant un coup d'œil, le dernier. Il ne restait rien. Rien, sauf près de la fenêtre, au mur, un petit calendrier minuscule, tout simple, fixé là avec une épingle, calendrier qu'elles virent toutes deux.

— Si nous le prenions, — insinua Émilie.

— Pourquoi pas? Il n'est à personne.

Alors, elles le détachèrent, et toutes deux quittèrent la chambre prudemment comme si elles venaient d'y commettre quelque mauvaise action.

Une fois rentrées chez elles, elles se regardèrent, presque gênées par leur nouvelle intimité. Comment cela s'était-il fait? Elles ne savaient plus. Et il leur restait de cette dernière secousse un apaisement étrange.

Leurs regards se fuyaient encore un peu, mais leur douleur était profonde et semblable ; si profonde qu'elle ne s'exprimait pas, si semblable que toutes deux se comprenaient dans le silence.

Émilie tenait toujours à la main le petit carton. Louise le lui désigna d'un signe de tête.

— Où va-t-on le mettre?

Elles regardèrent autour d'elles. Et, tout à coup, elles se souvinrent d'un jour, du jour si lointain déjà où elles avaient ainsi cherché au mur une place pour fixer la grande carte du front. Ce souvenir leur serra la gorge et amena des larmes dans leurs yeux.

— Tu te rappelles? — fit Émilie.

— Oui, je me rappelle...

La carte était encore là : elle leur représentait leurs espoirs et tant d'angoisses. Elle avait servi aux malheurs. Sa présence leur déchirait le cœur sans qu'elles aient pu faire un mouvement pour l'enlever, pour la cacher. Et maintenant oseraient-elles jamais?

On pourrait le mettre à côté.

— Oui : c'est cela !...

Elles épinglèrent au papier le petit calendrier avec la même épingle dont il s'était servi lui-même. Et elles restèrent là, les yeux fixés sur cette carte immense dont un seul point pour elles représentait l'espace, et sur ce calendrier qui délimitait leur bonheur.

— Tu te souviens !

— Oui, je me souviens...

. . . . . .

Et la guerre continua, se déroulant avec la lenteur d'une chose naturelle, apportant chaque jour ses deuils, ses tristesses, ses horreurs nouvelles, frappant ici et là, sans ordre ni méthode, mais sûrement et implacablement.

JEANNE MAXIME-DAVID

UN FOYER

(FIN OCTOBRE 1914)

Je la vois, la maisonnette blanche, et la treille noueuse qui rampe contre le mur, et le rideau rouge derrière les vitres !

Voici neuf jours que nous avons quitté la chambre au parquet luisant, où la fenêtre reflétait sa clarté rose. Et notre hôtesse?... Notre vieille hôtesse revêche, mais si brave femme malgré ses criailleries et ses sempiternelles lamentations ! La voici sur le seuil, qui nous regarde approcher ; elle essuie ses mains à son tablier de grosse toile, d'un geste que nous lui connaissons ; et son nez rouge, de loin, nous souhaite bienvenue.

Tiens ! Qu'est-ce qui lui prend? Elle nous tourne le dos, et plonge dans son couloir comme un rat dans son trou.

— Bonjour, madame ! Nous revoilà. Nous sommes contents.

— Oh ! mais pas nous, là ! — riposte une voix pointue.

La porte de la salle vient de s'entre-bâiller, découvrant une petite femme sèche comme un cotret, qui nous dévisage sans bienveillance, et dont l'attitude raidie manifeste éloquemment qu'elle nous voudrait voir à tous les diables.

— C'est ma fille, — explique la vieille. — Elle revient tout juste d'Anceméont. Elle savait point qu'y avait tant d'hommes au pays ; ça l'aura tournée, bien sûr !

Les petits yeux de la fille, ronds et stupides, semblent ceux d'une poule en colère ; et des gloussements lui échappent, faisant sauter sa pomme d'Adam entre des paquets de tendons. Son visage est le même que celui de la mère, avec quelque chose de plus âpre encore : un nez en soc de charrue ; un front étroit sous les cheveux tirés trop raide, noués en un terne chignon pareil à une pelote de ficelle sale ; et des joues membraneuses, sous lesquelles on sent les canines.

— Alle est point belle à voir, — me confie Pannechon, — Et puis l'air teigne, avec ça.

— Bon ! Bon ! Laisse-nous parler.

— Mais rappelez-vous c'que j'vous ai dit, mon lieutenant : restez pas là ; cherchez ailleurs.

— Va-t'en au bain, Pannechon... Alors, madame, vous voulez nous mettre à la porte? Vous n'allez pas faire ça, voyons...

— Que si ! — tranche la donzelle.

— C'est à vous que je m'adresse, madame. Vous nous connaissez ; vous savez bien que...

— Oh ! mais là, faites point tant d'affaires, — s'obstine l'autre. — La fois d'avant j'étais point là ; la mère s'arrangeait, pas vrai? A matin, me v'là d'retour : y a pus d'place pour vous coucher, non !

Elle écarte ses bras, crispe ses mains sèches à la tranche de la porte et au chambranle, pour nous barrer l'accès de la salle ; ses pupilles sont noires comme des gouttes d'encre, et ses mâchoires frémissent comme si elles allaient mordre.

— Voyons, la Mélie, — hasarde la vieille, — on s'arrangera p't-êt'e ben !... I's sont gentils, ces deux hommes-là, bien polis, bien honnêtes...

— Et qu'est-ce que j'aurai pour moi coucher?

— On s'arrangera.

— Non !

Elle secoue la tête, muette désormais, les lèvres pincées, le front têtu. Et la colère me gagne devant cette obstination de brute.

— Alors, madame, c'est non?

— Qué qu'vous voulez, elle est si propre... Elle craint à ses affaires, voyez-vous.

— C'est non?

Hésitante, la vieille femme nous regarde, regarde la Mélie, nous regarde encore ; elle tortille le cordon de son tablier ; elle se tait... Et tout à coup, dans le silence qui s'élargit entre nous, la voix de Pannechon éclate comme un pétard :

— Ça va bien ! Ça fait l'compte ! On n'en veut pas, d'vot'e canfouine ! Alle est pas assez propre pour nous !... D'abord, vot'e fille, c'est pire qu'une Boche ! Et puis, on l'croirait pas, on l'croirait jamais qu'vous avez un fils à la guerre ! Faudrait qu'partout dans les maisons où qu'i' passera, i'soye reçu pareil que vous nous r'cevez ! Vous entendez bien? Et faudrait qu'i' sache que c'est d'vot'e faute, pour qu'i' puisse vous dire merci... sans cœur !

Dè ce coup la partie est jouée, perdue avec les honneurs.

— Mais de quoi te mêles-tu, diable de...?

Pannechon nous regarde en dessous, l'air faussement contrit, les yeux quêtant une indulgence qu'il se sait acquise :

— Vous êtes pas soulagé, mon lieutenant? Vous respirez pas mieux?

— Mais nous sommes à la rue, par ta faute !

— Vous y resterez pas longtemps. Y a qu'à chercher.

— Oui, chercher ! Voilà belle lurette que tous les coins sont pris !

— Ça reste à prouver... Faudrait voir...

Nous déambulons tous les trois au milieu de la rue large, distancés par une foule d'hommes en veste, aux flancs desquels dansent des bidons vides.

— Corvée d'pinard individuelle, — monologue Pannechon.

— V'là déjà les civils qui s'sont mis à la page.

— Hé oui ! Les habitudes sont prises... Les places aussi.

Le gaillard fait la sourde oreille, hume le vent, et lève le nez vers le zénith :

— Ma parole, — observe-t-il, — on dirait qu'i'va faire beau ! L'ciel se nettoye, et l'soleil est tout près derrière les nuages.

— Allons, tant mieux ! Il fera bon, cette nuit, coucher à la belle étoile.

Cette fois, un coup d'œil d'indulgente ironie, coulé de biais entre les paupières plissées, manifeste qu'il veut bien comprendre.

— S'il vous plaît, mon lieutenant, on a toute la journée d'vant nous : y a l'temps d'se r'tourner, en long et en large... Tiens, v'là Sylvandre ! Bonjour, gros. Quoi qu'tu veux, pleine lune?

Sylvandre, très digne, nous salue, Porchon et moi :

— Je viens, — dit-il, — prendre vos ordres.

— Nos ordres ? Quels ordres ? Prépare le déjeuner, voilà tout.

— Mais où le préparer, mon lieutenant?

— Cette question ! Dans la maison où nous faisons popote, je pense.

— Quelle maison?

— Hé ! La même que la dernière fois ! Tu n'y as pas retrouvé Presle et Lebret?

— Que si, j'les ai r'trouvés !... Mais i's m'ont vidé.

— Et de quel droit?

— C'est l'capitaine Rive qui leur avait dit comme ça qu'la popote était trop nombreuse pour la place qu'était trop p'tite ; ça fait qu'il avait décidé de s'mettre à part avec le capitaine Maignan et l'docteur...

— Alors, — dis-je à Porchon, — nous aussi nous sommes vidés?

— Ça m'en a tout l'air.

— Et ce n'est plus seulement un couchoir qu'il s'agit de dégoter...

— Mais un râtelier...

— La vie est dure... Et toi, Pannechon l'imbécile, qui rigoles !

— C'est vrai qu'vous m'amusez, mon lieutenant. Vous en faites donc pas !

— Facile à dire !

— Vous voulez m'écouter?

— Va toujours.

— Suivez mon doigt et ouvrez vos yeux : vous voyez la venelle là-bas? Pas celle à gauche qui va dans les champs ; l'autre, celle qui monte.

— Je la vois.

— Allez-y toquer d'confiance. C'est des braves gens qui d'meurent là ; les Aubry, qu'on les appelle. Tenez, v'là justement la mère et la fille qui s'montrent sur le pas d'leur porte.

Profitez d'l'occase. Moi j'm'en vas : j'laisse la parole à vos galons.

Il nous quitte en riant, revient vers nous et me glisse à l'oreille, derrière sa main :

— Insistez auprès d'la fille ; c'est une jeunesse ; ça a l'cœur tendre.

Puis, à grands pas, il se dirige tout droit vers l'épicerie improvisée, qu'assiègent les hommes aux bidons vides.

— Porchon?

— Quoi?

— On y va?

— On y va.

— Qui est-ce qui laïusse?

— Toi.

— Non, toi.

— Allons toujours !

Nous ajustons les plis de nos capotes, lissons nos cheveux du plat de la main ; après quoi, le képi avantageux, l'allure dégagée, nous allons droit vers les deux femmes. Nous ayant vus, elles nous regardent venir. Elles sont debout, côte à côte, au seuil de leur maison grande ouverte ; et leurs deux visages ont un sourire d'accueil, un simple et franc sourire qui pourtant nous étonne, habitués que nous sommes aux visages indifférents, clos de méfiance, et qui de loin, plus cruellement que ne feraient des paroles, rappellent au soldat qu'il n'est rien qu'un passant.

— Madame Aubry?

— C'est moi, — dit la mère. — Qu'est-ce que y a pour vot'e service?

— Mon Dieu, madame, nous voulions vous demander s'il vous serait possible de nous prêter un coin de votre cheminée... et une table.

— C'est pour vous manger?

— Justement.

— Vous deux?

— Nous deux... Et aussi quelques camarades.

— Combien qu'i's sont?

— Voyons, — me dit Porchon, — il y a toi et moi; et puis Ravaud ; et puis Davril...

— Et puis c'est tout ! Alors, madame, nous serons quatre.

— Oh ! En c'cas, y a bien moyen ! J'avais peur que la place vous manque, comprenez !

Elle nous dit cela comme si elle s'excusait. Elle nous regarde avec une bienveillance tendre, presque maternelle. Ses traits sont fins, sous des cheveux d'un blond terni, restés très abondants et souples ; ses yeux bleus ont une douceur un peu triste ; et leurs prunelles pleines de lumière gardent à tout le visage, dont la chair pâle s'est fanée, une expression de jeunesse candide.

La fille, elle, n'est que jeunesse. Plus petite un peu que sa mère, les cheveux plus forts et plus bruns, elle a les mêmes yeux de lumière, aux iris larges, d'un bleu à la fois intense et limpide. La fraîcheur vermeille de son teint, d'un blanc un peu doré de hâle et que le sang, aux joues, avive de sa richesse, comble le regard et presque le déconcerte à force de pure perfection. Comme sa mère, elle sourit, entr'ouvrant ses lèvres rouges et mouillées sur des incisives courtes, à l'émail net, et dont les deux plus grandes, en haut, s'écartent un peu l'une de l'autre.

— Alors, comme ça, vous entrez tout d'suite?

— C'est que... nous voudrions...

— Puisque vous nous avez accueillis avec tant de...

— Mon Dieu, — dit-elle, — cherchez donc point autour. C'est p't-êt'e un lit qu'vous espérez?

— Eh bien oui, là ! Un lit pour nous deux.

— Mes pauv'es enfants ! J'm'en doutais, pourtant... Et ça m'fait peine, allez, de n'point vous contenter ! Y a mon lit tout seul dans la grande salle ; derrière, on n'a rien qu'une tiote chambre, avec un lit pour le père et une alcôve pour la Thérèse. On a bonne volonté, croyez ; mais c'est les moyens qui manquent.

Nous balbutions, un peu décontenancés :

— Qu'est-ce que vous voulez, tant pis.

— Oui, tant pis...

— Attends donc, maman, — dit la Thérèse.

Elle parle bas à l'oreille de sa mère, qui écoute sans rien dire, et doucement hoche la tête comme si elle approuvait. Nous les regardons, le cœur battant d'espoir ; m'étant retourné

vers Porchon, je souris de le voir qui hoche la tête lui aussi, répétant inconsciemment les gestes de la femme.

— Mon Dieu oui, — dit enfin la mère ; — c'est une chose qui s'pourrait, des fois. Moi j'veux bien qu'tu leur en causes.

Alors, timidement, avec des mots qui hésitent comme si elles craignait un refus, la jeune fille se risque à nous parler :

— Et comme ça, — dit-elle, — vous avez d'logis nulle part?

— Hélas ! mademoiselle.

— Et ça vous f'rait plaisir, de vrai, qu'on vous offre logis chez nous?

— Si ça nous ferait plaisir !

— En c'cas faut rester, là donc !

— Mais puisque vous n'avez pas de place.

— On vous en f'ra, tiens ! Vous prendrez l'lit du père, vous deux.

— Mais vous allez vous gêner! Mais nous ne consentirons pas !

— Laissez donc : c'est si simple ! On couchera dans la salle nous deux maman, et l'père dormira dans l'alcôve... Y aura pas grand dérangement, allez !

— Ah ! Écoutez, mademoiselle...

— Vous allez pas dire non, tout d'même ! Si on vous offre, pardi, c'est d'bon cœur. Alors, faut dire oui... Pas vrai, maman ?

— Tiens donc ! Mais i's n'demandent que ça, tu l'vois bien? I's boudent à leur envie, ces deux bêtots d'hommes-là.

Nous nous sentons vaincus d'avance, et tout de suite rions à notre défaite.

— Alors, c'est oui?

— Mais bien sûr ! Et cent fois pour une !

— C'est vrai, vous savez, nous mourions de l'envie d'accepter.

— Et vous êtes gentille, mademoiselle, mais gentille !...

Le frais visage s'empourpre tout entier ; les paupières battent sur les prunelles bleues : mademoiselle Thérèse, très décontenancée, saisit le bras de sa mère et cherche refuge à son épaule.

— Mais laissez donc, — dit-elle... — Mais n'en faut point...

Et soudain relevant la tête, les joues toutes roses encore, mais les yeux brillants du clair sourire revenu :

— Et puis, — ajoute-t-elle, — est-ce que vous êtes point des soldats?

***

La porte s'est ouverte sans qu'on ait entendu frapper, sous la poussée d'une main familière.

— Bonsoir, les femmes ! — a dit une voix.

C'est le père qui vient d'entrer. De taille moyenne, le corps sec et dur sous son uniforme vert de chasseur forestier, il s'avance à la pleine lumière de la lampe et jette son képi sur une chaise. Sa tête est vigoureuse et mâle, petite sous une chevelure très drue, très noire, où brillent quelques rares poils blancs ; ses yeux gris, dont les sourcils touffus accentuent la pâleur, posent sur les choses et les gens un tranquille regard de force bienveillante ; la moustache courte laisse visible la bouche très rouge, au ferme dessin ; et les seuls muscles des mâchoires, dont on voit les bosses remuer sous la peau, révèlent la sèche vigueur de la musculature entière.

— Tu vois, papa, — dit la jeune fille, — on a des invités chez nous. T'étais pas là, n'est-ce pas? Alors on a fait comme t'aurais fait, pas vrai?

— C'est bien, — répond l'homme.

Madame Aubry, qui disposait le couvert sur la longue table, s'interrompt, des faisceaux de fourchettes aux mains.

— Et pense voir ! — dit-elle. — Y en a deux, d'ces messieurs-là, qui sont juste de l'âge de not'e Paul : monsieur Porchon et monsieur Davril... Mais restez donc assis, voyons!... Vingt et un ans même pas, ces enfants !

— C'est bien, — répète l'homme.

Et il sourit.

— Que j'te dise : le facteur nous a porté une lettre tantôt... On lui a encore enlevé des morceaux d'os, à c'pauv'e piot.

— Où que t' l'as mise, sa lettre?

— La v'là.

Elle retire de son corsage la feuille de papier mince, qu'elle déplie avant de la donner au père. On voit les gros doigts trem-

bler un peu lorsqu'ils la saisissent, puis l'effleurer avec une délicatesse étrange, comme une petite chose infiniment précieuse et fragile. Les yeux gris suivent les lignes avec une douceur passionnée, pendant que les lèvres épellent les mots, tout bas. Et ce rude visage d'homme peu à peu s'éclaire, s'illumine d'une clarté profonde, qu'on sent être le chaud rayonnement d'un cœur. Un instant, le père interrompt sa lecture, nous regarde tous les quatre, groupés près de la lampe, et qui le regardons.

— Le mien aussi, — dit-il, — c'est un biffin : un vrai soldat, pour sûr ! Et qui s'est battu comme vous, à fond.

La mère, alors, soupire :

— I's m'l'ont abîmé, pourtant... Mon Dieu, pourvu qu'sa figure reste pas marquée toute sa vie !

Davril demande :

— C'est une balle de shrapnell, n'est-ce pas, qu'il a reçue?

— Oh ! mais oui ! La joue traversée, avec des morceaux d'os dans la chair... Mon Dieu, pensez !

— Il est dur, — dit le garde. — I' s'plaint pas.

— Tout d'même, i' souffre. Ça fait trois fois, pensez, qu'on lui en arrache tout à vif, de ces éclats d'os pointus. Et si loin d'nous, dans c'Midi perdu !... Oh ! mon Dieu, mon Dieu !

Et les yeux tristes, où tremblent des larmes, regardent ailleurs, par-delà le mur de la chambre lumineuse, par delà l'immensité nocturne, cherchant l'enfant que la guerre a pris, et qu'elle a rejeté saignant, avec son pauvre visage fracassé, là-bas, là-bas, si loin mon Dieu !

— Eh bien ! — dit le garde. — Est-ce que t'pleures pas maintenant? et te v'là aussi, la bête de Thérèse, qui fais pareil ! Voulez-vous bien finir, vous deux ! On le r'verra not' grand, pardi ! Est-ce qu'il est pas bien soigné, dans c't'hôpital? Bien couché? Bien au chaud? D'mandez-le à ces messieurs, pour voir ! Y en a d'aucuns, j'parie, qui donneraient gros pour être à sa place !

Et comme nous approuvons des yeux :

— La bonne blessure, pas vrai, c'est encore le meilleur moyen qu'vous avez d'rester vivants, vous aut'es fantassins... Mais c'est des femmes, allez ! Ça pleure sans savoir.

— Le dîner est prêt, — annonce Sylvandre.

Il tend à bout de bras une vaste soupière fumante, qu'il pose au centre de la table ; et nous nous asseyons, dans un grand bruit de chaises remuées. Madame Aubry, une pile d'assiettes devant elle, nous sert à tour de rôle, comme elle ferait ses enfants. L'abat-jour de la lampe jette sur les mains un flot de clarté blanche et, laissant les visages dans une pénombre douce, leur donne une expression de recueillement heureux. La chambre est tiède, d'une tiédeur intime, pénétrante, et qui enveloppe les cœurs de sa caresse.

Le garde parle. Il dit sa longue journée de plein air, le matin mouillé, la claire après-midi, et la hêtraie lointaine dont ses vêtements ont gardé la senteur.

— Là-bas où nous sommes, c'est bien la paix. Le Rozellier est vide de ses canons. Tous les soldats qu'on voit sont vieux ; i's n'ont point d'armes ; rien qu'des pelles, des pioches ou des cognées ; c'est des paysans ou des bûcherons, des travailleurs de paix qu'on r'connaît sous leurs uniformes. Mais n'importe où qu'on soit dans les coupes, et tant fort que les fers des haches sonnent cont'e les arbres, on entend l'canon gronder tout autour... A c'tantôt, ça tonnait gros du côté des Jumelles d'Ornes ; ça n'faisait rien qu'un roulement.

— Ah! disons-nous.

Les Jumelles d'Ornes? Où est-ce, ça, les Jumelles d'Ornes? Il y a deux collines, quelque part au nord-est de Verdun, que les obus, aujourd'hui même, éclaboussaient de leurs fumées sombres. Il y a aussi, à quelques kilomètres vers le sud, une autre colline fangeuse que bouleversent, cette nuit, les bombes de nos crapouillots et les lourds *minen* allemands. Si nous sortions maintenant, à cette seconde qui passe entre toutes les secondes, nous entendrions leur écrasement énorme, et le crépitement menu des mitrailleuses, et les claquements irréguliers des fusils ; et nous verrions, au bas du ciel, contre la ligne noire de l'horizon, vibrer l'aube fugace des coups de canon...

Restons. Nous sommes bien. Il est des heures de notre vie où notre devoir est d'oublier la guerre : puisque c'est la paix, ce soir, aux soldats que nous sommes, il faut que ce soit toute la paix, et la sérénité heureuse des cœurs plus que le bien-être des corps. Serrons-nous davantage, amis, et rapprochons nos

têtes sous la lampe à la blanche clarté. Ce foyer s'est ouvert aux soldats qui passaient ; nous nous sommes blottis dans sa tiédeur ; et parce que ces braves gens nous ont fait place à leur table de famille, parce qu'ils nous ont parlé de leur fils, parce qu'ils ont été eux-mêmes, simplement eux-mêmes, nous avons senti que nous n'étions plus seuls.

— Et quelle heure donc qu'il est? — demande le garde. — On cause, on cause, et on s'aperçoit pas que l'temps coule.

— Neuf heures ! — s'écrie Porchon.

Neuf heures !... Il est neuf heures !... Nous avons veillé jusqu'à neuf heures !

Nous en sommes stupéfaits, véritablement émus d'admiration. Mais on ne s'attarde pas : on se lève ; on se serre les mains.

— Bonsoir, Ravaud; bonsoir, Davril. Bien logés, vous deux?

— Une chic petite turne.

— Un plume épatant.

— Ça va ! Ça va !

Madame Aubry allume deux bougies ; elle va porter l'une dans notre chambre, sur une haute commode calée contre le pied du lit. Le garde la suit, et nous suivons le garde. La jeune fille est debout dans le cadre de la porte, où sa mère bientôt l'a rejointe. Et leurs deux silhouettes proches, une dernière fois, se penchent vers nous, sous le nimbe des cheveux traversés de lumière ; et leurs deux voix un peu chantantes s'unissent pour le souhait confiant des soirs de paix :

— Bonne nuit !

*
* *

— Qu'est-ce que tu caches dans cette boîte, Lardin?

— J'cache rien, mon lieutenant. C'est mes outils. Mirez-moi ça, si ça brille ! Rien qu'du neuf !

Lardin ouvre la boîte de carton rouge, et fait miroiter à mes yeux l'étincellement des peignes d'aluminium, des ciseaux, des tondeuses et des rasoirs. A travers ses lorgnons, il appuie sur cette pacotille son lourd regard myope ; et ses joues violettes de cardiaque s'épanouissent de béatitude.

— C'est l'chef, — dit-il, — qui vient d'me balancer ça en douce, tout l'assortiment d'un coup. Et y avait un mois que j'pleurais pour... Une chose qui m'a fait marrer, par exemple, c'est qu'il a marqué tout ça sur ses comptes pour des p'tits pois d'conserve et des patates. Mince de p'tits pois ! C'est tout d'même drôle, mon lieutenant, qu'on soye obligé d'cacher c't' acquisition comme une 'onte ! Quoi qu'y a d' 'onteux à s'rogner les tifs autour de la tête, au lieu d'les garder en paquets, tout vermineux et gras d'pellicules?... C'est comme la peau d'la figure...

— Enfin, tu les as, tes outils. Tu es content?

— Vous parlez !

— Toi qui craignais de perdre la main...

— On va s'la r'faire, mon lieutenant ! Sur toutes les têtes d'la compagnie ! Voulez-vous que j'vous rase? Vous verrez si je l'ai douce : un v'lours de soie.

— Regarde mes joues, Lardin.

— Zut ! Vous êtes rasé ! J'ai pas d'veine pour mon étrenne... Oh ! mais, attendez ! Vous avez des ch'veux qui vous tombent dans les oreilles ; j'vas vous rafraîchir ça tout d'suite.

Nous nous sommes installés derrière la chambre, dans une courette humide où les orties qui rongent le pied des murs semblent avoir déteint sur le crépi. Assis sur une chaise basse, les mains aux genoux, la nuque horizontale, une serviette en bavoir sur la poitrine, j'abandonne mon chef aux mains expertes de Lardin. Les ciseaux fantasques voltigent éperdument, jettent à mes yeux des lueurs d'acier froid, cliquettent à mes oreilles comme de bruyantes mâchoires, qui brusquement s'abattent et mordent à pleine toison, muettes soudain ou crissantes à peine ; et d'énormes flocons châtains, lancés du coup de poignet professionnel, décrivent en l'air une orbe légère et vivante, puis vont se coller au pavé gras, qu'ils jonchent bientôt de leur éparpillement inerte.

— Ça va comme ça, mon lieutenant?

Lardin tient derrière ma tête un miroir de poche, qu'une pièce de cinq francs couvrirait tout entier. Je louche avec application, sans rien voir dans le cadre d'étain que quelques pierres d'un mur voisin.

— Diable, mon vieux ! Tu oublies la glace d'en face !

— C'est pourtant vrai, mon lieutenant ! L'habitude, voyez-vous. Mais soyez tranquille : vos oreilles sont bien dégagées ; le ch'veu tourne autour que c'en est un plaisir.

— Tu vas avoir fini?

— Mais ça y est ! Donnez vot'e serviette, que j'la s'coue... Ah ! l'tour des oreilles, vous savez, ça m'connaît : j'vous arrondis ça chiquement, en vitesse, et sans jamais buter d'la pointe à même la peau du client. Dans l'salon où que j'travaillais, y en avait pas un pour me faire la pige ; et on était sept ouvriers.

— Où ça, travaillais-tu?

— Boul'vard Barbès... C'est comme pour le bombage, vous savez, par derrière? J'vous faisais bouffer au fer tous les tifs à l'alignement, lisse et rond comme une boule vernie ; et puis en d'sous un coup d'rasoir bien enl'vé au bord, qui vous donnait la coiffure d'un bloc, comme une perruque qu'on aurait eu enfilée. Ça c'est joli, mais faut d'l'entretien, pa'ce que les poils repoussent vite sur la nuque ; et si on les rase pas entre chaque coupe, l'effet est tout d'suite perdu. Le d'mi-bombage, qu'est moins élégant, est p't-êt'e aussi plus pratique.

— Et le quart de bombage?

— Ah ! mon lieutenant, ça n'existe pas.

Lardin s'en va, sa boîte rouge sous le bras. Dans la courette où je suis resté seul, le jour décroît avec rapidité. Les pavés semblent plus noirs, les murs plus sales, et plus malingres les herbes qui frissonnent dans les angles. Derrière moi, par la porte de la grange ouverte sur du noir, j'entends les poules glousser à fond de jabot, et s'enlever d'un tumultueux battement d'ailes, l'une, puis l'autre, jusqu'au barreau d'échelle où elles jucheront cette nuit. Quelques gouttes de pluie m'effleurent, qui font sur le sol de petites taches luisantes, éteintes aussitôt qu'apparues. La froidure triste du soir glisse du ciel et monte des pierres.

— Eh bien, quoi donc? Vous v'là tout seul dans c'te cour? I' fait guère bon, pourtant, à c't' heure ici.

Madame Aubry, chaussée de pantoufles, est sortie du couloir sans que j'aie entendu ses pas.

— J'vas fermer la lucarne du grenier, — dit-elle. — Y a d'vot'e linge qui sèche là-haut, et j'ai peur que l'vent y chasse

la pluille... Mais rentrez donc vous chauffer, voyons ! Y a pas d'bon sens à rester là.

Ravaud et Porchon m'attendaient, assis sous le manteau de la cheminée ; Sylvandre, accroupi à leurs pieds, son pantalon tendu à craquer sur son large râble, versait l'eau d'une écuelle, à mince filet, dans un chaudron où le ragoût du dîner se boursouflait de bulles troubles.

— Enfin, — dit Ravaud. — En voilà un. Quand le diable y serait, nous finirons bien par être au complet.

Des souliers ferrés sonnent, au dehors, contre les marches du seuil.

— Cette fois, — dit Porchon, — c'est Davril.

— Non, c'est le garde.

C'est lui, en effet, qui rentre comme chaque soir, après le travail du jour :

— Ça fait plaisir, — dit-il, en s'approchant des bourrées flambantes ; — mais les pauv'es gars des tranchées vont r'cevoir l'eau du ciel sur le dos.

— Il pleut donc? — demande Ravaud.

— Dame, ça c'mence. On l'voit d'reste à mon képi.

Il nous montre, sur la poussière blanche qui ternit la visière, des taches rondes où le noir s'avive d'un glacis humide, et des gouttelettes qui n'ont pas séché encore.

— Et vous savez, — dit-il, — les nuages sont lourds : quand i's crèveront, c'est d'la grosse pluille qu'i's laisseront couler.

— J'ai bien fermé là-haut, toujours, — dit madame Aubry qui rentre.

Et dans cet instant, de petits sabots rapides claquent sur les dalles du corridor ; la porte résonne de deux chocs légers, en même temps que la voix de mademoiselle Thérèse appelle :

— On m'ouvre? J'ai plus seulement un doigt pour bouger l'loquet.

Porchon se précipite, et nous derrière lui :

— Donnez-moi cette miche, mam'selle Thérèse !

— Et ces bouteilles, à moi !

— Et à moi tous ces paquets !

— Serrez pas celui-là trop fort, — dit-elle en riant, — c'est du beurre.

Elle a laissé glisser sa mante sur une chaise, nous a abandonné les fardeaux variés qui lui chargeaient les bras ; et ses mains, à peine redevenues libres, tapotent du bout des doigts les fins cheveux que le vent a mêlés, et que la pluie a collés sur son front.

— Eh bien, là ! — dit-elle. — Quel vilain temps, donc ! Grand vent, grosse pluille, et la nuit si noire !... Oh ! Tous ces pauv'es hommes qui sont dehors !

— A propos, — remarque Ravaud, — Davril n'est toujours pas rentré.

— Où est-il donc?

— Sais pas. On ne l'a pas vu de la journée.

— Bizarre... Une fugue?

— Non, — dit Porchon. — Je le connais : gosse, mais bien trop discipliné pour manquer en quoi que ce soit.

— Alors?

— Sais pas, je te dis ! Attendons-le : nous verrons bien...

Assis devant l'âtre, en demi-cercle, nous nous chauffons, en regardant l'onduleuse montée des flammes. Nous avons sorti nos pipes de nos poches, les avons bourrées de gros tabac de troupe ; et nous fumons, comme nous faisons maintenant à chaque minute de loisir.

— Figure-toi, maman, — dit la jeune fille, — la Louise Mangin vendait l'beurre quat'e francs aux soldats.

— Le kilo, j'pense?

— Oh ! Mais non ! La livre ! Mais j'ai dit qu'c'était pour nous, et je l'ai eu à cinquante-cinq sous.

— Si c'est pas une misère, mon Dieu ! d'en voir qui s'enrichissent comme ça, en profitant sur des malheureux !

— Et tu sais, maman, y a pas qu'elle : les Colin montent toute une boutique d'épicerie ; la Léonie vend du marc et d'la mirabelle, à six francs la bouteille...

— Trois fois c'que ça valait d'habitude, — grogne le père. Du monde pareil, faudrait les mettre en prison.

— Oh ! pour sûr ! C'est pourtant des vrais voleurs...

— Et Davril?

— Eh bien ! quoi, Davril? Il n'est pas là, tu le vois bien. Quand tu le répèteras jusqu'à demain !

— Mais voilà, mon lieutenant, — intervient Sylvandre, —

c'est qu'jai un rôti pour le dîner. D'attendre comme ça, i' peine.

— Laissez le peiner, monsieur Sylvandre. Vous peinez pas, vous messieurs? Vous êtes pas mal, ici chez vous?

— On est très bien, madame Aubry.

Chez nous ! C'est pourtant vrai que nous sommes chez nous ! Ce soir ressemble tant au dernier soir, et le soir de demain sera tellement le même, encore, que nous avons l'intense illusion d'avoir vécu ici, déjà, toute une longue suite de jours tranquilles. La danse légère des flammes et les dalles du foyer où rougeoie leur reflet ; la pierre d'évier massive et le dressoir que les piles de vaisselle chargent de leur blancheur ; la table nette où le couvert est mis, sous la lampe ronde à l'immobile clarté ; le lit profond aux rideaux d'indienne, et la glace pâle accrochée près de la fenêtre : toutes ces choses nous entourent de leur présence amie. Nous savons qu'elles sont là, sans qu'il soit besoin que nous les regardions ; nous les avons faites nôtres, une fois pour toutes, ayant éprouvé dès le premier instant que leur accueil était doux.

— Écoutez donc, — dit la jeune fille, — ça pleut rude, à présent, dehors.

On se tait. On prête l'oreille. Et dans le silence vivant qui s'est fait tout à coup, on perçoit le grelottement de l'ondée sur les vitres. Elle ruisselle sur les toits, clapotante et large ; parfois un coup de vent brusque la soulève, la jette en paquets contre les murs, et fait hoqueter le gargouillis des gouttières.

— Ça gicle fort, — dit le garde, — mais ici d'dans, on s'en aperçoit guère.

Sylvandre alors, hochant la tête :

— C'est bon, d'se sentir à l'abri, quand on sait c'que c'est d'être à la porte toute la nuit, comme un pauv'e chien mouillé.

— Vous vous habitueriez bien, pas vrai?

— Ah ! m'sieur Aubry, on est tout habitués ! D'nous voir au milieu d'vous comme ça, assis tranquilles devant c'bon feu, on croirait tous qu'on a r'trouvé une famille.

— Chut ! — interrompt Ravaud.

Un doigt levé, la tête inclinée sur l'épaule, il écoute au dehors, à travers la rumeur d'ouragan.

— Cette fois, c'est lui.

— Davril?

— J'en suis sûr.

Un pas vif et fort retentit contre la façade, et la seconde d'après Davril apparaît dans le cadre de la porte large ouverte, les chaussures engluées de boue, les jambes mouchetées d'éclaboussures énormes, la capote lourde de pluie, et la visière de son képi ruisselante comme le bord d'un toit.

— Eh bien ! mon vieux, tu as pris quelque chose !

— Quelque chose?... Quoi?

— Il demande quoi ! Et la flotte, non?

— Ah ! fait Davril. Il pleut donc?

Un éclat de rire unanime lui répond ; puis des exclamations pressées :

— Il est fou !

— I' la perd !

— Faut t'soigner, mon pauv'e vieux !

Lui nous regarde, tout interloqué, et proteste avec bonne humeur :

— Non, sans blague... Je vous assure... C'est bien possible, après tout ; mais je ne m'en suis pas aperçu ; voilà.

On rit encore ; on l'entoure ; on le pousse vers la cheminée :

— Assieds-toi, mon vieux ; là, comme ça ! Et sèche un peu tes frusques avant de te mettre à table.

Il se défend doucement :

— Mais non ! Mais non ! Ça n'est pas la peine...

— Parbleu ! Il crève de faim, l'animal ! Il pense à manger ; il ne pense qu'à manger, au lieu de nous raconter gentiment, en bon copain, ce qu'il a fait toute la sainte journée.

— M'en laissez-vous le temps? Vous êtes là tous autour de moi, à criailler, à me casser la tête.

— Eh bien ! c'est fini, là ! On se tait. On est tout ouïe.

— J'arrive de Verdun, — commence Davril.

— De Verdun? Verdun... la ville?

— Naturellement.

— Tu es allé à Verdun?

— Comme je vous dis.

— Par exemple ! Il est allé à Verdun !

— Alors, tu as vu des maisons à deux étages?

— Même à trois.

— Des rues pavées? Des trottoirs de macadam? Des magasins?

— Si peu !... Juste le temps de faire quelques courses.

— Non, voyez ça ! Cet air dégoûté.

— Chiqué ! Chiqué !

— Enlevez-le !

— Mes petits, vous feriez mieux de vous taire. Les magasins, les devantures de la rue Mazel, je vous jure que je m'en fichais bien... J'ai passé toute la journée à Jardin-Fontaine.

— Chez qui?

— Avec qui?

— Chez moi. Avec ma mère.

Nous ne rions plus. Nous le regardons, intimidés soudain ; et nous sentons monter à nos gorges une très puissante et très douce tristesse.

Lui, d'avoir prononcé ces simples mots, a cessé d'être au milieu de nous : il est retourné là-bas, où il était voici seulement deux heures ; et ses yeux brillent ; et tout son frais visage d'enfant resplendit d'on ne sait quelle extase.

— Tu as de la chance, — dit enfin Porchon.

Et Davril répond, la voix grave et comme lointaine :

— Oui, j'ai de la chance.

Et puis, de sentir contre lui notre émotion, il prend confiance et s'abandonne peu à peu à l'étreinte chaude des souvenirs :

— C'est ce matin, tout d'un coup... Je me suis décidé à demander l'autorisation au commandant. Je tremblais en lui parlant, au choc des images qui déjà m'entraient dans le cœur, et aussi parce que j'avais peur, affreusement, que la chose fût impossible... Le commandant a été chic, ayant peut-être senti qu'un refus m'eût écrasé... Cinq minutes après l'avoir quitté, je grimpais la côte au grand trot...

La Calonne, le Rozellier, et puis, brusquement, l'immense vallée, la Meuse gonflée, les prairies vertes au bord de l'eau, les casernes blanches, et toute la ville étalée au pied de sa citadelle... Ah ! mes amis, quel coup !... Vous n'êtes pas de Verdun, vous. Mais s'il vous arrivait un de ces jours, juste en descendant des lignes, après deux heures de trot sur un bon cheval, de découvrir à vos pieds votre patelin entre tous les patelins et, parmi les maisons en tas, votre maison à vous

qui vous sourit de loin, comme un ami au milieu d'une foule... hein !

Il lance ce dernier mot en relevant la tête d'une secousse, et nous regarde, l'un après l'autre, droit aux yeux.

— Tiens, Ravaud, tu en es pâle.

— C'est possible, — répond Ravaud, la voix sèche. — Dites, voulez-vous que nous nous mettions à table?

Nous nous asseyons sans un mot. Les cuillers choquent le fond des assiettes ; et vers l'âtre, on entend le couvercle de la marmite, soulevé par la vapeur, taper spasmodiquement contre le rebord de métal. Enfin, au bout d'un long temps, à mots qui hésitent, Porchon parle :

— Alors, toute cette journée, tu l'as passée dans ta maison, près de... ta mère?... Toute cette journée?

— Mais oui, toute cette journée.

— Et qu'est-ce que ça te fait de rentrer?

— Je ne sais pas encore si je suis rentré.

— C'est vrai.

Davril n'est pas au milieu de nous tous. Aussi bien chacun de nous, ce soir, est seul parmi les autres qui sont là.

Davril, du moins, a trouvé son refuge, et l'on sent, près de lui, palpiter une présence vivante. Tandis que nous !... Quelle détresse, à cette heure, est la nôtre ! Et comme il a fallu que fût puissant en nos cœurs le besoin d'un foyer où nous asseoir enfin et reposer notre fatigue, pour que nous ait leurrés un temps la pauvre douceur de ce gîte hasardeux !

— Eh! là! —s'écrie le garde. — Qu'est-ce qui vous prend donc tous à présent?... Et toi, la mère, à quoi que t'rêves encore? Faut vous secouer, allons ! Ça vaut rien d'penser trop... Servez-nous donc, monsieur Sylvandre.

Par-dessus les têtes, Sylvandre passe un plat de terre émaillée, où se ratatine un bloc de viande noire.

— Le v'là, tel que j'ai dit : brûlé. Mais j'y suis pour rien.

— Laisse donc, il est excellent, ce rôti !

— Tendre !

— Juteux !

— Et la sauce, donc !

On parle fort, tous ensemble. On dit n'importe quoi, sans essayer de s'écouter l'un l'autre. Et pourtant il n'est pas un

de nous qui n'entende Davril, lorsque sa voix prononce, parmi le brouhaha :

— Attendez donc ! J'ai apporté des choses.

Et nos yeux suivent ses gestes avec une espèce d'avidité, pendant qu'il plonge ses mains, derrière lui, dans les grandes poches de sa capote.

— Ouye ! — dit-il. — Un malheur.

— Quoi?

— Elles se sont écrasées, pardi ! Quand on fait du tape-cul avec des poires sous les fesses, les poires s'écrasent. Tenez, le meilleur de notre dessert : une compote.

— Des poires de chez toi?

— Bien sûr... Mais je vous ai apporté aussi des sèches, des *Maryland*, des *Levant*, ce que j'ai pu trouver de mieux là-bas.

— Donne.

— Attendez : elles sont dans le fond.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Un cache-nez.

— Et ça?

— Un passe-montagne. On m'a bourré les profondes, au hasard, juste au moment du départ : je ne m'y reconnais plus... Oh ! là là !

— Quoi encore?

— Autre malheur. Regardez !

Il exhibe dans ses deux mains des boîtes de carton violâtre et mou, aplaties, disloquées, crevées :

— Voilà les *Levant*... — dit-il, — et voici les *Maryland*.

Un affreux petit amalgame de papier jaune, de papier blanc, et de tabac mouillé, poisseux, où s'entrevoient encore des tronçons de cigarettes. Davril considère cela piteusement :

— Je les avais mises avec les poires... Elles sont fichues, irrémédiablement fichues, même pas bonnes à fumer dans la pipe... Me voilà très embêté.

— Bien de quoi, ma foi !

— Mais si, voyons ! J'avais pensé à vous, moi, aujourd'hui ! J'étais si content d'apporter, pour vous, ces poires de mon jardin, mûries derrière ma maison ! Elles étaient splendides, je vous jure... Et les cigarettes ! Pas épatantes, je sais bien ; mais un peu plus fines et plus blondes que les copeaux

noirs des distribes... Et voilà : des poires à la nicotine ; des cigarettes au jus de poire... Une belle journée d'égoïste, en somme.

— Mon vieux, voyons, c'est ridicule.

— Tout est dans l'intention.

— C'est déjà d'un brave type, tu sais, d'avoir pensé à nous aujourd'hui !

Davril se rassérène et sourit. Mais voici qu'à présent un regret bizarre point en nous des friandises gâchées, perdues. Les haricots de l'ordinaire nous semblent plus durs, le café plus bourbeux, la fumée de nos pipes plus âcre.

— Quelle heure? — demande quelqu'un.

— Huit et demie.

— On va dormir?

— Mon Dieu, oui... Quoi faire?

Nous nous sommes levés. Nous sommes tous debout autour de la table, lorsqu'un pas résonne dans le silence du couloir.

— Entrez !... Tiens, c'est toi, Pannechon? Qu'est-ce que tu veux?

— Qué'que chose pour vous, mon lieutenant.

— Pour moi? Quoi?... Ah ! c'est une lettre.

— Non, mon lieutenant ; c'est c'paquet.

— Un paquet? Quel paquet? D'où vient-il, ce paquet?

Pannechon me tend un petit ballot enveloppé de toile blanche, et m'explique :

— C'est arrivé pour vous chez l'vaguemestre. J'viens d'rencontrer dans l'patelin l'sergent Souesme, qu'est d'jour, et qui vous l'portait ; i' m' l'a donné pour que j'vous l'donne... Vous voyez, ça arrive droit d'l'arrière : y a vot'e adresse à l'encre, et des timbres collés su' l'étoffe.

J'ai pris des mains de Pannechon le colis blanc, et j'ai reconnu tout de suite, brouillée à peine par la trame de l'étoffe, une écriture qui m'a donné un choc au cœur. L'enveloppe est de toile fine, cousue à points solides, et molle un peu d'humidité ; on sent au-dessous un papier fort, qui craque à la pression des doigts.

— Eh bien ! quoi, — dit Porchon ; — tu te décides?

Je sursaute, et me reprends à voir : ils sont tous autour de

moi, immobiles, qui regardent mes mains, et dans mes mains la blancheur mystérieuse du paquet.

— Un couteau, quelqu'un?

— Voilà.

Les coutures se rompent, la toile se déchire longuement; et tout à coup, à mes pieds, c'est une grêle de petites choses dures criblant le plancher, qui dansent, rebondissent, roulent et s'éparpillent à tous les coins de la chambre.

— Des pastilles !

Il y en a de noires, de mauves, de vertes ; elles coulent de l'angle éventré, comme les grains d'un sac de blé ; elles ruissellent entre mes doigts, et chaque geste que je fais pour contenir leur fuite les précipite, au contraire, en cascade sonore.

Et le rire vient aux lèvres, en même temps que la joie aux yeux. Mademoiselle Thérèse bat des mains ; Davril et Porchon crient « bravo ! » tous se bousculent, s'accroupissent et glanent. Je m'étais baissé ; Ravaud, d'une bourrade, me remet debout :

— T'occupe pas ; continue l'inventaire.

Et pendant que je déploie le papier couleur d'ocre, qui bruisse, les mains tâtonnent à l'aveuglette, car les regards sont revenus à moi, alourdis à nouveau de curiosité grave.

— Hé, vieux ! Annonce à mesure ; on t'écoute.

— Voilà, j'obéis !... D'abord des choses en laine, en laine bleue.

— Quoi?

— Un passe-montagne... et puis un cache-nez.

— Tricotés à la main, — remarque Davril, qui s'est levé, — comme les miens, tu vois...

— Et puis des boîtes vertes : cigarettes anglaises. Ça, c'est pour vous. Fais circuler, Davril... Attendez ! Préférez-vous des cigares?

— Il y en a?

— Des *Bock* ! Attrape, Davril !

— C'est tout?

— Non. Encore une grande boîte, ronde.

— Avec quoi dedans?

— Diable ! Donnez-moi le temps de l'ouvrir ! Au fait, non ;

pas la peine ! Le couvercle annonce : *Truffettes exquises*... Ça, mam'selle Thérèse, ça vous regarde.

— Fini?

— A peu près. Encore un plastron double, pour la poitrine et le dos... Bonne idée, ça ; la laine a l'air rudement douce et chaude... Et puis une lettre... Dites, voulez-vous vous asseoir? Sucez des pastilles, croquez des truffettes, allumez des cigares... Moi, je vais lire.

C'est bien la lettre que j'attendais. On l'a mise dans le colis « pour que je sache, pour que je comprenne : voilà que tout d'un coup on avait appris par les journaux que des envois aux soldats du front étaient désormais permis... Alors on s'était hâté ; on avait envoyé quelques petites choses, sans trop choisir, pour arriver plus tôt. Plus tard on choisirait mieux ; on aurait mes lettres, qui diraient mes désirs et mes besoins ; et d'autres colis viendraient, mieux combinés, plus intelligemment... Est-ce que l'essentiel, cette première fois, n'était pas de me gâter tout de suite, et que me trouvât bien vite cette première caresse? J'avais dû être si seul, si souvent !... »

— Dis donc? — appelle Ravaud.

— Quoi?

— Tu as oublié quelque chose, je crois bien.

— Où?

— Là, sous le plastron.

C'est une mince cordelette blanche, une chaîne de points qui n'en finit plus.

— Qu'est-ce que ça peut bien être? — demande Porchon.

— A quoi ça peut-il servir? — s'inquiète Davril.

Nous sommes perplexes. Je roule et déroule la souple lanière autour de mes doigts, sans comprendre. Mais une idée, tout à coup, me vient :

— Dans la lettre ! On doit m'expliquer... Je n'avais pas encore achevé de lire.

Et comme je tourne le dernier feuillet, quelques lignes accrochent mes yeux, tracées d'une grosse écriture d'enfant, irrégulière et peineuse.

— Voilà ! Je sais...

— Alors?

— Une toute petite cousine à moi... Elle a voulu me montrer comme elle sait bien écrire maintenant. Et puis elle a pensé que je devais avoir froid, « tout seul dans ma tranchée » ; alors elle a tricoté pour moi, en s'appliquant, de toutes ses forces et de tout son cœur.

— Oh ! la mignonne ! — dit madame Aubry. — C'est qu'les points sont bien faits, ma foi ! Et comme elle en a tricoté beaucoup !

Le plus qu'elle a pu, je vois bien : rattachés un à un, ardument, comme l'une à l'autre les lettres alignées sur la feuille... « Et c'est rien que moi qui te l'envois pour que tu ai bien chaud, et je t'envois aussi un gros baiser. »

J'ai glissé la lettre dans ma poche, fermé les yeux, un instant, sur des images miennes ; et puis je les ai rouverts ; et je suis revenu, d'un abord confiant, aux êtres et aux choses d'alentour.

Le feu, dans l'âtre, mourait en braises sombres; l'air de la salle était dense et tiède, et des fumées rôdeuses y mettaient des mollesses d'enveloppements. Autour de la lampe, dont la flamme bleuâtre et blanche se bombait comme un calice, les visages apparaissaient limpides, éclairés sans rudesse, et rajeunis aussi d'intérieure clarté. On parlait ; les mots qu'on prononçait étaient faciles, banals et doux.

— Je craignais, — disait Ravaud, — qu'après plusieurs jours de voyage le beurre des chocolats ne fût rance. Eh bien ! pas du tout.

— Pour sûr que non ! — répondait la jeune fille ; — c'est si fondant !

Sylvandre, de son cigare, tirait d'énormes bouffées bleues, derrière lesquelles sa face grasse dépouillait son luisant, et prenait une majesté truculente et joviale.

Davril, à un moment, m'a regardé ; il s'est approché de moi, et il m'a dit :

— Toi aussi, n'est-ce pas, tu es allé à Verdun?

A un autre moment, une houle de joie, soudaine et véhémente, m'a fait saisir Porchon à l'épaule et presque lui crier :

— Tu vois, les colis ! Ça y est maintenant ! Demain ce sera toi, les autres, tous !... Mais tu vois bien que ça y est !

Et quand, nos camarades partis, nous nous sommes retrou-

vés dans notre chambre, et que nous nous sommes pris la main pour l'habituel bonsoir, il a serré la mienne très fort, et c'est lui qui m'a dit, les yeux brillants de toute ma joie :

— Je suis content, mon vieux, bien content !

***

Je me suis éveillé dans la nuit. Par la porte vitrée aux vantaux disjoints, l'humidité froide de la cour s'insinuait et collait à nos draps. L'obscurité de la chambre était louche ; des choses blêmes y flottaient vaguement.

Tout à coup, Porchon, contre moi, a remué.

— Tu ne dors pas?

— Non. Quelle heure est-il?

— Une seconde : je regarde.

Dans l'instant que l'allumette s'enflamme, un bruit fort et lointain fait doucement vibrer les vitres dans leur châssis.

— Le canon, hein?

— Ils doivent tirer sur Bonzée... Mais dis donc?

— Quoi?

— Est-ce que ce n'est pas à peu près l'heure où nous y passerions, si la relève avait été normale?... Qu'est-ce que dit ta montre?

— Trois et demie.

— C'est bien ça. Les salauds !

Profonds et voilés, les éclatements ébranlent mystérieusement les murs. Ils se succèdent, très rapprochés, presque rythmés, comme les battements d'un pouls formidable. Et puis c'est un silence bizarre et mou, qui nous oppresse. Nous nous tournons longtemps, dans la moiteur du lit, sans pouvoir nous rendormir. Au fond de son alcôve, nous entendons le garde qui s'agite, en proie comme nous à l'insomnie.

— Dites, les jeunes gens?

— Monsieur Aubry?

— Vous l'avez entendu, l'canon?

— Oui.

— Qu'est-ce que ça veut dire? C'est pas clair.

— Bah ! Ils auront supposé des mouvements de troupes. Alors ils battent les passages.

— Et ça fait encore des pauv'es maisons d' démolies. Bientôt, allez, i' n'en restera guère, de Mesnil ! Et ça s'ra pareil pour Bonzée, pour Trésauvaux... Quelle misère !

Il pousse un long soupir, et l'on devine, au froissement de la paillasse, qu'il se met sur son séant.

— C'est une chance, tout d'même, que ça soye jamais tombé sur Mont ! Ça dégringole partout sur les villages autour, devant sur Mesnil, à gauche sur Bonzée, derrière sur Villers ; et ici, rien : qué'ques marmites sur le coteau, trois ou quatre dans l'bas, du côté d'la mairie ; et c'est tout... Pourvu qu'ça dure !

— Mais ça durera ! S'ils ne tapent pas, c'est qu'ils ne peuvent pas, à cause... à cause des mouvements de terrain sans doute.

— Possible, oui. Mais c'est rapport aux femmes que je m'mets en souci.

Quelques minutes encore, la conversation se prolonge, d'un lit à l'autre, dans les ténèbres. Le vent pousse la porte et fait craquer les ais ; au faîte de la maison, une girouette tourne sur sa hampe, avec un grincement doux et triste.

— La Thérèse, tenez. V'là quinze jours qu'elle en maigrit ; elle a des joues comme si son sang avait tourné en eau ; un bruit de rien du tout la fait sauter des grands coups, d'une pièce... C'est rien qu'les nerfs qui la mènent, bien sûr.

Il se tait un moment, et pesamment se rejette sous ses couvertures.

— Les voir quitter d'ici les deux, ça s'rait triste pourtant !... Enfin quoi dire ? Faut espérer qu'on aura chance jusqu'au bout.

Sa voix s'éteint. Il ne bouge plus ; et bientôt sa respiration lente et rude révèle qu'il s'est endormi. Alors, tout bas, j'appelle Porchon.

— Qu'est-ce que tu veux? — dit-il.

— Crois-tu vraiment qu'il y ait si peu de danger, ici, à Mont? Et qu'un obus...

— Ne pourrait pas, un de ces jours, dégringoler sur la maison?

— Oui.

— Mais dix ! Mais trente ! C'est une question de matériel. Quand ils voudront, comme ils voudront, les Boches écraseront le village à n'en pas laisser pierre sur pierre.

— Alors des vieillards et des gosses tués? Des femmes tuées? La bonne vieille mère Gueusquin, madame Aubry, mademoiselle Thérèse tuées?

— Comme tu y vas ! Voyons, mon vieux, réfléchis une minute : tu sais bien qu'aux premières marmites les civils décamperont...

— Alors ce sera l'exode ; les matelas empilés dans les voitures, les ballots gonflés de hardes, les meubles en tas, et derrière soi la maison qu'on abandonne et qu'on ne retrouvera plus... Rappelle-toi les visions navrantes des premiers jours, toute cette misère en fuite au long des routes, les deux vieillards qui se sauvaient, à pied, une hotte sur le dos et des paniers au bras, pendant que, derrière eux, les marmites tonnaient sur Montfaucon !... Et il faudrait revoir ça? Non, mon vieux ! Non ! Non !

— Et pourtant...

— Oui, bien sûr, on ne sait pas. Mais ne mettons pas les choses au pire... Comme le père disait tout à l'heure, « faut espérer qu'ils auront chance jusqu'au bout ».

LETTRE DU SOUS-LIEUTENANT RENÉ GENEVOIX A SON FRÈRE

Aux Éparges, le 30 octobre 1917.

Qu'est-ce que tu me demandes, mon pauvre vieux ! J'ai lu ta lettre ; je l'ai relue ; je me suis hypnotisé sur le plan dessiné en troisième page. Tout ton topo est d'une précision qui m'assied.

Mais voyons, t'imagines-tu par hasard que trois années de guerre... Et encore, je dis trois années ! C'est de trente ans que datent tes souvenirs. Il y a eu à Mont une maison Aubry, « avec trois marches au seuil, un couloir à gauche, une grande chambre sur la rue, une plus petite en arrière, donnant sur une cour intérieure pavée ». Tu te rappelles la place des lits, celle des armoires, de l'évier, du miroir accroché au mur ; tu revois tout ça, et tu ne peux pas faire autrement. Alors, qu'ai-je besoin de parler, moi?

Nous avons « cantonné » dans la partie basse du village : c'est la moins amochée. Je me suis aventuré parmi les moellons d'en haut ; et j'ai peut-être reconnu ta maison, mais pas aux vitres de la porte ni à la girouette du toit. J'avais mon kodak, et j'ai tiré quelques clichés. En voici deux : tu verras que le clocher a pris, et que des barbelés rampent à travers ce qui fut la rue.

Le grand arbre devant l'église est resté costaud ; ses feuilles sont rousses, mais elles tiennent encore. Il n'hésitera pourtant pas à les laisser tomber, parce qu'il est bien sûr d'en avoir des neuves au printemps !...

MAURICE GENEVOIX

DEUX PIÈCES DE SHAKESPEARE

ANTOINE ET CLÉOPATRE

LE MARCHAND DE VENISE

Sous les auspices de la Société Shakespeare, M. Gémier vient de nous offrir une interprétation curieuse d'*Antoine et Cléopâtre*. C'est la seconde fois, depuis un an, que le théâtre Antoine monte une œuvre de Shakespeare ; il avait débuté par *le Marchand de Venise*. Je voudrais formuler ici quelques observations sur la manière dont ces deux pièces nous ont été présentées. Elles donnent lieu à des appréciations fort différentes.

La version d'*Antoine et Cléopâtre* adoptée par M. Gémier reste fidèle au texte dans ses grandes lignes et conserve aux personnages leur caractère. Il n'en était pas de même, nous le verrons plus loin, pour *le Marchand de Venise*. Nous parlerons successivement de ces pièces et de leur interprétation, en commençant par la tragédie que le public vient d'entendre.

I

ANTOINE ET CLÉOPATRE

LE SUJET ET L'INSPIRATION

En choisissant — après *le Marchand de Venise* — *Antoine et Cléopâtre* comme seconde pièce du répertoire shakespearien, M. Gémier fait une tentative capable de plaire par le contraste. La comédie et le drame historique peuvent être opposés l'un à l'autre tant à cause des sujets que du style : l'un caractérise la première manière du poète ; l'autre, la dernière. Nous inclinons à donner 1594-1595 comme date de la représentation du *Marchand de Venise*, 1607 comme date de la composition d'*Antoine et Cléopâtre*, car nous n'avons pas de preuve que cette dernière pièce ait été jouée du vivant de l'auteur : elle fut publiée pour la première fois par les deux acteurs, camarades de Shakespeare, Hemmings et Condell, dans le recueil in-folio de ses œuvres (1623).

Le Marchand de Venise, ainsi que la plupart des compositions qui datent de la jeunesse de Shakespeare, se ressent des événements contemporains ; cette pièce est influencée dans tous ses détails par l'ambiance où vivait l'auteur, par la politique de son temps ; elle est imprégnée des lectures qui venaient de frapper son imagination; nous y trouvons plusieurs allusions aux *Essais* de Montaigne. C'est une pièce courageuse et optimiste.

Antoine et Cléopâtre, au contraire, est essentiellement une œuvre de l'âge mûr, où se retrouve la marque des grandes désillusions... Elle succède à l'amère satire de *Troïlus* et à l'âpre tragédie de *Timon*, qui nous révèlent pour la première fois en Shakespeare un état d'âme désabusé, conséquence de sa déception politique lorsqu'il vit, par de tristes exemples, la vertu punie, le vice et l'ingratitude récompensés. Son généreux protecteur, Essex, était monté sur l'échafaud; son meilleur ami, Southampton, avait été condamné à la réclusion perpétuelle, et le procureur qui avait obtenu ces

sentences, Bacon, était comblé de faveurs et de richesses. Ces événements devaient plonger Shakespeare dans une noire misanthropie ; nous en apercevons la trace dans ses écrits pendant plusieurs années. Mais son génie si sain et si vigoureux ne tarda pas à prendre le dessus et, dans *Antoine et Cléopâtre*, nous retrouvons le poète dans la plénitude de ses forces, dans toute la lucidité de son esprit critique, mûri et non aigri par la vie. Il redevient l'élève de Montaigne, alliant à l'amour de l'art le culte de la modération.

Au point de vue littéraire, *Antoine et Cléopâtre* est un document de premier ordre. Il nous renseigne sur les méthodes de travail de Shakespeare. Dans cette pièce fondée sur la Vie d'Antoine par Plutarque, on trouve le souci de la vérité historique allié au génie de la mise en scène. Rien de plus original que la façon imprévue dont l'auteur traite son sujet, l'attaquant au vif, débrouillant l'intrigue par une suite de récits conduits avec une vraisemblance remarquable et suivis de coups de théâtre heureusement imaginés. Dans l'ordre psychologique, nous y voyons l'étude d'une passion qui nous intéresse au premier chef, car Shakespeare nous raconte ici sa propre histoire : il nous paraît aujourd'hui qu'en traçant le portrait de la grande Reine, il a pris comme modèle une personne de condition bien inférieure — tel Raphaël qui peignit la Reine des Cieux sous les traits de la Fornarina.

Pareillement Shakespeare, pour décrire le cœur d'Antoine, n'a eu qu'à revivre ses souvenirs : son lointain roman d'amour lui sert à dépeindre, sous le nom d'une souveraine, la Femme brune qu'il avait chantée douze ans auparavant dans les Sonnets. L'amour d'Antoine, cette passion funeste qui fait crouler les empires, ne diffère en rien, psychologiquement, du fatal penchant qui avait fait du poète l'esclave d'une femme que sa raison lui montrait cruelle, menteuse, dure, ambitieuse, sans scrupules, sans jeunesse et sans beauté :

Ce ne sont pas mes yeux qui t'aiment, puisqu'ils constatent en toi maints défauts. C'est mon cœur, malgré cette clairvoyance, qui adore ce que mes yeux méprisent. Mes oreilles ne sont point séduites par ton langage, ni mes mains par la douceur de ta peau ; le goût ni l'odorat ne désirent auprès de toi un banquet sensuel. Mais ni mes cinq sens

ni mes cinq esprits ne peuvent empêcher mon pauvre cœur de t'aimer, et de devenir le vassal misérable de ton cœur orgueilleux. Et pourtant mon salut viendra de mes souffrances, car celle qui me fait pécher ne me récompense que par la douleur. (Sonnet 141.)

De quel pouvoir tiens-tu ton pouvoir merveilleux de dompter mon cœur par l'insuffisance du tien? Où trouves-tu cette bienséance dans le mal? Comment, jusque dans tes actes les plus vulgaires, as-tu l'habileté de rendre ce qu'il y a de plus laid supérieur à la beauté d'une autre[1]? Qui t'a appris à te faire aimer de moi, alors que je vois plutôt en toi une juste cause de haine?...

... J'ai prêté des yeux à l'amour aveugle pour te dépeindre, j'ai juré contre le témoignage de ma vue, contre la vérité des faits. Car je t'ai dit belle et bonne, toi qui es fausse comme l'enfer et noire comme la nuit. (Sonnet 150.)

D'après certains documents c'est dans la taverne de la Croix d'Or, à Oxford, que Shakespeare vécut le triste roman de passion et de jalousie qui inspira les sonnets. La dame brune qu'il chanta sur un ton si étrange de haine, d'amour, de mépris et d'enchantement était l'épouse de John Davenant, riche cabaretier et propriétaire du principal hôtel de la ville où l'acteur séjournait, en allant de Londres à Stratford. Shakespeare n'avait pas été épargné par les mauvaises langues qui prétendaient que l'un des fils Davenant, son filleul, avait avec lui une parenté plus proche.

On vient de rééditer un curieux poème : *Willobie his Avisa*, parodie des sonnets de Shakespeare, censurée à l'époque de son apparition. Une étude de cet ouvrage a été faite par M. Acheson ; pour lui l'énigme s'expliquerait ainsi :

Les initiales « *Mr H. W.* » s'appliqueraient à Henry Wriothesley (nom patronymique de Southampton) ; le vieil acteur « *Mr W. S.* » ne serait autre que *Shakespeare* lui-même et le personnage dénommé *Cavaliero* serait Giovanni Florio, qui fournissait à Shakespeare ses sujets italiens. La scène se passe à Oxford, où demeurait Florio, où Shakespeare venait en tournée, et où nous savons que Southampton se trouvait en 1591 à la suite de la reine. L'héroïne « *Avisa* » ou « l'*oiseau rare* » serait la belle hôtesse d'une taverne qui a pour enseigne

1. N'est-ce pas un écho des sonnets que cette phrase d'Enobarbe :
« — Elle met tant de grâce dans les actes les plus méprisables que même sa lascivité attire la bénédiction des prêtres. »

la *Croix d'Or*, et cette coquette serait Mrs Davenant dont la chronique scandaleuse du temps lia le nom à celui de Shakespeare. Nous savons, du reste, par les sonnets, notamment par ceux qui ont été publiés à part en 1596, que la maîtresse du poète lui fut enlevée par son jeune ami Southampton.

Antoine, lié par une passion semblable à celle du poète, sent de même. Il se lamente sur sa faiblesse dans les mêmes termes qu'employa Shakespeare dans les Sonnets, injurie son altière maîtresse avec ces paroles cinglantes que les Cléopâtres pardonnent : assoiffées de domination, elles trouvent que la haine et le mépris, vaincus par le désir, sont l'hommage le plus complet et le plus enivrant à recevoir de leurs amants.

Antoine accable Cléopâtre des pires insultes. C'est d'une façon presque intraduisible que le triumvir accuse sa maîtresse de lâcheté, de mensonge et de trahison.

Déjà servie à Cneius Pompée, je t'ai trouvée comme un reste de viande froide sur le plateau de César !

Trois minutes après, Antoine sera dans les bras de Cléopâtre. Comment celle-ci ne serait-elle pas flattée par un semblable témoignage de sa toute-puissance?

Personne plus que Shakespeare n'a souffert d'un amour malheureux et funeste, mais à l'époque où il a écrit *Antoine et Cléopâtre*, ses peines étaient du passé, il pouvait considérer avec le recul du temps toutes les phases de cette folie lointaine dont il n'avait pu se guérir. Il juge, comme s'il s'agissait d'un autre, l'excès et l'égarement de son amour. En artiste, il constate d'abord l'utilité de cette douleur qui permet aux poètes de faire, contrairement au mot de Heine, de leurs petites misères de grandes chansons.

La voix de la sagesse coupe court aux lamentations d'Antoine. Celui-ci vient de s'écrier :

Fatale Égyptienne ! Pourquoi les Dieux ne m'ont-ils pas empêché de te voir jamais?

Le confident Enobarbe répond :

— Vous auriez donc ignoré le plus grand chef-d'œuvre de la création ! et vous auriez discrédité votre renommée de grand voyageur !

Et ce jugement marque certainement une étape dans la vie sentimentale du poète.

Marc-Antoine nous intéresse aujourd'hui par son extrême modernisme. Habile politicien, mis en valeur par la protection de César et par son facile talent d'orateur, à un moment critique de l'histoire, il devient le complet parvenu, aussi vulgaire que « snob », flatté par l'idée d'être l'allié d'Octave dont il épouse la sœur tout en continuant avec la reine d'Égypte l'intrigue que ce mariage doit rompre ; il ne saura jamais s'élever à la dignité de sa nouvelle existence.

Comme certains parvenus exotiques, Antoine sait faire excuser sa réussite par des générosités extraordinaires et des gestes magnanimes, par exemple, quand il renvoie à Enobarbe sa fortune. Celui-ci, après la défaite d'Antoine, avait passé dans le camp adverse avec tant de précipitation qu'il avait laissé son or derrière lui ; en apprenant cette défection, son maître trahi demande un sauf-conduit d'Octave pour faire parvenir à Enobarbe les mulets porteurs du trésor.

Telle est la psychologie des deux protagonistes ; examinons maintenant de quelle façon l'interprétation de M. Gémier a rendu leur caractère et l'ensemble de l'œuvre.

***

L'INTERPRÉTATION DE M. GÉMIER. LE ROLE DE CLÉOPATRE

Il y a implicitement dans *Antoine et Cléopâtre* une sorte de critique anticipée des interprètes futurs, qui vaut la peine d'être méditée.

Cléopâtre ne se décidera à mourir que lorsqu'elle se trouvera exposée à la plus cruelle vengeance du destin : celle de voir son rôle superbe indignement joué. Car, ce n'est pas, selon Shakespeare, la mort d'Antoine ni l'écroulement de son royaume qui amèneront son suicide. L'auteur nous la montre décidée à survivre à son amant et déjà préoccupée de soustraire au fisc romain le petit magot qu'elle a su épargner en vue des mauvais jours.

C'est en apprenant qu'elle ira à Rome voir le triomphe de César qu'elle prend une subite résolution.

Nous serons contraintes d'assister au spectacle où de souples histrions exhiberont nos fêtes égyptiennes, traîneront sur la scène un Antoine trébuchant et ivre, tandis qu'un gamin glapissant, travesti sous les traits d'une prostituée, singera ma grandeur.

Voilà ce que cette reine orgueilleuse n'acceptera pas. Elle est trop grande actrice pour ne pas exiger un beau drame. Elle créera une catastrophe pour obtenir une belle mise en scène. Elle inventera, avant Hedda Gabler, de « mourir en beauté ». Grisée par la noblesse du geste, elle entre tout à fait dans son nouveau caractère; elle croit enfin à la sincérité d'une passion qui n'a été qu'une des nombreuses comédies de sa vie. Elle croit aimer Marc-Antoine, elle croit mourir pour lui, mais elle n'a jamais adoré que Cléopâtre, et elle meurt pour conserver intact le prestige de la femme, finissant ainsi avec sa gloire.

L'auteur qui a imaginé chez la capricieuse reine un tel motif pour un geste aussi tragique, devait, sans nul doute, tenir beaucoup à une interprétation digne de son œuvre. Et nous, admirateurs fervents, nous sommes comme lui très jaloux du respect qui lui est dû. Aussi, constatons-nous avec plaisir l'effort louable tenté cette fois par M. Gémier, pour suivre le texte d'aussi près que possible dans une traduction.

Bien des détails seraient pourtant à modifier si l'on publie la version française ; tel le payement du cœur « contre remboursement », et le tableau d'Antoine poussant de loin des cris d'extase, tandis que la foule acourt jusqu'à la rive pour admirer Cléopâtre.

Shakespeare avait ajouté ce trait : « Antoine, assis sur un trône dans la place publique, est resté seul, haranguant vainement l'air, et l'air lui-même (sans l'horreur du vide qui est dans la nature) eût quitté Antoine pour aller au-devant de la rare Égyptienne. »

Cette image aurait dû être conservée dans la version de M. Népoty, version d'ailleurs agréable à l'oreille, et, comme nous venons de dire, fidèle à l'idée d'ensemble.

Dans la mise en scène, pleine de couleur et de vie, M. Gémier a réalisé un tour de force. Aux prises avec d'immenses difficultés, telles que le changement constant de décor pour

une action qui se déroule avec une rapidité vertigineuse et qui a le monde entier pour théâtre, il arrive à représenter l'épopée romaine avec autant d'art que de réalisme.

Les combats, qui d'ordinaire se prêtent mal aux effets scéniques, sont, cette fois-ci, traités avec art et transportent le spectateur en pleine lutte. La voix de César, dominant la mêlée, jette des galeries, une note étrange qui fait sentir derrière lui toute la puissance de Rome et la force du destin en marche.

L'effet de l'œuvre dépend surtout de la personnalité de l'héroïne. On admettrait difficilement dans ce rôle une actrice inférieure à Rachel ou à Sarah.

Si l'on peut trouver l'artiste capable de personnifier cette séductrice, le caractère de Cléopâtre s'adaptera mieux à la scène française qu'à la scène anglaise. *Cléopâtre*, en effet, n'a jamais été populaire en Angleterre. En France, au contraire, la grande courtisane a toujours été, au théâtre, un des personnages favoris de la masse : or, elle n'a jamais été traitée avec plus de hardiesse et de réalisme que par Shakespeare.

Bien que madame Mégard présente la reine d'Égypte sous les traits d'une fort belle femme, pompeusement parée et douée d'une jolie voix, nous cherchons en vain « le Serpent, du vieux Nil », l'ensorceleuse, et surtout la grande enchanteresse qui a « obligé Jules César de mettre son épée au lit », qui a dompté d'un regard le cœur farouche du grand Pompée et qui réussit encore, après avoir atteint la quarantaine, à faire oublier à Marc-Antoine ses serments d'honneur et ses rêves de gloire. Comme l'écrit Samain, si l'on peut vouer « aux brunes de flammes et aux blondes de miel » une égale admiration, on ne peut pas sans risques substituer l'une à l'autre. Madame Mégard. qui montre beaucoup d'intelligence dans la composition de son rôle, n'est pas, et ne peut pas être, physiquement, Cléopâtre.

Ne pouvant disposer, pour l'interprétation, de Rachel ou de Sarah Bernhardt, M. Gémier a tourné la difficulté en faisant ressortir principalement le côté politique, plutôt que le côté amoureux de la tragédie. Il nous présente en plein relief la rivalité des triumvirs. Dans le choc des caractères et la

lutte des ambitions masculines, Cléopâtre passe au second plan.

La pièce à laquelle nous venons d'assister devrait plutôt se nommer aujourd'hui *Antoine et César*.

Ce sont eux, avec le jeune Pompée, qui fixent toute notre attention et dominent la scène. Nous suivons avec un intérêt toujours renouvelé les péripéties du drame, habilement mis en valeur et commenté par l'« arriviste » Enobarbe, et nous sommes heureux de féliciter le metteur en scène français, qui a su conserver son intégrité à ce magnifique rôle, trop souvent tronqué sur les théâtres anglais, pour laisser plus de place au sujet principal.

Enobarbe n'est pas seulement le repoussoir d'Antoine, il formule l'argument de toute la pièce, où il est à la fois quelque chose comme le chœur antique et un commentateur ultra-moderne. Depuis le moment où il raconte à grands traits le passé et le présent d'Antoine, il nous fait comprendre ce cœur généreux, il nous oblige à partager sa propre admiration pour son maître tout en méprisant ses folies.

J'irai plus loin : avec son matérialisme éhonté, avec son esprit léger, critique et, par certains côtés, français, Enobarbe nous fournit un commentaire sur les actualités de la guerre avec un à-propos qui fait songer — déjà — à un Polybe ou à un Pierre Veber.

Les autres caractères, très scrupuleusement décalqués sur les originaux de Plutarque, sont amplifiés par Shakespeare et présentés avec un relief convenable par les acteurs de M. Gémier. Le jeune Pompée, franc, entier et fier, est adroitement opposé au souple et conciliant Lépide.

Le développement du commentaire musical dû à M. Rabaud aurait sûrement plu à Shakespeare qui adorait la musique et l'introduisait très souvent dans ses œuvres théâtrales.

Les modifications apportées dans la version française sont plutôt des changements de mise en scène, acceptables pour les traditionalistes les plus avancés. On aurait mauvaise grâce de les reprocher à M. Gémier puisqu'il s'éloigne moins de la pièce originale que l'on n'a coutume de le faire dans les pays anglo-saxons. Il me semble admissible d'intervertir les scènes pour des raisons techniques qui sont nécessitées

par des agencements de matériel, des changements de costume, etc.

Malgré la complication des tableaux on arrive, presque dans le temps normal, à donner toute la pièce. M. Gémier a même introduit une sorte d'intermède supplémentaire à grand spectacle. Cette addition au texte pourra susciter certaines attaques. Pour ma part, j'estime qu'elle n'est pas déplacée dans l'ensemble, d'autant que Shakespeare mentionne le banquet, ou plutôt l'orgie par laquelle Antoine veut terminer son séjour à Alexandrie. On peut se rappeler d'ailleurs, que bien des critiques ont été déjà scandalisés du terme employé par l'auteur pour décrire cette ultime soirée — « one more gaudy night » —. Et on se rappelle, avec un léger sourire, combien de graves commentateurs ont dépensé d'encre pour expliquer ce terme d'argot employé par le poète.

Certains ont prétendu que l'inventeur des congés d'écoliers s'appelait « Gaudey » ; d'autres, d'origine teutonne et doués d'une érudition plus solide, ont cherché des raisons philologiques, assurant que le « Cygne de l'Avon avait voulu faire étalage de sa latinité en mettant dans la bouche d'Antoine une épithète classique ».

La vérité doit être plus simple. Si l'on voulait traduire textuellement cette phrase on dirait en langage vulgaire : « encore une nuit de bombance ».

CARACTÈRE MODERNE DE LA PIÈCE

Au fond, le caractère le plus surprenant des drames de Shakespeare et qui nous frappe chaque fois qu'on les présente, c'est l'immortalité de ses conceptions. Nous nous demandons avec un étonnement sans cesse renouvelé, comment il avait osé, au début du XVIIe siècle, présenter les grands de ce monde d'une façon si peu conventionnelle ? De nos jours même admettrait-on la scène de la galère? Quel jeune officier sortant des tranchées oserait, en parlant de ses chefs hiérarchiques, formuler des jugements aussi téméraires que ceux de Ventidius?

Oui, ces personnages sont bien de notre temps et de tous

les temps. En assistant à la représentation de ces vingt-cinq tableaux, en écoutant ce dialogue plein de sagesse et de philosophie, nous éprouvons une impression bizarre, celle d'un somptueux déroulement cinématographique que l'on contemplerait en écoutant lire du Montaigne.

D'ailleurs, la première représentation d'actualités comparable à un film eut lieu du temps de Shakespeare, et elle est même décrite par son premier biographe. John Aubrey nous dit dans une de ses notes curieuses qu'il avait vu dans une grande salle une représentation des obsèques de Sir Philip Sidney. « Dessinés sur de grandes toiles collées ensemble, deux rouleaux, en tournant, déployaient les personnages de grandeur naturelle, qui, par cet artifice marchèrent tous en ordre. Ce procédé a beaucoup frappé ma fantaisie enfantine, poursuit l'auteur. C'est la seule fois qu'on ait vu pareille invention, et je trouve dommage que l'on ait point fait de nouvelles tentatives analogues[1]. »

Le caractère de Cléopâtre est bien à sa place parmi de telles actualités, elle nous change si peu des femmes modernes que son dernier après-midi auprès d'Antoine nous semble vécu en 1918 ! Cette visite au champ de bataille (où elle se coiffe du casque) et ce joyeux souper à Alexandrie, ne font-ils pas songer aux excentriques actuels qui dînent à Montmartre en rentrant d'une visite aux tranchées?

II

LE MARCHAND DE VENISE

Parlons maintenant de l'autre pièce de Shakespeare, qui fut donnée par M. Gémier l'année dernière. Ce ne sera pas sortir de l'actualité, puisque *le Marchand de Venise* doit être jouée incessamment en tournée dans toute la France et peut-être même à l'étranger.

1. *Aubray's Brief Lives Chiefly of Contemporaries*, manuscrit conservé à la Bibliothèque Bodleian.

Cette pièce avait une portée politique très prononcée, et contenait maintes allusions aux « actualités ».

L'affaire du moment à Londres était le procès et la condamnation de Roderigo Lopez, juif portugais, qui jouissait de toute la confiance d'Élisabeth, et qui, gagné par la promesse d'une fortune colossale de la part de Philippe II, avait été jugé coupable d'un attentat contre la reine.

L'opinion publique était très montée, et contre ce triste personnage et contre les juifs en général ; pour plaire au goût populaire, Marlowe avait écrit *The Jew of Malta*, où son Hébreu, Barabbas, était tellement chargé qu'il ne lui restait, pour ainsi dire, aucune affinité avec le genre humain. Alors un théâtre rival monta *The Merchant of Venice*, et bien que l'acteur Richard Burbage se grimât en Lopez, Shakespeare, qui en vrai artiste s'était offensé de l'exagération de Marlowe, eut un succès bien plus grand, dans sa création plus modérée et plus près de la réalité.

Son juif était certainement un monstre de haine et de malignité, mais Shakespeare n'a pas négligé de nous prouver qu'il était bien naturel qu'il en fût ainsi. Toute l'histoire de l'art dramatique ne contient rien de plus frappant que ce fait : une pièce en vogue, faisant appel aux mauvaises passions, complètement écrasée par un nouveau procédé : la représentation de la vérité avec justice et modération.

De toutes ces haines, ces persécutions, surgira toujours la pensée souveraine, l'idéal divin et évangélique, l'appel de Portia à la miséricorde de Dieu et à la fraternité humaine.

LE CARACTÈRE DE PORTIA DANS SHAKESPEARE

Aucune littérature ne nous offre un contraste plus frappant que celui qui existe entre Portia et Cléopâtre. Shakespeare, par un tour de force unique au théâtre, a rendu la femme honnête — cette bête noire de certains auteurs modernes — plus vivante, plus charmante que la sirène que « l'âge n'a pu flétrir ».

Il est assez facile de rendre séduisante une femme vicieuse. Carmen, Sapho et Vellini en sont la preuve : mais de la femme

honnête, quelles revêches études nous ont fournies Mérimée, Daudet, Barbey d'Aurevilly et tant d'autres !

Shakespeare, qui décrit si merveilleusement Cressida et Cléopâtre, a su tirer de cette vertu féminine, si peu en faveur dans la littérature, tout autre chose qu'une apologie pleine de fadeur et d'ennui. Quelle joie de trouver dans son œuvre Béatrice, Roselinde et Portia !

Avec cette dernière, Shakespeare a voulu présenter le type de l'épouse parfaite ; il y a réussi d'une façon aussi adroite qu'imprévue. Or, Portia est une jeune fille, et reste jeune fille jusqu'à la fin de la pièce. La cérémonie hâtive qui l'unit à Bassanio n'apporte aucun changement dans leurs relations réciproques. Par quel moyen alors, Shakespeare nous oblige-t-il à penser toujours à Portia comme à la compagne idéale? Comment arrive-t-il à montrer la sorte de femme qu'elle deviendra?

C'est simplement par le choix du nom qu'il lui donne et par la glose qu'en fait un des personnages. Dès le commencement du premier acte, celui-ci la définit de la sorte :

Nullement inférieure à cette autre Portia de Brutus.

Notre imagination, ainsi orientée, nous reporte à la superbe création de la fille de Caton, telle qu'elle est présentée dans *Jules César*, et, grâce à ce rappel de la femme essentiellement aimante, courageuse et magnanime, qui partage la pensée de son mari en partageant sa vie, nous voyons surgir, devant nous, dans la charmante héritière de Belmont, la Portia de demain.

Plus féminine, plus posée que Béatrice — cette Célimène à cœur tendre — elle se montre une amie aussi généreuse et aussi loyale qu'elle, mais ne lui ressemble pas, non plus qu'à aucune héroïne.

Portia reste toujours elle-même, bien que présentant les mêmes traits généraux qui élèvent les femmes de Shakespeare au dessus de leur époque. La faible et douce Ophélie, à laquelle son infortune seule fait pardonner son double jeu est une ébauche de l'Agnès de *l'École des Femmes*, aussi,, toute jeune fille un peu avisée pourra aborder le rôle pourvu qu'elle n'y soit ni simple, ni franche !

Shakespeare a été spécialement heureux dans la composition du personnage de Portia, où la réalité se colore à la lumière féerique qu'il répand autour de l'exquise jeune fille. Cette vraie grande dame reste adorablement simple et candide, malgré son vernis de lettres et la dorure de son immense fortune. Comme Marie Stuart, reine de France, elle pouvait parler à chaque prince, venu de lointains pays, dans une des langues que les gens lettrés étaient censés connaître, et sa boutade contre son soupirant anglais résumait la critique que l'on retrouve contre tous les voyageurs anglais de cette époque, bafoués pour leur ignorance des langues et leurs accoutrements bizarres.

Chaque phrase de Portia dans sa première scène indique la culture d'une Italienne de la Renaissance, et il est particulièrement intéressant aujourd'hui de constater par sa conversation qu'elle connaissait aussi bien que Shakespeare le premier livre des *Essais* de Montaigne avant 1596 ; qu'elle adresse à l'Allemand, au Napolitain au Français et à l'Écossais des reproches tels que nous les retrouvons formulés dans les livres de conversation de Giovanni Florio, le traducteur des *Essais* en anglais, et le compilateur de nombreux proverbes qui servirent à orner le texte de Shakespeare.

Quelle jeune fille plus spirituelle et plus délicate que cette héritière de Belmont, recevant et congédiant les soupirants importuns? Quoi de plus vrai que son émotion, quand, après avoir un instant essayé d'être coquette, elle fait simplement l'aveu de son amour à celui qui l'a conquise?

A peine les accordailles terminées, arrive une terrible nouvelle : Shylock réclame haineusement son dû. On célèbre une messe de mariage hâtive ; car il faut que Bassanio parte. Le nouveau marié fait voile pour Venise, anxieux d'arriver à temps pour sauver l'ami généreux qui a engagé sa vie et sa fortune sur la parole du jeune soldat.

Mais Portia, en se mariant, a épousé l'honneur de son mari. Elle se dévoue avec une parfaite simplicité pour arracher Antonio à la vengeance de Shylock.

Il est inutile de rappeler dans quelles circonstances Portia prête son concours efficace, mais anonyme, pour sauver Anto-

nio, et punir le cruel Shylock. La fameuse scène est connue de tout le monde et sa représentation par Gémier fut à peu près conforme au texte.

C'est par une étrange aberration que l'on a voulu voir dans l'héritière de Belmont une devancière des suffragèttes, et un apôtre du féminisme avant la lettre. On la représente comme un avocat plus habile qu'aucun autre, maître de sa parole et sûr de son talent. Il n'en est rien. Portia est une femme distinguée surtout par son grand cœur. C'est l'érudit Bellario qui lui indique le moyen de procédure pour tourner les lois cruelles de Venise ; Portia, dans sa plaidoirie, n'ajoute rien aux arguments du juriste, si ce n'est une superbe indignation, et des dons essentiellement féminins de charme persuasif, rehaussés par cette intelligence droite et claire dont elle venait de nous dire :

Pas si bornée qu'elle ne puisse apprendre.

Nous arrivons donc à la délicate et fine morale de « l'amoureuse comédie », où l'auteur nous fait comprendre que le mari de Portia, qui avait un long chemin à faire pour se rendre digne d'elle, commence à montrer qu'il est lui aussi un peu au-dessus du commun des mortels. Ayant commis une faute, et pris au dépourvu, il renonce à mentir. Quand Portia demande l'anneau, il avoue tout de suite sa défaillance, tant il est sûr que sa femme appréciera les motifs qui le lui ont fait donner au jeune avocat.

L'auteur déclare enfin, avant Tolstoï et Ibsen et ce que l'on appelle « l'école moderne », qu'il ne devrait pas exister pour l'honneur d'une femme et celui d'un homme deux poids et deux mesures, et que le serment de fidélité signifie la fidélité réciproque.

Voilà la thèse de cette pièce, où l'art de Shakespeare dissimule, sous le charme de son style et l'intérêt du sujet, sa leçon morale ou sa discrète propagande. L'idée lui était chère, car il l'a plusieurs fois reproduite dans d'autres caractères. Roselinde, Marina, Béatrice, Hermione, Helena, etc., sont là pour prouver qu'une femme peut être intelligente et lettrée sans être pédante, honnête sans devenir ennuyeuse, vertueuse

sans être prude, et qu'elle peut ajouter de la légèreté à son esprit sans diminuer sa force d'âme.

Bien des générations de lecteurs ont subi le charme de cette gracieuse évocation à travers les pages jaunies ; et bien des spectateurs qui ont eu la chance de contempler dans le rôle de Portia une des grandes interprètes de Shakespeare en conserveront toute leur vie un souvenir exquis.

Plusieurs artistes ont marqué de leur empreinte particulière ce personnage de Portia. On cite surtout comme parfaite la composition d'Ellen Terry, qui, à côté de Sir Henry Irving, donna au Lyceum une magnifique interprétation du *Marchand de Venise*, d'autant plus complète qu'ils avaient eu la chance de trouver comme jeune premier l'excellent acteur romantique William Terriss. Celui-ci joignait à une grande beauté physique la crânerie empanachée si nécessaire pour les rôles de jeunes seigneurs. Shakespeare en les écrivant pensait au comte de Southampton ; ce grand charmeur sut inspirer le poète ; il fut l'idéal lointain de tout ce que Shakespeare aurait voulu être lui-même et devint l'intérêt prépondérant de sa vie, car nous lisons dans les sonnets qu'il vécut heureux par les succès et les triomphes de son ami [1]. William Terriss incarnait parfaitement ce brillant jeune homme, et ceux qui ont eu le privilège de voir les représentations du Lyceum se consolent difficilement de la mort de cet artiste, qui, fidèle jusqu'à la fin aux traditions des rôles qu'il avait coutume de jouer, mourut assassiné d'un coup de poignard sur les marches de son théâtre.

Je ne suis pas enthousiaste de la façon dont madame Terry comprenait le rôle de Portia. Sa Portia me semblait manquer d'ampleur et de dignité, sa coquetterie était trop pro-

1. Comme un père, en sa décrépitude, prend plaisir à voir son enfant alerte faire acte de jeunesse, de même moi, que l'hostilité de la fortune a rendu boiteux, je trouve toute ma consolation dans ton mérite et dans ta perfection. Car quel que soit celui des biens de ce monde : Beauté, Naissance, Richesse, Esprit, qui ennobli en ta personne, ait sa ccouronne en toi je greffe mon amour à ton être. Alors je ne suis plus pauvre boiteux, ni méprisé, car je trouve sous ton ombre une telle sève, que je suis rassasié de ton abondance et que je vis un peu de toute ta gloire. Pense à ce qu'il y a de meilleur. Je le désire pour toi, et mon désir à peine exaucé, me voilà dix fois heureux. (Sonnet 37. Traduction de François-Victor Hugo.)

noncée, et la légèreté d'esprit, nécessaire au rôle, ressemblait, parfois, à de la légèreté d'âme. Dans la scène du procès qui demande une puissante indignation, le spectateur ne doit point voir en Portia une mégère à ripostes violentes. Malheureusement cette erreur a fait école en France. Madame Mégard présentait Portia dans cette scène, sous les traits d'une suffragette dogmatique, et madame Lara, en maîtresse d'école.

L'idéale Portia a été vue de nos jours dans la personne de Mary Anderson, qui, après avoir manqué sa Juliette et sa Roselinde, atteignait dans ce rôle à une grande perfection. Dans tout l'épanouissement de sa beauté, et à l'apogée du succès, mademoiselle Anderson a renoncé à son art, et depuis ce moment nous cherchons en vain celle qui pourra personnifier les caractères nobles dans Shakespeare.

LA PORTIA DE M. NÉPOTY

Quel souvenir emportons-nous de Portia telle que le théâtre Antoine nous l'a représentée l'année dernière et telle qu'il compte la donner encore? Je ne parle pas de l'interprétation de l'actrice. Je me bornerai à comparer la Portia de Shakespeare à la Portia de M. Népoty, et ma critique est forcément sévère ; je crois qu'en protestant contre un changement de texte aussi flagrant qu'était celui de M. Népoty j'exprime les sentiments de tout véritable shakespearien devant une altération de chef-d'œuvre que nul intérêt de mise en scène n'exigeait. Dois-je croire qu'en empruntant à Reinhart une idée générale de mise en scène, le traducteur français se soit abusé jusqu'à laisser de côté la pièce originale et à traduire d'après la version de Berlin?

Il est certain que l'héroïne qui se substitue à la Portia de Shakespeare nous paraît de fabrication allemande : pour la décrire, je n'ai qu'à emprunter une phrase de Shakespeare lui-même :

La retrouver, cette femme? mais comment diable la retrouverai-je? Elle n'est ni chair, ni poisson, ni hareng saur.

Quel personnage nous a-t-on présenté à la place de celui dont nous venons d'étudier le charme insaisissable ?

M. Adolphe Brisson, dans un article du *Temps*, insinuait que le traducteur s'est perdu un peu parmi ses livres et ses caractères, et qu'il nous a donné la Maria de la *Douzième Nuit* à la place de Portia. Cette spirituelle suggestion me paraît injurieuse pour la charmante soubrette, et l'honnête Maria n'en serait point flattée.

Au lever du rideau, Portia est étendue sur un divan, d'où elle attend les événements. Elle invoque plusieurs fois et sur plusieurs tons le nom de Bassanio, mais elle ne quitte son canapé que pour mettre à la porte deux soupirants qui n'ont que le tort de ne pas être Bassanio. M. Népoty se prive ici d'une scène à effet : celle où les deux prétendants, libres de fixer leur choix sur le même coffret, en choisissent chacun un différent sans qu'aucun découvre le bon. L'auteur néglige cette variante pour mieux nous étonner par un autre.

Trois mois s'écoulent. Voici encore Portia. Elle vit sans doute sur son divan. Bassanio appuyé contre ses genoux nous révèle — en prose — qu'il a séjourné à Belmont depuis le départ des autres soupirants. Il nous explique qu'il se trouve très bien « dans la fraîcheur de ses bras », et qu'il semblerait ridicule et imprudent de tenter la fortune quand on n'est pas encore obligé de régulariser la situation. C'est aussi ce que pense depuis trois mois un autre couple qui entre en scène, Lorenzo et Jessica.

Puis une complication survient. On réclame Bassanio à Venise pour une affaire de vie et de mort où son honneur est engagé. Il faudrait sauver le pauvre marchand à qui il doit sa présente félicité. Et c'est à ce moment que la Portia de M. Népoty se révèle dans toute sa beauté. Elle met des obstacles au départ de son amant et s'oppose à ce qu'il risque l'avenir en fixant son choix sur un des coffrets.

Seulement Bassanio a besoin d'argent, il espère que la chance le favorisera et qu'en régularisant sa situation amoureuse il améliorera sa situation financière et pourra sauver son ami ; il tente le hasard.

L'adaptateur éprouve le besoin de chercher une autre

variante pour compliquer l'action. Trouvant qu'il n'y a pas déjà assez d'intérêts en jeu ni assez de destinées humaines reposant sur le choix de Bassanio, on introduit un troisième couple, Nérisse et Gratiano, dont le sort dépendra aussi du coffret choisi ; ils sauront ainsi (comme Panurge) s'ils doivent un jour se marier. Jusqu'ici — comme nous allons voir plus loin — la principale objection des critiques sérieux à la pièce de Shakespeare était qu'il nous semble trop invraisemblable de confier au hasard seul le bonheur de deux êtres. Mais M. Népoty, qui corrige d'ailleurs si délibérément les fautes du poète anglais, fait reposer sur ce même hasard le sort de six personnes (sans compter le pauvre marchand) qui joue sa vie sur la « main heureuse » de Bassanio.

Tout le monde se met à genoux. Quant à Portia elle nous joue un petit intermède à l'épée, avec une leste vigueur bien inattendue. Elle renverse des fauteuils, jette par terre un malheureux serviteur qui se trouve sur son chemin, et s'en va toute ragaillardie, chercher un domino amaranthe et un champ plus vaste pour exercer ses talents...

Cette scène a été d'un comique achevé, bien entendu, mais les personnes qui connaissent et qui aiment Shakespeare ont déclaré d'un commun accord que si c'est de cette manière que l'on est condamné à « connaître Shakespeare en France » on préférerait se priver de le voir à la scène. Les lecteurs français pourront trouver une traduction respectueuse des textes, et il est certainement préférable d'ignorer un chef-d'œuvre que de le méconnaître.

Heureusement M. Gémier et la Société Shakespeare avec lui ont compris ultérieurement la nécessité de se conformer à la vérité historique et littéraire, et leur traduction d'*Antoine et Cléopâtre* en est un premier témoignage.

QUELQUES TRADITIONS ANCIENNES SUR LA PRÉSENTATION DE L'ŒUVRE

Gagné de plus en plus par le désir de suivre les meilleures traditions shakespeariennes, comme tous ceux qui se sont trempés aux sources vives de ces admirables créations,

M. Gémier nous demande de rappeler ici quelques traditions anciennes sur la présentation des œuvres de Shakespeare.

Je citerai comme un des critiques les plus autorisés des ouvrages sur Shakespeare le plus ancien de tous, Nicholes Rowe, qui entreprit une nouvelle publication des œuvres complètes du poète, après l'in-folio de 1623, imprimée par les deux acteurs, camarades de Shakespeare.

Voici ce que Rowe dit, en particulier, du *Marchand de Venise* :

Bien que nous ayons vu cette pièce considérée par la critique et présentée comme une *comédie* avec un excellent comédien dans ce rôle, je ne peux m'empêcher de croire que l'auteur l'avait conçue dans un esprit tragique. Il décrit une soif de vengeance si morbide, une férocité sauvage si sanglante et si cruelle dans sa malignité, que rien ne se trouve dans le style ni des personnages des autres comédies qui ressemble à cette création du juif.

La pièce me paraît dans son ensemble, une des plus parfaites ; l'argument, il est vrai, ou plutôt la partie de l'histoire qui a rapport aux coffres est quelque peu extravagante, comme aussi l'invention du billet si étrange et si inusité ; mais, en reconnaissant l'invraisemblance de ces deux points, nous sommes obligés de convenir que, si on peut accepter ces faits comme acquis, l'histoire est déduite avec une perfection magistrale.

Il y a dans l'amitié d'Antonio et de Bassanio quelque chose de bien grand, de généreux et de tendre. Deux passages méritent une attention particulière; des réflexions de Portia sur la clémence, et la tirade de Lorenzo sur la puissance de la musique...

Quant aux calembours qu'on a reprochés à Shakespeare, ce vice était général à son époque : on les trouve dans les sermons les plus célèbres de ces temps et ce qu'on peut pardonner aux grands prédicateurs ne devrait pas, selon moi, être considéré comme indigne d'un auteur dramatique.

Reste l'incident des coffrets. L'invraisemblance de cette décision qui confie au hasard le bonheur de Portia est l'épisode le plus critiqué dans cette pièce. Il nous paraît intéressant de l'envisager d'un point de vue nouveau.

Ne peut-on supposer que le père de Portia, représenté comme homme très sage, cherchait un moyen sûr d'éloigner un grave danger de sa fille chérie : celui d'être épousée uniquement pour son argent?

A la plainte de Portia :

N'est-ce pas cruel, dis-moi, Nérisse, que je ne puisse ni refuser personne, ni choisir aucun, que la volonté d'une fille soit soumise au caprice d'un être disparu?

Sa suivante réplique :

Votre père, étant un homme toujours adonné aux vertus, a eu, soyez-en sûr, une inspiration heureuse, car on prétend que vers la fin de leurs jours, les sages comme lui acquièrent une clairvoyance particulière ; par sa volonté vous ne serez choisie, que par celui qui vous aime de la bonne manière.

Plus avertie que sa jeune maîtresse, Nérisse semble avoir compris qu'une fortune excessive entre les mains d'un être candide devient l'objet de combinaisons assez peu délicates, que c'est une grande chance que de pouvoir éliminer les plus intéressés des prétendants. Et précisément cette élimination a eu lieu au début de la pièce. Nous venons de voir que les voyageurs venus de lointains pays, Anglais, Français, Écossais et Allemands, s'en vont sans affronter l'épreuve, découragés par la condition que la non-réussite entraîne. Il ne reste alors que deux soupirants sincères, puisqu'ils acceptent la clause imposée par le père prévoyant, qui a compris combien le nombre est limité de ceux qui seront prêts à dire :

Nous voulons Portia ou personne.

En réalité, deux prétendants seuls restent à Belmont. Un jeune prince assez sympathique, dont on dirait volontiers : « Après tout, elle pourrait tomber plus mal », et un chef marocain, tellement impossible qu'on peut compter sur l'habileté de Nérisse, pour éloigner son attention du coffret de plomb.

Du reste, la comédie est plus complète si l'on oppose à la franchise de Portia, l'habileté de la suivante.

Comment expliquerons-nous la parfaite tranquillité de notre héroïne avant le choix du Marocain, si elle ne sait déjà qu'elle peut compter sur sa dame de compagnie pour supprimer une possibilité trop désagréable et corriger le sort?

Les deux soupirants ainsi écartés, arrive celui qui, non seulement aime véritablement Portia, mais qui a fait battre un

peu son cœur, et Nérisse connaît assez sa jeune maîtresse pour ne pas se tromper en pareille matière. Nérisse est-elle intervenue par ses conseils dans l'heureux choix de Bassanio ? La réponse à cette question peut être indiquée par un jeu de scène de l'actrice.

Une très vieille tradition anglaise veut qu'au moment où la musique commence le prélude du choix fatidique, Portia détourne la tête et que Nérisse effeuille délicatement une rose dans un geste rythmé, qui fait tomber quelques pétales sur le coffre de plomb. L'effet est très gracieux comme jeu de scène, mais il reste toujours place pour les deux thèses, et, quant à moi, je suis plus disposée à voir Portia confiante dans la force de son destin. Elle a un tempérament très sincère et très droit. Elle a foi en elle-même comme elle a foi en Bassanio et aussi en la Providence. Les dernières paroles qu'elle prononce lorsque Bassanio hésite devant l'épreuve sont à l'appui de cette dernière théorie :

Si vous m'aimez, vous me découvrirez

LE PERSONNAGE DE SHYLOCK

Si le caractère de Nérisse peut prêter à quelques divergence, d'interprétation, celui de Shylock, dans ses grandes lignes, est parfaitement clair et logique.

Il y a dans la composition de M. Gémier un point que je désire relever, tant cette conception de Shylock me paraît éloignée du caractère. M. Gémier montre le vieil usurier qui revient titubant, ivre-mort du banquet où il a conclu son terrible marché avec Antonio.

L'acteur s'est singulièrement mépris sur le personnage. Il faut se rappeler que le juif a déjà refusé une fois l'invitation de Bassanio :

Comment ! aller sentir le porc ! manger de cette carcasse dans laquelle votre prophète de Nazareth a enfermé le diable ! Non ! avec vous autres je vends, j'achète, je cause ou me promène, mais je ne mangera ni ne boirai ni ne prierai en votre compagnie.

Shylock se ravise, il est vrai, et s'en va au dîner de Bassanio pour mieux endormir les soupçons des chrétiens sur son mauvais vouloir envers le marchand. Nous pouvons cependant rester certains qu'il n'aurait jamais fermé son œil vigilant dans cette compagnie détestée, ni perdu un instant ses esprits dans cette maison inamicale, car se griser en compagnie, selon Shakespeare, signifiait qu'on est en confiance avec son monde ; nous nous souvenons d'ailleurs de la lamentation comique du pauvre Slender (*Joyeuses Commères*) qui, après avoir été dévalisé étant ivre par la bande de Falstaff, déclare tout déconfit que jamais il ne se grisera sinon avec les

gens vertueux et sobres, ayant dans leur cœur la crainte de Dieu.

Shylock aurait été de cet avis, même il fût allé plus loin ; sobre par tempérament, méfiant envers tout le monde, il n'aurait jamais commis l'imprudence de se griser avec ses coreligionnaires. Haineux, austère, sordide, Shylock n'a rien du « bon compagnon », et M. de Max était bien plus dans la vérité traditionnelle du juif. Son interprétation dégageait cette impression de haine féroce qui est propre au personnage.

Les meilleurs Shylock de notre époque furent Salvini, Irving et Edwin Booth (je n'ai point vu Novelli). Booth ajoutait à la fin du procès un jeu de scène bien plus dramatique que celui imaginé par M. Gémier. Shylock ne paraît plus dans Shakespeare, après ce dénouement, mais M. Gémier le ramène dans les jardins de Belmont et lui fait exécuter une pantomime tout à fait inutile au milieu des couples d'amoureux.

Avec Booth, le juif qui pendant le procès a gardé son courage et sa haine, même dépouillé de ses biens, ne désespère qu'au moment où la cour lui impose l'obligation de devenir chrétien. A ce moment il glisse entre les mains des sbires qui le retenaient, et cherche furtivement dans les roseaux épars sur le parquet le couteau qu'il venait d'aiguiser pour sa funeste boucherie. Le jeu de Booth était discret, mais il ne laissait aucun doute chez le spectateur. La sortie de Shylock était bien une sortie définitive.

III

COMMENT JOUER SHAKESPEARE EN FRANCE?

Quand on peut réaliser de la beauté scénique, en conservant les qualités essentielles du drame de Shakespeare, il est certainement fort agréable de voir une de ces pièces dans un joli décor. Nous l'avons déjà constaté, à la représentation de *Macbeth* au Théâtre-Français, et maintes fois au Lyceum de Londres au temps de Sir Henry Irving.

Il ne faut donc pas s'élever d'une façon trop farouche contre les recherches de mise en scène ; mais quand elles deviennent, comme nous venons de voir, le but principal de la présentation d'un chef-d'œuvre « the be-all and the end-all » elle me paraît nuisible, parce qu'elle offre à l'auditeur moderne un appât pour détourner son esprit critique et tend ainsi, en escamotant les caractères et en bouleversant arbitrairement les textes, à faire accepter les situations faussées et travesties.

Et faut-il après tout tant de réclame pour apprécier Shakespeare en France? Le théâtre du Vieux-Colombier, sous la direction de M. Copeaux, a prouvé que l'on pouvait rendre à l'œuvre immortelle beaucoup de sa saveur, en ayant recours aux moyens simples qui ont fourni au premier acteur des succès éclatants dont la renommée vient jusqu'à nous, et en se fiant au seul intérêt des textes. On a peut-être le droit de modifier un chef-d'œuvre pour l'adapter aux exigences de la scène moderne, comme on l'a fait pour Musset, par exemple. Mais on n'a jamais le droit de transformer une pièce de Shakespeare au point de vue psychologique au détriment de la vraisemblance.

Comment donc présenter Shakespeare en France?

Je dirai : présentez les comédies et les drames absolument comme vous voudrez, avec ou sans décors, dans un théâtre, dans un salon, en plein air, au cirque, ou dans une cour d'au-

berge (ainsi qu'on avait coutume de le faire du vivant de l'auteur pendant ses tournées). L'essentiel est de respecter les textes et de reproduire fidèlement les caractères.

Les grands drames à développement psychologique : *Hamlet, Macbeth, Othello, Coriolan* n'exigent pas de mise en scène luxueuse, car il ne faut pas détourner l'attention du spectateur.

Pour les deux féeries, il faut évidemment envisager tout autrement leur représentation. Du reste, *le Songe d'une nuit d'été* et *la Tempête* doivent être classés à part ; ces pièces ont été faites pour une grande figuration qu'elles réclament autant qu'un opéra demande un orchestre. Mais pour toutes les pièces de Shakespeare, où l'auteur procède par des effets trop accumulés et une grande rapidité d'action, les entr'actes prolongés sont extrêmement nuisibles. Ces pièces gagnent à être lues et relues, avantage appréciable, si l'on songe à la paresse d'imagination qui est si fréquente aujourd'hui, le spectacle incitera à l'étude des textes : ce sera une des conséquences heureuses de la représentation théâtrale.

Pour le faire aimer, pourquoi ne pas choisir dans ce vaste répertoire les pièces les mieux adaptées au goût français? Et dans ce choix lui-même, pourquoi ne pas faire une sélection dans les théâtres et parmi les acteurs? Car aucune scène au monde n'est appropriée à l'œuvre entière de Shakespeare. Aucun acteur n'est capable de bien rendre tous les rôles.

Les Peines d'amour perdues et *Beaucoup de bruit pour rien*, avec leur brillante mondanité, leur dialogue plein de marivaudage, exigent la tradition de la Comédie-Française, et deux acteurs comme MM. Siblot et Croué pour les rôles comiques.

La Comédie des Erreurs et la *Mégère apprivoisée* seraient à leur place dans un tout petit théâtre. *Les Joyeuses Commères* seraient données heureusement aux Variétés. M. Gémier monterait les drames historiques et à tirades, *Jules César* et *Coriolan*, où sa troupe serait excellente. Je le vois très bien lui-même dans le rôle de Richard II : cette belle tragédie, qui n'a jamais été donnée en France, serait fort goûtée. *Les Deux Gentilshommes de Vérone, Comme il vous plaira, la Nuit des Rois* sont à la portée de toute bonne troupe,

car ils ont l'avantage de ne pas exiger « d'étoiles », et si, par curiosité, le public réclamait un jour *le Roi Jean*, *Périclès* ou *Titus Andronicus*, c'est évidemment l'Ambigu qui conviendrait.

Tout est bien qui finit bien, une des plus faibles comédies de Shakespeare, contient pourtant deux de ses meilleures scènes. J'aimerais à voir monter en France un extrait de cet acte délicieusement comique où le vantard Parolles essaie de trahir ses camarades de l'armée du roi. L'interrogatoire du prisonnier par le faux interprète est tellement d'actualité que l'on pourrait le donner comme une saynète sans que personne en soupçonnât la provenance.

Cymbeline, *Mesure pour mésure* et *Timon* n'auraient jamais, je crois, un grand succès; ce sont des pièces faites pour la lecture.

Le Conte d'une Nuit d'hiver, étude de jalousie aussi puissante qu'*Othello*, est fait pour être goûté en France où la littérature a familiarisé le public avec cette morbide passion, tandis qu'un auditoire anglais supporte mal l'égarement de Léonatus et d'Othello.

Nous connaissons déjà *le Roi Lear* et *Troïlus et Cressida*. Les deux parties de *Henri IV* sont superbes, et le Falstaff qu'on retrouve auprès du jeune prince, bien supérieur à celui plus chargé des *Joyeuses Commères*. Mais pour bien comprendre *Henri IV* il faut avoir déjà étudié en *Richard II* le caractère de cet arriviste usurpateur. Ce serait une faute de donner en France *Henri V* et la première partie d'*Henri VI* qui blesserait le sentiment national. *Henri VIII* n'intéresserait pas. Il ne reste donc plus qu'à mentionner *Roméo* et *Hamlet* aussi appréciés en France qu'en Angleterre, et nous aurons passé en revue toutes les pièces du grand répertoire shakespearien.

LONGWORTH CHAMBRUN

L'OPINION ITALIENNE

ET L'ÉMIGRATION

Parmi les questions que pose pour l'Italie l'après-guerre, l'émigration occupe une place spéciale. La presse discute fort souvent le problème et indique les solutions qu'il devrait recevoir. Le mouvement d'opinion s'est encore accru quand on a appris qu'un nouveau traité de travail, destiné à remplacer ou à compléter celui du 15 avril 1904 et les conventions additionnelles des 9 juin 1906 et 15 juin 1910, était à l'étude entre la France et l'Italie. Les Italiens demandent que les conventions à intervenir entre eux et nous contiennent pour leurs nationaux émigrant sur notre sol tout un ensemble d'avantages nouveaux. Ils affirment que c'est à cette condition seulement que l'émigration, qui se dirigeait avant la guerre, très nombreuse, vers l'Allemagne, pourra se porter vers nos usines et aider à notre relèvement économique. Déjà un certain nombre de malentendus se sont produits, par suite d'interprétations erronées des desiderata italiens. Avant de discuter, il est indispensable de savoir exactement ce qui est en discussion; avant de repousser les suggestions de nos alliés, il faut d'abord les comprendre. L'opinion française ne pourra que trouver profit à être renseignée avec précision sur le point de vue italien dans la question si délicate et si complexe de l'émigration ouvrière.

*
* *

Avant la guerre, l'émigration italienne trouvait en Allemagne un débouché sans cesse plus large. En 1910, on comptait en France 400 000 travailleurs italiens, et en Allemagne à peine 180 000. Mais l'année suivante, tandis que 63 370 Italiens se rendaient chez nous, 64 950 allaient outre-Rhin. En 1912, le courant vers l'Allemagne augmenta encore, et « il devint énorme — écrit M. De Feo [1] — en 1913 ».

Nos travailleurs, continue M. De Feo, étaient *attirés* pour des raisons à la fois morales et économiques. Au point du vue de la protection sociale —, et on s'en rend compte aisément en étudiant la Convention italo-allemande de 1913, — nos émigrants trouvaient en Allemagne toutes les garanties possibles, notamment quant au chômage, aux accidents et à la maladie [2]. Et au point de vue moral, dans aucun autre pays ils n'avaient davantage l'illusion du chez soi. Ils étaient en effet séduits par la gentillesse de leurs hôtes, leur amabilité et la solidarité que dans le travail ceux-ci savaient habilement établir,... si bien qu'entre une France démocratique, mais non libérale envers l'étranger, et une Allemagne militariste, mais protectrice de l'étranger, nos émigrants n'hésitaient pas et se rendaient en Allemagne, où ils contribuaient largement à produire ces marchandises qui revenaient ensuite sur notre marché et concurrençaient nos propres produits.

On ne peut nier qu'avant la guerre il n'y ait eu bien souvent chez nous, au moins dans certaines fractions de la classe ouvrière, une hostilité assez vive contre les travailleurs étrangers. Cette hostilité était faite tout ensemble de défiance et d'orgueil, l'ouvrier français se jugeant beaucoup plus

1. Luciano De Feo, *La Tutela dell' emigrante nei trattati di lavoro*, *Vita Italiana* 15 mars 1916.

2. Il faut ajouter que les salaires étaient en Allemagne notablement supérieurs à ceux de France. Une enquête, faite en 1905 par le *Board of Trade*, et publiée en 1910 dans le Recueil de statistique municipale de la Ville de Paris, a établi qu'à l'époque les salaires français étaient aux salaires anglais comme 75 est à 100, et aux salaires allemands comme 83 est à 100. D'autre part, en ce qui concerne les heures de travail fournies par semaine, le chiffre anglais étant de 100, le chiffre français était de 117 et l'allemand de 111, « si bien, — ajoute M. Landry, député, dans l'intéressant exposé des motifs d'une proposition de loi déposée le 28 décembre 1915 sur la main-d'œuvre étrangère en France, — qu'en définitive, le taux horaire du salaire des ouvriers, le terme de comparaison 100 étant fourni par l'Angleterre, s'établissait à 64 pour la France et à 75 pour l'Allemagne. Même en tenant compte de la cherté de la vie un peu plus grande en Allemagne, il apparaît qu'en 1905 la condition de l'ouvrier allemand était supérieure à celle de l'ouvrier français. De 1906 à 1913, il est hors de doute que la différence n'a fait que s'accentuer. »

capable, plus « avancé » — à tous les points de vue — que le travailleur immigré. « Ce sentiment, écrit M. le député Angiolo Cabrini [1], s'il pouvait laisser indifférent l'émigrant italien d'autrefois, irrite l'émigrant d'aujourd'hui, parce que celui-ci a conscience de la valeur sociale de son travail, du degré de développement et de l'importance internationale de la nation à laquelle il appartient. » Quant aux lois sociales, il n'est pas douteux — et nous reviendrons plus loin sur ce point — que par exemple la loi française sur l'invalidité et la vieillesse assure aux immigrants une situation bien moins avantageuse que la loi allemande. A beaucoup d'autres points de vue encore, les travailleurs italiens ne trouvent pas chez nous les garanties qu'ils avaient en Allemagne.

Si elle a arrêté l'émigration volontaire vers la France comme vers les autres pays, la guerre a créé cependant, entre la main-d'œuvre française et la main-d'œuvre italienne, certains liens qui pourront sans doute faciliter, pour le temps de paix, l'établissement d'un régime nouveau. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Cette aide, les Italiens ne sont disposés à nous la continuer après la guerre que si leurs travailleurs obtiennent chez nous les garanties auxquelles ils jugent qu'ils ont droit. Ils posent en principe que l'ouvrier étranger qui vient en France doit jouir exactement des mêmes droits que l'ouvrier français. Jusqu'ici, dans les conventions de travail internationales, on s'est uniquement préoccupé de la question de réciprocité. L'ouvrier étranger a été considéré comme ne pouvant acquérir un droit sur notre sol que si ce même droit, ou un autre exactement équivalent, est reconnu à nos nationaux par la législation du pays de cet étranger. Telle est la méthode qu'il conviendrait de modifier. En 1916 [2], M. De Michelis, commissaire de l'émigration, écrivait :

Le principe que les Gouvernements italien et français doivent reconnaître est cette réalité sociale que la France aura besoin de main-

1. *Corrispondenza settimanale, Ufficio dell' Emigrazione, Società Umanitaria*, 5 octobre 1917.

2. *Il capisaldi di un trattato di lavoro con la Francia, Vita Italiana*, décembre 1916.

d'œuvre et que l'Italie pourra en fournir. Mais les conventions à conclure doivent dépasser l'ancien critérium de la réciprocité spécifique ou des avantages équivalents, et adopter au contraire le principe de l'égalité de traitement.

Et dans un discours qu'il a prononcé en février 1917, au congrès des secrétariats laïques d'assistance aux émigrants, M. De Michelis a précisé cette même idée :

Traités et conventions relatifs aux ouvriers, a-t-il dit, ne peuvent plus reposer sur l'ancienne idée de la réciprocité et de l'équivalence, mais sur le principe fondamental de l'égalité de traitement quant aux droits du travail, de la liberté et de la grève.

Les Italiens font remarquer que l'idée qu'ils défendent n'est pas nouvelle, et que depuis bien longtemps elle a été inscrite dans leur législation. L'article 3 de leur Code civil, en effet, établit que l'étranger est en Italie admis à jouir des droits civils reconnus aux nationaux. Cette disposition, exceptionnellement libérale, ne se retrouve dans aucun autre Code [1]. A plusieurs reprises, le Gouvernement royal a entamé des négociations pour qu'une disposition semblable fût insérée dans les législations étrangères. Le grand juriste Pasquale Mancini fut chargé, en 1867, par Rattazzi de négocier à ce sujet avec la France, la Belgique, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, mais les négociations furent brusquement interrompues par deux incidents internationaux : Mentana et l'intervention française en Italie. En 1877, la question fut reprise par Crispi au cours d'une mission à Paris, à Londres et à Berlin que lui avaient confiée Victor-Emmanuel et Depretis. Gambetta, Gladstone et Bismarck mirent sa proposition à l'étude, mais cette fois encore les affaires extérieures empêchèrent qu'il y fût donné suite. Une solution n'intervint pas davantage quand, en 1881, puis en 1882 et en 1884 le Gouvernement de Rome revint à la charge. Dans un livre récent, *la Tutela dell' emigrante nei trattati di lavoro* [2], M. Luciano de Feo a montré

1. C'est ainsi que nos lois de police (loi du 3 décembre 1849, décret du 2 octobre 1888, loi du 8 août 1893 notamment) font à l'étranger une situation différente de celle de l'ouvrier français. La tendance actuelle en France est même de renforcer notablement ces lois.

2. Trèves éditeur, 1916.

que, si les législations étrangères avaient contenu une disposition semblable à celle qui fait l'objet de l'article 3 du Code civil italien, les Gouvernements intéressés eussent pu s'entendre avec beaucoup plus de facilité sur les conditions du travail des ouvriers immigrés.

Du principe que le bénéfice des lois nationales devrait s'appliquer aux étrangers comme aux nationaux, de nombreuses conséquences découlent. Les Italiens demandent que nos lois, et notamment celles qui concernent les associations ouvrières et la protection des travailleurs, subissent d'importantes modifications, et qu'elles reconnaissent à l'étranger un ensemble de droits qu'elles ne lui accordent pas encore.

***

Dans son ouvrage *Il protezionismo operaio*, M. G. Prato a mis en pleine lumière l'esprit dont n'a cessé de s'inspirer notre législation sur les associations ouvrières.

En France, à mesure que la législation sociale s'élargit, la tendance à créer un traitement spécial à l'étranger s'accentue, et on élabore contre lui tout un droit d'exception qui représente une nette régression, si on le compare à la notion d'égalité, ou au moins de juste réciprocité, vers lequel le droit des gens semblait se diriger.

Et, en effet, nos lois sur les associations ouvrières créent contre l'étranger un régime d'exception. La loi du 1er juin 1853 sur les conseils de prud'hommes déclare que les étrangers ne sont ni électeurs, ni éligibles. La loi du 21 mars 1884 sur les syndicats professionnels établit que l'administration et la direction des syndicats ne peuvent appartenir qu'à des Français. D'après la loi du 27 décembre 1892, les étrangers ne sont pas admis dans les comités de conciliation et les conseils d'arbitrage pour la solution des différends d'ordre collectif nés des contrats de travail. Il faut être Français pour être électeur et éligible dans les conseils des sociétés de secours pour les mineurs (loi du 29 juin 1894), directeur ou administrateur d'une société de secours mutuels [1] (loi du 1er avril 1898),

1. Si la société est constituée par des étrangers, les directeurs et administrateurs peuvent être étrangers, mais l'autorisation à eux donnée est toujours révocable.

pour faire partie des conseils du travail (décret du 7 septembre 1900), modifié le 2 janvier 1901), etc. Les lois des 4 juin 1888 et 29 juillet 1893, sur l'admission des associations ouvrières aux marchés de travaux ou de fournitures faisant l'objet des adjudications de l'État ou des communes, ne concernent que les associations composées de Français. Les trois décrets du 10 août 1899 sur les conditions du travail dans les marchés passés, au nom de l'État, des départements, des communes et des établissements publics de bienfaisance, édictent que les cahiers des charges devront (dans le cas des marchés de l'État), pourront (dans le cas des marchés des départements, des communes et des établissements de bienfaisance) contenir une clause par laquelle l'entrepreneur s'engagera à n'employer d'ouvriers étrangers que dans une proportion fixée par l'administration. En un mot, la tendance de notre législation a toujours été de réduire au minimum les droits des étrangers dans les associations ouvrières, ou tout au moins de faire à ces étrangers une situation nettement différente de celle des nationaux. La tendance de la législation allemande est contraire et, pour ne préciser qu'un point, dans les syndicats allemands, les Italiens ne sont pas seulement électeurs, mais éligibles.

Depuis la guerre, et malgré les liens que celle-ci a créés entre la main-d'œuvre italienne et la main-d'œuvre française, notre législation a continué d'être orientée dans le même sens que par le passé. Les Italiens ont fait souvent remarquer que les ouvriers étrangers avaient été privés du droit reconnu à leurs camarades français d'élire des délégués d'ateliers [1]. Tout récemment, à un autre point de vue mais dans une intention analogue, le Syndicat français des hôteliers a émis le vœu suivant :

Nul, s'il n'est citoyen français, d'origine française, ou citoyen (et originaire) d'un pays allié, *et ayant fait ses preuves de loyalisme*, ne pourra posséder, commanditer, diriger un hôtel en France.

Exception pourra être consentie en faveur des naturalisés d'origine ennemie, dont la naturalisation remonte à plus de vingt ans, et qui auront depuis lors fourni tous les gages nécessaires de sécurité. Ce

1. Circulaire du ministre de l'Armement, 24 juillet 1917 (*Bulletin des usines de guerre*, 30 juillet 1917).

délai sera abaissé à dix années pour ceux qui auront servi dans les armées de l'Entente.

Encore dans ces cas, comme dans celui s'appliquant aux étrangers issus des nations alliées, un Français à pouvoirs effectifs devra-t-il être adjoint à la direction dont il sera moralement responsable. Les capitaux seront français ou alliés.

Aucune dérogation à ces règles absolues ne sera admise.

Ces diverses dispositions ont soulevé quelque émotion dans l'opinion italienne, et M. G. E. di Vallelonga s'en est fait l'écho dans un article publié par la *Vita Italiana* le 15 novembre dernier [1].

Les lois françaises sur la protection des travailleurs ne sont pas plus libérales à l'égard des étrangers que celles qui concernent les associations ouvrières. La loi du 15 juillet 1893 sur l'assistance médicale gratuite n'accorde à un étranger, privé de ressources, l'assistance médicale gratuite que si la nation d'origine de cet étranger a passé avec la France un traité d'assistance réciproque. C'est dans le même sens que dispose la loi du 10 avril 1910 sur les retraites ouvrières et paysannes. Aux termes de l'article 11 de cette loi, les salariés étrangers sont soumis au même régime que les Français, mais ils ne peuvent bénéficier des contributions patronales ou des bonifications budgétaires que si des traités avec leurs pays d'origine garantissent à nos nationaux des avantages équivalents. Lorsque cette réciprocité n'existe pas, les contributions patronales sont affectées à un fonds de réserve. Quant à la loi du 14 juillet 1905

1. Il faut reconnaître que le vœu du Syndicat des hôteliers correspond à un sentiment très généralement répandu dans l'opinion française. Avant la guerre, notre industrie hôtelière était en majeure partie aux mains d'étrangers. On souhaite, pour des raisons faciles à deviner, qu'un pareil état de choses prenne fin. Déjà, le 8 décembre 1911, puis le 30 janvier 1912, MM. Verlot et Honnorat, députés, avaient déposé la proposition de loi suivante :

« Dans le délai de six mois à partir de la promulgation de la présente loi, toute autorisation, toute concession de l'État, des départements ou des communes, ou tout bail passé en leur nom, concernant l'établissement ou l'exploitation de casinos, établissements thermaux, hôtels, restaurants, cafés ou débits de quelque nature que ce soit, devra contenir une clause stipulant qu'il ne sera pas employé dans ces casinos, établissements thermaux, hôtels, restaurants, cafés ou débits, une proportion d'employés étrangers supérieure à 10 p. 100 de l'ensemble du personnel, sauf autorisation spéciale du ministre du Travail et de la Prévoyance sociale. » Cette proposition n'eut malheureusement aucune suite.

sur l'assistance obligatoire aux infirmes et aux incurables privés de ressources, elle ne s'applique qu'aux seuls Français.

***

Le 15 avril 1904, un traité de travail a été signé entre la France et l'Italie. Ce traité a été complété et précisé par des conventions additionnelles en date des 9 juin 1906 et 15 juin 1910. Le traité originaire et les conventions postérieures ne se sont pas occupés des questions faisant l'objet de nos lois des 15 juillet 1893 et 14 juillet 1905. Ils ont réglé les seuls points suivants : transfert des dépôts entre les caisses d'épargne des deux pays; transfert des sommes versées à titre de retraites; retraites ouvrières; accidents du travail et protection des jeunes ouvriers.

Aux termes de l'article premier du traité de 1904 et de la convention de 1906, les sommes versées par des émigrés à titre d'épargne, en France à la Caisse nationale d'épargne française, en Italie à la Caisse postale d'épargne italienne, ou à certaines caisses d'épargne privées françaises ou italiennes nommément désignées, peuvent, sur demande des intéressés, être transférées sans frais des établissements d'un pays dans ceux de l'autre.

En ce qui concerne les versements effectués à titre de retraite par des émigrés, la convention de 1904 a stipulé que les deux Gouvernements faciliteraient aux Italiens en France le versement de leurs cotisations à la Caisse nationale de prévoyance italienne, et aux Français en Italie le versement de leurs cotisations à la Caisse nationale française pour les retraites.

La convention a été plus explicite quant aux retraites ouvrières. Elle a disposé que les versements effectués par l'ouvrier étranger lui appartiendraient intégralement. Quant aux versements patronaux, il ne pourra en bénéficier que lorsqu'un nouveau traité aura établi entre les deux pays un régime de réciprocité. Les contributions de l'État seront fixées par chaque pays. Chacun facilitera le paiement sur son propre territoire des pensions acquises sur le territoire de l'autre.

La convention de 1906 établit une assimilation complète entre les ouvriers italiens victimes d'accidents du travail et les ouvriers français. Les uns et les autres ont droit aux mêmes indemnités, telles qu'elles sont fixées par la loi française du 31 mars 1905. Le traité de 1904 avait stipulé que l'ouvrier italien jouissant d'une pension, qui cesserait de résider en France, — ou bien les représentants de la victime qui ne résideraient pas en France au moment de l'accident, — n'auraient droit qu'à une indemnité à débattre. Mais la convention de 1906 a supprimé cette restriction, et établi pour tous les cas la parité de traitement entre l'ouvrier national ou ses représentants, et l'ouvrier étranger ou ses représentants.

La convention de 1910 s'est inspirée des mêmes principes que la convention de 1906. L'enfant mineur italien qui travaille en France est protégé dans son travail exactement comme l'enfant français.

*
* *

Les Italiens insistent tout d'abord pour que leurs nationaux aient dans nos associations ouvrières des droits en tous points égaux à ceux des nôtres. Ils insistent également pour que le bénéfice des lois des 15 juillet 1893 sur l'assistance médicale gratuite et 14 juillet 1905 sur l'assistance obligatoire aux infirmes et aux incurables soit étendu aux étrangers. Ils demandent enfin que les dispositions des conventions d'assistance et de prévoyance de 1904 et de 1910 soient améliorées, complétées ou modifiées de manière que les travailleurs émigrés en France reçoivent une protection plus étendue, et au moins égale à celle dont ils bénéficiaient en Allemagne.

En ce qui concerne le transfert des dépôts d'épargne, ils font remarquer que les conventions n'ont visé que les dépôts effectués aux caisses d'épargne postales et aux caisses d'épargne ordinaires : or, des dépôts souvent importants, sont effectués à des établissements de crédit. Il semble que ceux-ci devraient pouvoir, eux aussi, transférer sans frais les sommes qui leur sont ainsi remises.

Le transfert des sommes versées à titre de retraite, que par la convention de 1904 les deux Gouvernements s'étaient engagés à « faciliter », a fait l'objet d'un accord signé le 9 août 1910. Mais cet accord n'a pas été ratifié par les Parlements. Il y était stipulé que les Italiens résidant en France pourraient faire à notre Caisse Nationale de prévoyance, et les Français résidant en Italie à la *Cassa Nazionale di Previdenza* tous versements destinés à s'assurer une pension de retraite. A la fin de chaque année, les deux caisses opéreraient les transferts nécessaires. On désire actuellement en Italie que cet accord, conclu depuis plus de sept ans, reçoive enfin les sanctions qui lui manquent pour pouvoir être mis en pratique.

La question des retraites ouvrières a, aux yeux des Italiens, une importance spéciale. Quand la convention de 1904 a été conclue, l'assurance invalidité et vieillesse était chez nous comme en Italie simplement facultative. Elle est devenue obligatoire en France avec la loi du 10 avril 1910. L'article 11 de cette loi a confirmé à l'égard des ouvriers étrangers le principe posé dans la convention franco-italienne de 1904. Pour qu'un ouvrier étranger puisse bénéficier des contributions patronales, il faut qu'un traité de réciprocité assure le même avantage à nos nationaux dans le pays de cet étranger. Les Italiens soutiennent que ces avantages existent chez eux dès maintenant, et que le traité ne se heurte par conséquent à aucun obstacle.

La loi italienne du 19 juin 1913, en effet, a reconnu aux étrangers le droit de s'inscrire à la Caisse nationale de prévoyance pour l'invalidité et la vieillesse, fondée en 1898, et à toute autre institution de prévoyance [1]. Des caisses ouvertes aux étrangers existent donc, semblables aux institutions qui assurent chez nous le fonctionnement de notre loi sur les retraites. Ces caisses ne reçoivent que des versements facultatifs, l'obligation à l'assurance contre les risques de vieil-

1. La loi du 19 juin 1913 a autorisé le Gouvernement à conclure des conventions internationales relatives aux assurances sociales sur la base d'une réciprocité de traitement entre citoyens étrangers et italiens. Le Gouvernement peut dès lors autoriser la Caisse nationale et les autres institutions de prévoyance reconnues par la loi à recevoir les adhésions des étrangers à des conditions à déterminer.

lesse et d'invalidité n'ayant pas encore été décidée par le législateur italien. Cependant, et bien que les versements de l'État ne s'y fassent pas comme chez nous, elles reconnaissent à leurs assurés à peu près les mêmes avantages que les nôtres. L'État français donne une rente annuelle de 100 francs à l'ouvrier qui a plus de soixante ans et qui a payé pendant trente ans au moins; l'État italien, lui, ajoute chaque année 10 francs de capital au versement de l'ouvrier. Différents calculs ont établi que les subventions italiennes, loin d'être inférieures, assurent même des avantages supérieurs.

Les Italiens demandent donc que leurs nationaux résidant en France jouissent de tous les avantages de notre loi sur les retraites. Les versements patronaux et la contribution de l'État devraient, comme à nos propres assurés, leur demeurer acquis, étant donné surtout que beaucoup d'entre eux, parce qu'ils n'ont pas payé pendant quinze ans au moins, se trouvent privés de la subvention de l'État [1]. Au surplus, quelles que soient les différences qui existent entre la législation française sur les retraites et la législation italienne, la convention conclue le 25 mars 1913 entre l'Italie et l'Allemagne à ce sujet prouve que deux pays peuvent se mettre d'accord, bien que l'assurance soit chez l'un facultative et chez l'autre obligatoire. Par la convention de 1913, en effet, l'Allemagne a assuré à l'Italie, avec réciprocité pour elle, les avantages de son régime d'assurance contre les risques de vieillesse et d'invalidité. Les Italiens comprendraient difficilement que nous ne soyons pas disposés à entrer dans la même voie.

La question des accidents du travail et celle de la protection des jeunes ouvriers ont été heureusement réglées par les conventions de 1904, 1906 et 1910, qui ont assimilé en tous points l'étranger à l'ouvrier indigène. Mais ces conventions ne se sont pas occupées de l'assurance contre la maladie, qui est facultative en Italie comme en France. Les Italiens rappellent volontiers que cette assurance est obligatoire en Allemagne depuis 1883. Ils souhaitent que des améliorations soient au

1. Voir en ce sens, Luigi Luzzatti, *Nota sul trattato di lavoro tra l'Italia e la Francia*, *Nuova Antologia*, janvier 1916. Aux termes de notre loi sur les retraites, l'État français ne donne rien à l'ouvrier qui n'a pas payé pendant quinze ans au moins.

moins apportées au fonctionnement de nos sociétés de secours mutuels, et spécialement qu'il soit possible à un assuré de passer d'une société dans une autre sans perdre ses droits. L'action des sociétés de secours mutuels ne s'étend, en effet, le plus souvent, que dans une région restreinte, et ne s'applique qu'à une profession déterminée. Il conviendrait que l'ouvrier, qui change de profession ou de domicile, ne perdît pas les droits qu'il a pu acquérir, et que ces droits pussent être transportés à une autre société.

La convention de 1904 a fait une courte allusion à l'assurance contre le chômage, en posant le principe éventuel de la réciprocité pour le jour où des institutions d'assurance contre ce risque fonctionneraient dans les deux pays. Depuis 1904, aucune institution de ce genre n'a été établie en Italie. Un projet de loi Luzzatti Raineri, de 1910, n'a même pas encore été discuté par le Parlement. En France, au contraire, un fonds national de chômage a été voté, dont, faute de réciprocité, les ouvriers italiens ne peuvent bénéficier. Si le nouveau traité de travail s'inspirait, non du principe de réciprocité, mais du principe de l'égalité de traitement et de l'application intégrale des lois nationales aux étrangers comme aux nationaux, cette distinction prendrait fin, et le chômeur de nationalité italienne pourrait être secouru dans les mêmes conditions que le chômeur français.

Les Italiens font valoir que l'assimilation qu'ils demandent est d'autant plus justifiée que leur législation sociale est à peu près aussi étendue que la nôtre. L'article 4 de la convention de 1904 avait stipulé que l'Italie perfectionnerait sa législation ouvrière, et organiserait un service d'inspection du travail. Le Gouvernement royal a tenu fidèlement l'engagement qu'il avait pris. Le 22 décembre 1912, a été créé un *Ispettorato delle industrie et del lavoro*, qui est chargé spécialement de veiller à l'application des lois ouvrières. Ces lois ont un domaine fort étendu, et concernent notamment l'hygiène du travail, le travail des femmes et des enfants, les accidents du travail, etc...

Modification de la législation d'exception établie à propos des associations ouvrières à l'égard du travailleur étranger, assimilation complète de ce travailleur à l'ouvrier national

quant au bénéfice des lois sociales, tel sont actuellement les deux premières réformes que réclame l'opinion italienne. Mais il en est d'autres, qui concernent notamment la rémunération et la surveillance du travail.

*
* *

Les Italiens désirent que leurs ouvriers émigrés touchent les mêmes salaires que nos propres ouvriers. Il ne faut plus que l'ouvrier étranger puisse être embauché « au rabais ». M. Angiolo Cabrini, dans un article que nous avons déjà cité, rappelle que l'une des causes de l'augmentation constante de l'émigration vers l'Allemagne a été la certitude qu'avaient les ouvriers, même non spécialisés, de trouver dans ce pays des salaires toujours plus élevés qu'en France. Et il ajoute qu'ils étaient attirés aussi par les avantages des contrats collectifs, fort répandus en Allemagne, qui leur évitaient de multiples difficultés, et les garantissaient, dans toute une région, souvent fort étendue, contre les exigences des patrons.

Certains Italiens ne se contentent pas de demander l'égalité des salaires, ils estiment que l'émigré devrait toucher, en sus de son salaire, une « indemnité de dépaysement » qui compensât pour lui les privations et les désagréments auxquels il s'expose en s'éloignant de son pays natal, et en supportant un certain nombre de dépenses (voyage, change d'argent, perte de journées de travail, double loyer, etc...) auxquelles l'ouvrier national n'est pas exposé. L'idée a été soutenue notamment par l'*Umanitaria* dans un récent numéro de son Bulletin [1]. Elle a été au surplus déjà mise en pratique depuis la guerre. Sur la demande du commissariat italien de l'émigration, nous avons consenti à inscrire dans les contrats de travail passés entre nos usines de guerre et les ouvriers italiens [2], en sus du remboursement des frais de voyage, une indemnité spéciale qui est tantôt payée à la famille de l'émigrant, tantôt versée à cet émigrant lui-même, sous la forme d'un pourcentage de son salaire. « La généralisation de cette mesure devra être poursuivie, ajoute l'*Umanitaria*, par les secrétariats des groupements de l'émi-

1. *Corrispondenza Settimanale*, *Umanitaria*, 28 mars 1917.
2. La clause n'a pas été acceptée par toutes nos usines de guerre.

gration et par le commissariat royal. Il faut que ces secrétariats fassent pénétrer dans la conscience des émigrants ce sentiment que l'indemnité de dépaysement est un droit, et qu'ils doivent refuser nettement de s'expatrier si elle ne leur est pas accordée dans tous les cas. »

*
* *

L'opinion italienne insiste vivement pour que les agents du service d'émigration, ou tels autres fonctionnaires à désigner, aient le droit de surveiller et de contrôler le travail de leurs nationaux émigrés en France. Avant la guerre, des plaintes avaient été souvent émises sur les conditions lamentables dans lesquelles, en beaucoup d'endroits, vivaient et travaillaient ces émigrés. Dans le bassin de Briey notamment, où ils venaient fort nombreux, ils ne trouvaient le plus souvent que des logements exigus et insalubres, véritables taudis dont leur seule pensée était de s'échapper pour se réfugier au cabaret. Quant au travail lui-même, — sans parler des salaires extrêmement bas qui étaient d'ordinaire alloués, — il s'effectuait sans qu'on tînt compte des plus élémentaires prescriptions d'hygiène et de sécurité. Les patrons ne se conformaient aux prescriptions des lois sur la protection des travailleurs que pour les ouvriers français et parfois les étrangers étaient traités comme des salariés inférieurs, vis-à-vis desquels aucun ménagement n'est nécessaire. Cette situation avait attiré l'attention du Gouvernement italien et de son commissariat de l'émigration. N'ayant aucun droit dans la direction des syndicats, l'ouvrier italien n'avait guère le moyen d'obtenir satisfaction dans les cas nombreux où il se croyait lésé. Aussi le commissariat de l'émigration obligeait-il les industriels qui venaient recruter des ouvriers en Italie à signer la clause suivante :

La maison X... permettra au consul royal d'Italie ou à un inspecteur de l'émigration de visiter en tous temps les lieux où les ouvriers travaillent, se nourrissent et logent. Elle acceptera volontiers l'entremise de ces fonctionnaires en cas de différends particuliers ou collectifs avec les ouvriers recrutés.

En effet, si avant la guerre l'émigration individuelle n'était soumise en Italie à aucune formalité, si un ouvrier pouvait quitter comme il l'entendait le royaume pour prendre du travail à l'étranger, les industriels étrangers qui désiraient enrôler des ouvriers italiens avaient besoin d'une autorisation donnée par le commissariat de l'émigration; celui-ci ne la délivrait qu'après acceptation par l'industriel de tout un ensemble de conditions, et notamment de celle qui a été mentionnée plus haut.

La surveillance exercée par les agents consulaires italiens ou les inspecteurs de l'émigration sur les conditions du travail des émigrés, et l'intervention de ces fonctionnaires dans les conflits du travail ne motivèrent jamais de réclamations sérieuses de la part de ces derniers. Est-ce parce que la surveillance italienne était discrète, est-ce parce que, quand elle s'effectuait, ceux qui en avaient la charge agissaient avec tact et modération, toujours est-il qu'aucune observation ne fut jamais présentée par les autorités administratives françaises. Au surplus, dans les autres pays importateurs de main-d'œuvre italienne, en Suisse notamment, les agents italiens exerçaient le droit qui leur était reconnu en France, et jamais non plus leur rôle et leur action conciliatrice ne suscitèrent une plainte.

Quand, après l'intervention italienne à nos côtés en mai 1915, nous demandâmes à l'Italie des ouvriers pour nos usines de guerre, le Gouvernement royal posa, entre autres, la condition suivante : ses fonctionnaires continueraient de pouvoir surveiller le travail des ouvriers qui seraient envoyés chez nous. Il avait pris soin, du reste, de préciser par voie législative les droits qu'il entendait voir reconnaître à ses agents par les Gouvernements importateurs de main-d'œuvre. Dans un décret du 2 mai 1915, qui soumettait l'émigration à des règles nouvelles — et sur lequel nous reviendrons — il avait inscrit la disposition suivante :

Article 7. — Quiconque entend procéder à l'enrôlement d'ouvriers pour les travaux indiqués dans l'article premier du présent décret doit présenter, lorsqu'il a un domicile légal dans le royaume, au commissariat de l'émigration, directement ou par l'intermédiaire

de la préfecture de sa résidence, une demande en double exemplaire reconnaissant :

... 9°) L'obligation de ne pas refuser les bons offices que le consul italien de la circonscription ou les fonctionnaires du commissariat de l'émigration offriraient pour aplanir les différends entre les patrons et les ouvriers enrôlés.

... 10°) L'engagement de permettre au consul ou aux fonctionnaires de l'émigration de visiter les lieux dans lesquels les ouvriers travaillent, se nourrissent, et les locaux où ils sont logés.

Conformément à cet article 7, le commissariat de l'émigration proposa d'inscrire les deux clauses ci-dessus dans les demandes d'autorisation de recrutement qui lui seraient adressées par des industriels français. Mais le Gouvernement français s'y opposa et, après des pourparlers assez longs et difficiles, on se mit d'accord sur une formule tenant compte des desiderata des deux parties. Les demandes adressées au commissariat de l'émigration portent que l'industriel recrutant déclare

autoriser les membres spécialement désignés à cet effet de la commission militaire italienne de ravitaillement à Paris à visiter les établissements et leurs dépendances dans la mesure nécessaire pour se rendre compte des conditions de travail et de l'installation du personnel.

Comme il fallait s'y attendre, cette clause n'a satisfait ni les Italiens, ni nous-mêmes. Les Italiens y ont vu une restriction des droits que l' « usage » leur avait conférés, et ils se sont efforcés d'interpréter dans un sens large la formule à laquelle ils avaient souscrit. Ils ont fait entrer dans la commission militaire italienne de ravitaillement à Paris des fonctionnaires du service de l'émigration, et ainsi ont pu concilier les dispositions du décret de 1915 avec la formule acceptée par le Gouvernement français. De notre côté, nous avons considéré comme une faveur la liberté que nous reconnaissions aux agents italiens, et nous nous sommes efforcés de limiter le plus possible leur action. Tandis qu'avant la guerre un consul italien ou un agent du service de l'émigration pouvait entrer librement dans nos usines pour y examiner les conditions de travail de ses nationaux, les membres de la commission

militaire italienne de ravitaillement, chargés désormais de ce soin, doivent se faire accompagner dans leur visite par un officier français ou un chef de service de l'établissement, dont le rôle est précisément de restreindre leur enquête « dans la mesure nécessaire » pour qu'ils puissent se rendre compte seulement des conditions du travail et de l'installation des ouvriers de leur pays.

Les Italiens demandent que le nouveau traité de travail à conclure reconnaisse expressément un droit de surveillance de la part des fonctionnaires du Gouvernement royal sur les ouvriers émigrés. Ils font valoir que ce droit ne constitue en rien un empiétement dont la France puisse se plaindre. Il ne s'agirait pas, en effet, d'établir une juridiction spéciale en faveur des ouvriers italiens. Le fonctionnaire italien se contenterait de *proposer* — on insiste sur le mot — ses *bons offices*, en cas de conflit du travail. Patron et ouvrier pourraient toujours refuser son intervention. S'ils l'acceptaient, et que par ce moyen le différend fût aplani, les deux parties ne pourraient qu'y trouver avantage. Si l'accord ne se fait pas, les tribunaux français de tous ordres restent seuls compétents.

Les Italiens ajoutent que non seulement l'esprit de leur législation est en faveur de la thèse qu'ils défendent, mais que, chez nous, on s'accorde à reconnaître que le consul étranger réunit dans ses mains les attributions de presque tous les officiers publics de son pays. Le consul est défenseur, conseiller, arbitre, notaire, officier d'état civil; il a le droit et le devoir de protéger les intérêts de ses nationaux, de les défendre contre toute mesure vexatoire ou arbitraire, d'appuyer leurs justes réclamations auprès des autorités de sa résidence, de signaler à son Gouvernement les actes contraires à la justice, d'accomplir en un mot tous les bons offices d'un protecteur actif et éclairé. Le droit que les Italiens demandent pour leurs consuls est en accord avec le rôle que nous reconnaissons aux consuls étrangers sur notre territoire.

Au surplus, les Italiens accepteraient fort bien que ces fonctions fussent confiées à des agents du commissariat de l'émigration, ou à tels autres fonctionnaires que nous pourrions préférer. Ce n'est pas l'agent qui importe, mais la mission, et ils désirent seulement que nous ne mettions aucune

entrave à l'action de ce fonctionnaire. Ils espèrent que si nous sommes bien convaincus qu'ils ne veulent créer aucune juridiction d'exception en faveur de leurs nationaux, et que leur seu e pensée est de faciliter le règlement amiable des différends qui peuvent se produire entre ceux-ci et nos propres nationaux, nous ferons droit à leurs demandes et modifierons, dans un sens plus libéral, le régime, quelque peu bâtard, qui a été décidé, d'un commun accord, pour la durée de la guerre.

*
* *

La tutelle que le Gouvernement royal estime devoir exercer sur ses nationaux émigrés à l'étranger l'a amené à ormuler encore certa ns vœux relativement à l'éducation des jeunes enfants et à l'exercice du culte. C'est un désir fort répandu dans l'opinion italienne que, dans les principaux centres où se portent les émigrés, des écoles spéciales pour leurs enfants soient construites, ou tout au moins que l'ense gnement de l'italien soit donné dans nos propres écoles. Il est également désirable que des églises soient édifiées quand ces centres n'en comportent pas déjà. A propos des écoles, on fait valoir l'exemple de certaines villes américaines dans lesquelles l'enseignement de l'italien est fourni aux frais mêmes de la commune. M. di Palma Castiglione, inspecteur italien de l'émigration, écrit dans le rapport qu'il a publié en 1915, au retour d'un voyage d'études dans l'Amérique du Nord :

A Milwaukee, dans l'état de Wisconsin, on a décidé que, dans toutes les écoles publiques où 75 p. 100 des élèves sont d'origine italienne et où 100 enfants en font la demande [1], l'enseignement de l'italien serait donné aux frais de la commune... Actuellement, à Milwaukee, l'italien est enseigné dans deux écoles par trois maîtres, et à raison de trente minutes par jour par chaque classe : les livres sont fournis par le Gouvernement italien... En 1915, 1 109 enfants ont suivi les cours.

En ce qui concerne les églises et d'une manière plus générale la question religieuse, on invoque un précédent récent. En

1. Pour les dernières classes des écoles élémentaires, il suffit de soixante enfants.

1916, le Gouvernement italien ayant l'intention d'envoyer, sur notre demande, dans un de nos centres industriels, un certain nombre de jeunes filles pour les usines de la région, a insisté pour que le logement de ces jeunes filles fût organisé et surveillé par des religieuses italiennes. Sa requête fut accueillie par le Gouvernement français [1]. Pareille situation pourrait se reproduire, fréquemment, dans l'avenir : il y aurait donc lieu d'autoriser, toutes les fois où la demande en serait faite, l'installation dans une commune de religieuses ou de prêtres italiens, qui seraient chargés spécialement d'assurer pour les émigrés le service du culte ou celui de l'assistance religieuse.

*
* *

Tels sont, à l'heure actuelle, les principaux desiderata de l'opinion italienne sur le problème de l'émigration. Pour obtenir que nous y donnions satisfaction, le Gouvernement royal a en mains une arme extrêmement puissante qu'il a forgée depuis la guerre et qu'il compte bien utiliser encore par la suite : ce sont les dispositions nouvelles qui ont été introduites dans la législation sur l'émigration.

Avant la guerre, le Gouvernement italien avait déjà, de par la loi du 31 janvier 1901 et les décrets qui la suivirent, un certain nombre de moyens pour orienter à son gré les courants d'émigration. Sans parler de la propagande et de la publicité que les très nombreux comités locaux pouvaient faire, désignant ainsi à l'attention des travailleurs les pays où les meilleures conditions de travail leur étaient offertes, le Gouvernement, selon l'article premier de la loi de 1901, — et d'une manière plus précise, le ministre des Affaires étrangères d'accord avec le ministre de l'Intérieur, — avait le droit de suspendre l'émigration vers une région déterminée, pour des motifs d'ordre public, ou quand la vie, la liberté, les intérêts des émigrants pouvaient courir un grave danger. A deux reprises, le Gouvernement royal s'est servi de la faculté qui lui avait été ainsi concédée. Une première fois, il a partiellement suspendu l'émigration vers le Brésil ; une seconde

1. Il n'y a pas été donné suite, en fait, l'envoi d'ouvrières projeté ne s'étant pas fait.

fois, par un décret du 30 juillet 1911 [1], il l'a totalement interdite vers l'Argentine. D'autre part, on l'a vu, un industriel étranger ne pouvait recruter en Italie des ouvriers qu'après autorisation par le commissariat de l'émigration [2]. Enfin une surveillance très active était organisée aux alentours de la frontière, et des inspecteurs de ce commissariat circulaient régulièrement dans les trains se dirigeant vers l'étranger à l'effet de s'enquérir de la situation des émigrants, des raisons de leur départ, et des endroits où ils se rendaient. Cependant, malgré ces différentes précautions, le pouvoir demeurait assez souvent désarmé, et ne pouvait obliger les travailleurs, soit à rester en Italie, soit à se rendre là où il voulait. Depuis la guerre, au contraire, il a ce pouvoir.

En effet, avant la guerre, l'émigration individuelle n'était pas soumise à la formalité du passeport, exception faite pour l'émigration transocéanique. Depuis la guerre, au contraire, tous les émigrants, sans aucune distinction, doivent être munis de cette pièce, dont dispose librement le commissariat de l'émigration. L'article 2 du décret du 2 mai 1915 porte, en effet, les dispositions suivantes :

Au décret du 31 janvier 1901 sur la délivrance des passeports pour l'étranger est ajoutée la disposition transitoire suivante : la délivrance des passeports pour l'étranger, lorsqu'il s'agit d'expatriation pour raison de travail, est subordonnée au visa du commissariat royal de l'émigration, lequel est autorisé à ordonner la présentation d'un contrat de travail remplissant les conditions requises par la loi du 2 août 1913 et la loi du 24 janvier 1915.

Et l'article 5 de ce même décret indique que les opérations, même préliminaires, pour l'embauchage des ouvriers, sont

1. Ce décret a été en vigueur jusqu'au 24 août 1912.

2. « En 1911, écrit M. Landry, député, dans son rapport précité, le Comité des forges et des mines de fer de Meurthe-et-Moselle se décidait à créer un organe spécial, avec un directeur habitant la France et des chefs de bureau établis à l'étranger. Ceux-ci disposaient de secrétaires et d'agents recruteurs. Des locaux spéciaux étaient prévus pour effectuer les opérations de recrutement et abriter les ouvriers embauchés avant leur mise en route pour la France. Des dispositions étaient prises pour vérifier l'état sanitaire des ouvriers et les diriger dans leur voyage vers leur point de destination. Avant de se livrer à aucun recrutement, le Comité se mettait en rapport avec les Gouvernements intéressés afin d'obtenir d'eux les autorisations nécessaires. Ses opérations avaient commencé par l'Italie et la Suisse. »

interdites à toute personne qui ne serait pas autorisée par le commissariat de l'émigration.

Un décret plus récent du 23 juillet 1916, sur les règles relatives à l'entrée et à la sortie du royaume, a confirmé ces diverses dispositions :

Tout citoyen italien, dit l'article premier de ce décret, doit, pour sortir du royaume ou pour y entrer, être muni d'un passeport pour l'étranger.

L'article 3 ajoute :

Le passeport ne donne le droit de sortir du royaume que s'il a été visé par la police... Le visa est gratuit. Ce visa est subordonné au consentement du commissariat de l'émigration, et peut être refusé ou révoqué par la police, même pour des raisons d'intérêt public.

On remarquera que le décret de 1916 ne mentionne plus comme celui de 1915 le caractère transitoire des dispositions qui sont prises. Transitoires ou non, l'opinion italienne demande avec beaucoup d'insistance que ces dispositions soient inscrites dans les traités de travail d'après-guerre. « A la période de tutelle des émigrants, écrit M. Guglielmo di Vallelonga, dans un article de la *Vita Italiana* sur la politique de l'émigration après la guerre, doit succéder la période de discipline de l'émigration. » Le passeport obligatoire est en effet le meilleur et le plus sûr moyen de « discipliner » l'émigration. Si, comme on le demande, les règles établies en 1915 et en 1916 sont maintenues après la guerre, le Gouvernement royal pourra à son gré diriger les travailleurs désireux de s'expatrier. Il refusera tous passeports quand il jugera que l'intérêt national exige le maintien dans le pays de de la totalité de la main-d'œuvre. En tout temps, il ne les délivrera que pour les pays de son choix. Il ne nous enverra des travailleurs que si nous donnons à ceux-ci les garanties qu'il désire et, si nous refusons ces garanties, il aura toute liberté pour envoyer ailleurs sa main-d'œuvre disponible. Les Italiens ne veulent pas qu'après la guerre l'émigration cesse d'être ce qu'elle était avant, c'est-à-dire surtout temporaire.

« Pour que l'émigration ne soit pas pour l'Italie un désastre national, écrit M. di Vallelonga dans l'article cité, il faut que les émigrés envoient leurs épargnes en Italie, et qu'au

bout d'un certain nombre d'années beaucoup y reviennent vivre. »

D'autre part, les travailleurs d'au-delà des Alpes iront, après la guerre, là où les conditions de vie leur sembleront les meilleures. Dans un rapport publié par l'Institut français de Milan sur l'émigration italienne en France, M. Umberto Caraccio rappelle ce proverbe russe : le poisson cherche l'eau la plus profonde, l'homme l'endroit où il croit se trouver le mieux. « L'émigration, en principe, doit être libre, ajoute M. Caraccio, mais l'État et les associations ont le devoir de veiller et de protéger, partout et toujours, les émigrés, de les persuader à aller là où les conditions économiques et sociales sont meilleures, de réclamer des nations qui demandent de la main-d'œuvre italienne toutes les garanties nécessaires. » L'Italie ne veut « donner » que si elle « reçoit ».

*
* *

L'opinion française n'est pas unanime sur ce qu'il conviendrait de « donner ». Les différentes prétentions italiennes semblent à certains fort exagérées. Il n'entre pas dans le cadre de cette étude d'examiner s'ils ont tort ou raison. Ce qui n'est pas douteux, c'est que les deux points de vue ne sont que partiellement opposés. L'entente pourra se faire si, à Paris comme à Rome, on sait s'inspirer d'un esprit de modération et d'équité, si surtout, en défendant ses propres intérêts, chaque pays se souvient de l'intérêt commun. Le mot qu'a dit un jour, en 1904, M. Paul Deschanel, à propos de l'entente franco-anglaise, peut s'appliquer exactement à nos futures ententes avec l'Italie : « Si nous voulons que Londres nous estime, sachons, en sériant les questions, bien défendre nos intérêts et voir clair dans les siens. » Si nous voulons vraiment qu'un accord étroit et fécond unisse la France et l'Italie, sachons défendre nos intérêts, mais comprenons aussi ceux de notre alliée.

ERNEST LÉMONON

L'Administrateur-gérant : A. BACHELIER.